

Full contact

Beck, Michèle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MICHÈLE BECK
**FULL
CONTACT**

SAUVAGE COMME UN BOXEUR.
TENDRE COMME UN HOMME.

EDEN

Full contact

Michèle Beck

EDEN



© EDEN 2019, un département de City éditions

Couverture : Shutterstock / Studio City

ISBN : 9782824632438

Code Hachette : 61 6486 3

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : city-editions.com/EDEN

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Juin 2019

Prologue

... quoi qu'il arrive

KARA

Deux semaines qu'il n'a pas levé la main sur moi. Ses sautes d'humeur sont de plus en plus fréquentes. Plus violentes aussi. On dirait qu'il teste ma résistance. Il devrait pourtant savoir que quand on aime, on peut tout supporter.

Je récupère un livre dans la bibliothèque et tourne les pages à la recherche de mon secret. Seule chose réconfortante ces derniers temps et qui me donne le courage d'avancer. Mon bras droit me fait encore mal. Lorsque j'essaie de déverrouiller la boîte cachée dans le livre, elle m'échappe, répandant son contenu sur la moquette du salon. Les mains tremblantes, je me hâte de tout rassembler, comme s'il pouvait surgir d'un moment à l'autre pour tout me prendre, tandis que notre dernière conversation hante mon esprit.

— Tu ne vois donc pas que tout ce que je fais, c'est dans ton propre intérêt ? Ce monde est cruel, tu n'es pas de taille à l'affronter. C'est mon rôle de te protéger.

Il m'a brusquement attrapée par les cheveux afin de relever ma tête, m'arrachant un sanglot.

— Quelles sont les règles ?

J'ai avalé ma salive. Quelque chose d'effrayant a pris forme dans ma poitrine.

— Ne pas désobéir.

En moi, la chose a grandi.

— Ne jamais poser de question, ai-je continué en sentant les tentacules de l'animal tapi au fond de mon être s'étendre. Faire ce qu'on attend de moi.

Ces règles, elles dictent ma vie depuis mes 13 ans, je les connais par cœur. Au début, elles étaient comme une protection contre le monde extérieur qui nous voulait du mal, à mon frère et à moi, et nous séparer.

— Ne pas attirer l'attention. Ne pas me laisser prendre en photo. Ne pas être proche des gens.

Elles ont vite pris la forme de barreaux, m'enfermant dans une prison d'où il était impossible de sortir. Comment s'échapper d'une cage invisible ?

— Souviens-toi bien de ces règles.

L'avertissement demeurait derrière chacun de ses mots, plus encore dans ses gestes, dans son regard.

Je tremble en me rappelant la douleur quand il m'a tordu le bras si fort que j'ai cru que quelque chose allait céder à l'intérieur.

Je ramasse la boîte et tombe sur un bout de papier que je n'avais encore jamais vu, coincé derrière une de ses parois. Une lettre.

Tandis que je la lis en retenant mes larmes, recroquevillée au fond du canapé, un coussin serré contre moi, je comprends enfin la nature de ce sentiment qui est né en moi, provoquant une peur plus grande que celle que mon frère m'inspire.

J'ai supporté ses reproches, ses coups quand je désobéissais – puisque je les méritais, comme il me le répétait. Je pensais qu'avec le temps ça finirait par lui passer et qu'il serait plus indulgent avec moi. Jusqu'où peut-on aller par amour, même si c'est pour protéger ceux que nous aimons ?

J'ai la réponse sur ce bout de papier. Elle est si loin, pourtant elle continue de veiller sur moi.

Il ne me laissera jamais vivre ma vie, il me tiendra enfermée jusqu'à ce que je meure ou qu'il me brise complètement. Ces règles n'ont pas été là pour me mettre à l'abri, mais pour le protéger, lui, et me garder sous sa coupe.

J'essuie les larmes qui ont finalement coulé, et prends une grande inspiration. Dans mon estomac, des bulles apparaissent et explosent pour se disperser dans tout mon corps, lui insufflant une force nouvelle.

Je vais me souvenir de ces règles, quoi qu'il arrive, et grâce à elles, je serai enfin libre.

TONY

J'observe une dernière fois les briques rouges de Bridgeport. Je pense à tout ce que j'ai vécu de l'autre côté de ces grilles et à l'adolescent que je laisse derrière moi. C'est ici que je suis devenu un homme, dans la souffrance et le sang.

Un coup de klaxon m'indique que je suis attendu sur le parking. Je

range dans la poche de mon vieux jean la dernière lettre de ma sœur, celle dans laquelle elle me supplie de la laisser venir me récupérer à ma sortie. Je ne suis pas encore prêt à me retrouver face à elle ou à n'importe qui d'autre dans cette putain de ville. Heureusement pour moi, Patti est la femme la plus indulgente du monde, même si je soupçonne, derrière cette bienveillance sans bornes envers moi, de la culpabilité. Elle m'a dit comprendre mon besoin de changer d'air, de voir autre chose que cette prison et Owl City qui, à sa manière, en était déjà une.

Owl City n'est pas une ville comme les autres, on ne peut pas se contenter d'y vivre en croyant naïvement se fondre dans le paysage. Elle vous possède, s'imprègne en vous, et vous détruit si vous ne suivez pas sa ligne de conduite. Finalement, Bridgeport n'a pas été bien différente. J'ai parfois l'impression d'avoir vécu derrière des barreaux toute ma vie. Qu'est-ce qu'un mec comme moi pourrait bien faire là-bas, maintenant ?

Un autre coup de klaxon. Ce bon vieux Jay est resté aussi impatient. Je me dirige vers sa bagnole, qui a l'air d'avoir connu des jours meilleurs.

— Jay, tu l'as trouvé où, ce tas de ferraille ? Tu es sûr que ça roule ?

— La ferme ou je te laisse là, lance-t-il à travers la portière sans vitre.

Cependant, le visage souriant qu'il m'offre dément ses propos. Il sort de la voiture et me rejoint en deux enjambées.

— C'est bon de te voir, dit-il en me serrant dans ses bras.

— Je ne pensais pas que je te manquerais autant. Ça fait quoi ? À peine trois mois. Tu serais quand même pas devenu sentimental ?

Il rit d'un air gêné et passe une main couverte de bagues dans ses cheveux décolorés.

— Ouais, c'est... commence-t-il en jetant un coup d'œil à la prison derrière moi. Enfin, tu vois.

Sans Jay, je ne serais pas sorti de ce bâtiment sur mes pieds. Il m'a sauvé la vie plus de fois que je ne peux les compter.

La taule, c'est comme l'armée, vos compagnons deviennent votre famille, sauf que l'ennemi réside également parmi eux. Jay et moi, on s'est bien trouvés. Il a désespérément besoin de ce que je m'interdis.

Je serre les poings et contemple un instant les cicatrices qui parsèment ma peau. Elles sont un rappel permanent de ce que j'ai fait, de toutes ces vies brisées par ma faute. Elles sont là parce que je ne voulais surtout pas oublier. J'ai été derrière les barreaux pendant quatre ans pour répondre de mes actes, j'ai payé ma dette à la société,

comme on dit, mais qu'en est-il de ma dette envers tous ceux que j'ai blessés ?

— Hé ! Tony ?

Jay me saisit doucement le bras. Il a l'habitude de gérer ça, il a souvent été témoin de ma descente aux enfers.

— Allez, viens, partons d'ici, dit-il.

Je me redresse et fronce les sourcils. Je plonge mon regard dans ses yeux bleus que je n'ai pas vus une fois sans cette tristesse qui les anime et qu'il n'a jamais souhaité partager avec moi. On a beau être proches comme deux frères, à aucun moment il n'a évoqué pourquoi il s'était retrouvé en prison. Je ne lui en tiens pas rigueur, ce n'est pas quelque chose qu'on raconte avec fierté, sauf si votre but dans la vie est d'être un criminel.

— Promets-moi une chose, Jay.

— Tout ce que tu veux.

— Promets-moi qu'on ne remettra jamais les pieds dans cette merde, quoi qu'il arrive.

... ce que je ressens

KARA

Je coupe le moteur. Un silence pesant s'installe. Je reste dans la voiture quelques minutes à observer la ville. La rue commerçante, bordée de grands érables, se trouve être également la rue principale d'Owl City.

J'ai trouvé une annonce sur un site internet pour un boulot un peu particulier : s'occuper d'un chat la nuit et le week-end. Le fait que le logement soit compris dans le salaire et que ça me laisse du temps en journée pour avoir un autre emploi m'a décidée à appeler. La place était encore libre, à croire qu'elle n'attendait que moi. Après ces derniers mois dans les pires motels du pays, à travailler dans les bars les plus glauques pour une misère, c'était trop beau pour être vrai.

— Je m'appelle Kara Lowell, dis-je tout haut, bien que personne ne soit là pour m'entendre. Je viens de Baltimore. Kara Lowell.

Je dois ne pas me tromper, et me souvenir des règles. L'enjeu est de taille. Il ne connaît pas mon nouveau nom. J'ai passé ces dernières années à l'observer, à apprendre comment se fondre dans la masse et se créer une autre identité. J'ai été formée par le meilleur. Mais c'est aussi le meilleur qui me recherche.

— Mes parents sont décédés, j'ai voulu changer d'air, continué-je à voix haute pour me préparer. Ils ont eu un accident de...

Je m'interromps, car la voix de mon frère, un doigt réprobateur en l'air, vient de surgir dans ma tête, telle une mise en garde : « Ne te perds pas dans les détails, ça paraît suspect. »

J'expire longuement, ouvre la portière et pose pour la première fois un pied à Owl City. Le soleil de juin illumine la ville tandis que je remonte la rue commerçante, le bout de papier portant l'adresse serré entre mes doigts. J'ai roulé toute la nuit, la fatigue commence à me couper les jambes et la nervosité me gagne. Je m'arrête quelques instants près d'un magasin pour me reprendre. La grosse inscription

peinte en rouge sur la vitrine vante que « chez Benny, on trouve de tout, sauf l'ennui ». Deux hommes sont lancés dans une grande discussion juste devant l'entrée. Le plus petit secoue ses bras dans des gestes amples tout en assommant son interlocuteur avec un monologue interminable.

— ... la laisser là, pourquoi tu ne fais pas comme tout le monde, pour une fois ? Tu n'as pas une place exprès pour ça, dans la ruelle ? Non, monsieur Benny n'en fait qu'à sa tête, monsieur Benny veut garer sa camionnette dans la rue principale, même s'il occupe un emplacement qui pourrait servir à des touristes. Monsieur Benny se moque de prendre la place d'un touriste, monsieur Benny se moque des touristes et que la ville prospère grâce à eux ! Pourquoi monsieur Benny n'aime pas notre ville ?

Le M. Benny en question, un homme grand et noir d'au moins 70 ans, soulève son béret et frotte son crâne grisonnant en s'esclaffant, une main sur la hanche.

— Elle est pas mal, celle-là, pas mal du tout, Gus. Ça faisait longtemps, dis-moi.

— Tu peux rire tant que tu veux, je te signale que tu es en infraction.

Je les observe sans me faire remarquer : c'est quelque chose que j'ai appris au fil des années et que j'apprécie. Être témoin des petites scènes de la vie des gens, pour les rejouer plus tard dans ma tête. Au bout d'un certain temps, on finit par voir au-delà de ce que les personnes montrent. Ces deux-là, par exemple. Ils ont beau se disputer, je devine que ce sont de vieux amis qui ont la même conversation tous les jours.

— Les places de parking ne sont-elles pas gratuites ? demande M. Benny.

— Si, elles le sont. Pour les touristes ! Pas pour cette... ce machin !

Gus pointe du doigt la responsable de cette engueulade, une camionnette marron avec le logo rouge du magasin. M. Benny retire son tablier de bistrot, le plie avec précaution, puis le dépose sur le banc, près de la vitrine.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète Gus.

Son pull bleu enserre son ventre proéminent. Il remonte les manches de sa chemise blanche d'un geste mécanique, en tapant du pied.

— Tu vas me dire ce que tu fabriques ?

M. Benny l'ignore. Il détache le badge épinglé à son veston marron et le range sur son tablier. Gus martèle le sol, son mocassin rythmant son exaspération. Il pince les lèvres en respirant fort par le nez,

pendant que M. Benny retire le torchon de la poche arrière de son pantalon en toile et le secoue en direction de Gus qui s'écarte précipitamment. Il l'ajoute au reste de ses affaires.

— Tu ne peux plus rien me dire en ce qui concerne ma voiture.

M. Benny sort un cigare de la poche intérieure de son veston et le roule entre ses doigts.

— Tu ne peux plus rien me dire, car aujourd'hui je suis un touriste.

— Quoi ?

Gus s'étrangle presque tandis que ses joues rougissent violemment. Je baisse la tête pour dissimuler mon sourire.

— Et ton magasin ?

— Il est fermé.

— Tu ne peux pas faire ça, j'ai besoin de piles !

— Va au supermarché.

— C'est à vingt-cinq kilomètres, Benny ! Je ne peux pas abandonner l'agence aussi longtemps.

— Tu as bien une associée.

Gus soupire avant d'ajouter :

— Elle a pris un congé. Son fils est de retour.

M. Benny renifle son cigare d'un air songeur. Son regard se perd quelques instants dans la rue.

— Effectivement. C'est une bonne raison pour prendre sa journée. Allez, viens chercher tes piles.

— Et ton expédition touristique ?

— Elle attendra demain.

Le visage de Gus s'illumine, et il lève un doigt en direction de la camionnette garée le long du trottoir.

— Tu vas donc...

— Gus.

Le ton employé par M. Benny est sans appel. Il s'engouffre dans le magasin.

— Gustave, rectifie Gus en baissant le bras. Je déteste quand tu m'appelles Gus.

Je me remets en route, abandonnant ces drôles de numéros derrière moi, jusqu'à trouver les Histoires de Billy. Des affiches sont collées sur la vitrine de la librairie, des papiers de toutes formes et couleurs. Des offres et demandes de baby-sitting, des chatons qu'on donne, du troc de gâteaux, des cours de *scrapbooking* et de cerfs-volants, des animaux empaillés à vendre — dont un « cul de fouine » avec photo à l'appui. Il y a même un animateur pour chiens qui propose ses services, et un poème effacé par la pluie. Coincée entre un cours de yoga et une

annonce pour une robe de mariée « non portée car il est parti avec sa secrétaire » – un classique – se trouve l'offre d'emploi pour la librairie.

Le hululement d'une chouette m'accueille quand je pousse la porte. Une odeur me submerge, m'emplissant d'un sentiment à la fois ancien et nouveau. Je porte la main à mon cou, la respiration courte. Des bribes de souvenirs, fugaces et flous, défilent dans mon esprit. La bibliothèque où travaillait ma mère avant ma naissance, et où je me réfugiais, les soirs d'école, pour ressentir sa présence... le bruit du chariot de miss Leng lorsqu'elle se promenait dans les rayons pour ranger les livres, et son sourire dès qu'elle me racontait des anecdotes sur ma mère, avec qui elle avait travaillé...

— J'arrive ! lance une voix depuis le fond de la boutique.

J'ai à peine le temps de me ressaisir que déjà une femme d'environ 40 ans apparaît, les bras chargés de livres.

— Un petit coup de main ne serait pas de refus !

Je me précipite vers elle et récupère le haut de la pile. Elle jette le reste sur la table disposée contre la vitrine en soufflant. Un nuage de poussière s'élève et la fait éternuer plusieurs fois. Elle se tourne vers moi, dégage ses cheveux roux de son front en laissant une marque sombre sur sa peau, et me considère d'un air horrifié. Elle saute par-dessus un carton, ses santiags claquant sur le sol tandis qu'elle court et plonge sur la porte qu'elle referme.

— Le chat !

Dos à la porte, alors que la chouette hulule gaiement, elle m'observe d'un drôle d'air. Je ne sais pas si elle m'en veut ou bien si elle se sent gênée d'avoir réagi si brusquement. Elle s'éloigne de l'entrée, resserre sa queue-de-cheval, puis se plante devant moi, les mains sur les hanches. De près, je remarque les petites taches qui colorent ses joues, ainsi que les ridules aux coins de ses yeux.

— Désolée, cette bête me rend folle. Je vais finir par devoir l'attacher. Je suis Billy, termine-t-elle en me tendant la main.

Au même moment, comme s'il avait deviné qu'on parlait de lui, un gros chat gris et blanc avec une oreille plus petite que l'autre pointe son nez et se frotte contre mes bottes.

— Sale traître ! s'exclame Billy en l'attrapant par le collier. Viens par ici.

Le chat crache en lui échappant et se cache entre mes jambes, la toisant de ses drôles de prunelles orange.

— Un autre coup de main ? proposé-je après m'être débarrassée des livres.

Je me penche et effleure le matou du bout des doigts pour qu'il me

sente. Il me saute dans les bras et s'y love, non sans avoir adressé un miaulement moqueur à sa maîtresse.

— J'aime les chiens, précise-t-elle.

— Pourquoi avoir pris un chat ?

— C'était une des conditions de rachat du fonds de commerce. Il cherche sans arrêt à s'échapper pour s'adonner à son activité favorite : le chapardage. J'ai reçu des plaintes des voisins.

Billy frotte son jean en marmonnant des noms d'oiseaux au chat, qui ronronne contre mon oreille.

— Lucifer fait partie des murs, commence-t-elle avant de s'arrêter en riant. Non, en fait, c'est carrément chez lui, et il m'héberge, du moins c'est ce qu'il pense. Mais la vérité est ailleurs. Et je sais qu'il le sait.

Elle termine sur un clin d'œil appuyé. Encore une fois, j'ignore si elle est sérieuse ou si elle plaisante.

— Alors, reprend-elle, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Peut-être retirer cette chose poilue qui s'est greffée à vos bras, pour commencer ?

Elle rit et tend les mains vers Lucifer qui crache aussitôt.

— Il doit savoir que je ne l'aime pas, dit-elle en croisant les bras sur son pull à franges bleu marine.

— Il ne me gêne pas. Je m'appelle Kara Lowell, on s'est parlé hier au téléphone. Pour la place.

Billy se pince la lèvre inférieure du bout des doigts tout en m'examinant.

— Vous cherchez toujours quelqu'un ? demandé-je d'un ton inquiet.

Je dépose Lucifer sur le sol. Il se frotte contre mes jambes en miaulant puis va se coucher sur l'étagère dédiée aux romans d'amour étrangers.

— Je le sens bien, avec le chat. J'ai vraiment besoin de ce travail, madame.

Billy se plante soudain face à moi, me sondant avec attention.

— Déjà, pas de « madame ». Je t'en prie, je n'ai que 44 ans. « Madame » me donne l'impression d'en avoir le double.

— Oui, pas de problème, mad... Billy. Désolée.

— Ensuite, eh bien ! je serais bête d'embaucher quelqu'un d'autre que toi, vu comment ce satané chat semble t'apprécier. Le salaire n'est pas énorme, mais l'appartement est compris avec.

Un soulagement immense me submerge. Je n'avais pas conscience de la tension qui m'habitait.

— Tu seras responsable du ménage ici et à l'étage, en plus de

t'occuper du chat quand je ne suis pas là, donc après la fermeture.

Elle récupère un trousseau de clés et une liasse de papiers sur son bureau.

— Voici les clés des deux appartements du dessus, choisis celui que tu veux, ils sont meublés de la même façon. Et celles de la librairie. Il me faudra ta pièce d'identité pour le contrat.

Crispée, je saisis le trousseau. Je n'aime pas me servir de mes faux papiers. Elle remplit consciencieusement le document, puis me le tend. J'y appose la signature que je me suis entraînée à réaliser ces derniers mois. Parfois, je me laisse aller à imaginer celle que j'aurais si je portais mon vrai nom.

TONY

— Tu es sûr de toi ?

Jay et moi contemplons la petite maison qui m'a vu grandir. Elle n'a pas beaucoup changé en presque cinq ans d'absence. La peinture aurait besoin d'un coup de neuf, la toiture a vieilli et le jardin mériterait un débroussaillage en règle. Tout ceci est secondaire et réparable, contrairement à ses occupants. Je shoote dans un caillou et rentre les mains dans mes poches. J'avais oublié combien les souvenirs pouvaient être vicieux et se faufiler partout.

— Absolument pas.

J'ai trop repoussé ce moment. Je n'ai plus 18 ans, il est temps que j'affronte ça comme un homme. Jay sort mon sac du coffre de la voiture et le dépose sur le trottoir.

— Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi ?

Ses lunettes de soleil me renvoient mon reflet. Mes cheveux auraient pu repousser ces derniers mois si je n'avais pas continué à les couper si courts. On n'efface pas une manie comme ça. J'ai tout à fait l'air de ce que je suis, un ancien taulard. Les gens savent à qui ils ont affaire, pas de mauvaises surprises. Je me frotte le menton en songeant à tout ce que ça m'apporterait d'accepter son invitation. Prendre la route avec la seule personne au monde qui me comprenne et que je considère comme mon frère. Je serais bien bête de refuser, mais j'ai fui assez longtemps comme ça. Et puis, le genre de vie que Jay mène n'est pas celui que je recherche. Je veux réparer ce que j'ai brisé, affronter ce que je suis devenu. Jay n'est pas encore prêt à faire face à ses démons, tandis que les miens m'étreignent depuis trop longtemps.

— Sérieux, Tony. Cette ville, elle a pas changé, je me trompe ? Tu crois que ses habitants vont t'accueillir à bras ouverts ? Tu crois qu'ils

ont oublié ?

Je me frotte le crâne en marchant devant la voiture. Quand je suis sorti de taule, impossible pour moi de revenir ici, alors j'ai habité chez Jay, trouvé un ou deux petits boulots, et mis le maximum d'argent de côté. Jusqu'à ce que je me sente la force de faire face.

— Je ne veux pas qu'ils oublient ce que j'ai fait, Jay.

Il retire ses lunettes et les plante dans ses cheveux décolorés. Ses iris bleus cerclés de rouge sont fatigués de toutes ces nuits qu'il passe debout. Je ne sais pas comment il tient le coup. Jay ne dort pas beaucoup. Peut-être que ses démons à lui l'étreignent pendant son sommeil, et qu'il tente ainsi de leur échapper.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-il en fronçant les sourcils.

Même s'il ne comprend pas mon besoin de revenir, il respecte mon choix. C'est aussi ça, la famille.

— Tu ne peux pas reprendre ta vie d'avant.

— Je suis au courant, dis-je en jetant mon paquetage sur l'épaule.

Tout ce que je possède est réuni dans ce sac de sport. Des fringues, des photos envoyées par ma sœur, ses lettres et mes baskets. Courir faisait partie de mon entraînement avant. En prison, c'est devenu un besoin vital, un impératif à ma survie.

— Je ne veux pas revenir en arrière, ce que je veux, c'est...

Je hausse les épaules et observe la maison aux volets bleus délavés. Je ne sais pas si je serai capable de reprendre ma place dans cette famille, ni si l'on me laissera faire. Après tout, je ne suis pas le seul à avoir changé.

— C'est ma famille, Jay.

Il fronce le nez et se dissimule derrière ses lunettes teintées.

— Ouais, tu sais ce que je pense de la famille. C'est pire que du poison.

La porte de la maison s'ouvre dans un grincement horrible. Jay me donne une accolade, soudain pressé d'en finir. J'ai l'impression qu'il ne fuit pas seulement sa famille.

— Tu as mon numéro, appelle quand tu veux.

— Ça vaut pour toi aussi, Jay. Que tu le veuilles ou non, tu fais partie de ma famille.

Il rit en frottant sa joue recouverte d'une barbe de plusieurs jours.

— Tony ?

Je tourne la tête au son de cette voix, entendue uniquement au téléphone ces dernières années.

— Oups ! Signal de départ ! s'exclame Jay en grimpant dans sa voiture.

Il me fait signe et démarre aussitôt dans un crissement de pneus.

— TONY !

Cette fois, la voix est accompagnée de bruits de pas précipités. J'ai à peine le temps de me retourner qu'elle se jette dans mes bras. Son corps est plus solide, ce que je trouve étonnant, mais elle sent toujours comme ma petite sœur. Elle recule un peu pour m'observer avec attention. Son visage, lui, n'a pas changé. Patti est aussi jolie qu'avant, peut-être même davantage. Elle me colle un baiser sonore sur la joue, y laissant probablement une marque de rouge à lèvres, et me sourit. Je vois vite poindre l'étonnement et l'inquiétude. Comment lui en vouloir ? J'ai reçu des tas de photos au cours de ces années, j'ai pu être témoin de leur évolution, à elle et son fils. Alors que j'ai toujours refusé qu'ils viennent me rendre visite en prison.

— Tu es...

Sa voix s'étrangle. Elle passe sa main dans mes cheveux courts, scrute mon visage. Ses yeux marron, les mêmes que ceux de notre père, s'arrêtent sur mes cicatrices : celle sur le haut de mon front, qui finit dans mon cuir chevelu, celle qui traverse mon sourcil droit, et enfin la plus impressionnante, celle qui remonte de ma mâchoire jusqu'à mon oreille gauche.

Je suis content de porter assez de vêtements pour camoufler les conséquences de mes années de prison.

— Mon grand frère.

Elle glisse son bras sous le mien et m'entraîne vers la maison. Mais je suis incapable d'avancer.

— Il n'est pas là, ajoute-t-elle.

Patti a toujours su ce qui n'allait pas chez moi, bien que je sois de deux ans son aîné. Encore aujourd'hui, elle devine ce que je ressens.

... je respire

KARA

J'ai choisi l'appartement avec la plus grande chambre, parce qu'il possède une bibliothèque dans le salon, garnie de quelques romans policiers.

Quand je me suis enfuie, j'ai dû abandonner la plupart de mes affaires, dont mes livres. Pour moi, c'était plus que de simples ouvrages. Ils étaient mes confidents et mes professeurs. J'ai beaucoup appris à travers leurs pages, j'ai survécu à ces années grâce aux histoires.

Si j'ai dû laisser derrière moi mes livres, une chose me suit partout, dont mon frère n'a jamais eu connaissance. Je récupère mon bien le plus précieux dans mon sac et passe doucement les mains sur la tranche, puis la couverture, afin de m'assurer qu'il n'a pas souffert du voyage.

Ce que contient la boîte dissimulée dans ce livre représente toute ma vie. Ma vraie vie. Je l'ai toujours cachée à mon frère. S'il l'avait su, il m'aurait forcée à m'en débarrasser.

J'enlève mes bottes et m'assois en tailleur sur le canapé. Je ne m'autorise pas souvent ces moments-là. Aujourd'hui je sens que c'est nécessaire. À l'aube d'une nouvelle vie, j'ai besoin de me remémorer celle que je suis réellement. Je retire le collier sur lequel est accrochée la clé, et la glisse dans la serrure. Lorsque j'ouvre la boîte, c'est comme si j'ouvrais mon esprit à mes souvenirs.

Je viens d'avoir 10 ans. Ça aurait dû être l'un des jours les plus heureux de mon enfance, mais ce soir-là, je me couche au bord des larmes. J'ai dû pleurer une heure avant que la porte d'entrée claque et que le calme retombe sur l'appartement. Je me suis empressée d'essuyer mes joues. Je ne voulais pas que mon père s'en aperçoive lorsqu'il viendrait vérifier comment j'allais. Je faisais parfois semblant de dormir, pour le punir de ne pas être capable d'arranger les choses.

Quand ça arrivait, je m'endormais avec une drôle de sensation au creux de l'estomac.

Ce soir-là, j'étais en colère. Aussi, j'ai ignoré la douleur dans mon ventre et fait semblant de dormir quand il a poussé la porte de ma chambre. D'habitude, mon père n'insistait pas, bien que je pense aujourd'hui qu'il n'était pas dupe. La lumière du couloir a inondé la pièce. J'ai ouvert un œil pour voir ce qu'il fabriquait.

— Je t'ai vue ! s'est-il exclamé en riant.

J'ai serré fort les paupières mais mes lèvres m'ont trahie en s'étirant dans un sourire incontrôlable. Mon père riait si peu que quand ça arrivait, ça m'émerveillait. J'ai senti son poids sur le lit au moment où il s'est assis.

— Ouvre les yeux, mon petit cœur.

J'ai obéi à sa voix chaude et rassurante, et découvert un livre posé sur ses genoux. C'était le plus gros livre que j'aie vu, pourtant la maison en regorgeait, ils appartenaient tous à ma mère. Mon père les avait conservés après sa mort, même s'il ne les lisait pas. Avec son autorisation, j'en avais emporté quelques-uns dans ma chambre. Ce livre, que ses mains serraient étrangement fort, n'en faisait pas partie.

— Quand ta maman a su qu'elle t'attendait, elle a acheté ça.

Je me suis assise, le dos calé contre mes oreillers, et j'ai penché la tête pour lire le titre, sans y parvenir. Il a souri et l'a déposé sur mes jambes. J'ai froncé les sourcils en découvrant de quoi il s'agissait. Je m'attendais à un livre sur les bébés, la maternité, ce genre de chose, certainement pas à ça :

— *L'Encyclopédie des Lumbricina, ou tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les vers de terre sans jamais oser le demander.*

Mon père a ri pour la seconde fois en voyant ma tête.

— Ouvre-le.

Je me suis exécutée et j'ai tourné les premières pages : le titre, une préface signée par un scientifique au nom imprononçable, un dessin de ver de terre plus vrai que nature, puis plus rien. Les pages avaient été découpées pour former un trou rectangulaire, dans lequel une boîte en bois se nichait.

Une boîte à trésors !

Émerveillée, j'ai regardé mon père. Le sourire ne quittait plus son visage. Il m'a tendu une minuscule clé.

— Ne la perds pas, elle est unique, comme toi.

J'ai senti mes joues rosir de plaisir, comme chaque fois qu'il me complimentait. J'ai glissé la clé dans la serrure sur le côté et ouvert la boîte.

— Je ne sais pas ce que ta maman comptait y mettre, elle ne me l'avait pas dit. Je sais simplement qu'elle prévoyait d'ajouter un objet à chacun de tes anniversaires et de te l'offrir pour tes 10 ans. Le tout premier était cette lettre, qu'elle avait placée avant ta naissance. J'ai eu envie de continuer et de mettre chaque année des choses qui me font penser à ta maman.

J'ai sorti un à un les objets, tandis que mon père m'expliquait ce que ça représentait.

— Le seul parfum qu'elle portait, a-t-il dit quand je lui ai montré une petite bouteille en forme de goutte. Tous les autres lui donnaient mal au cœur.

Il y avait une mèche de cheveux de la même couleur que les miens, châtain foncé. Deux photos, une que je connaissais dans ses moindres détails pour la voir tous les jours dans le salon, immortalisant le mariage de mes parents, et l'autre que je découvrais pour la première fois. C'était une photo instantanée de maman, allongée dans un lit. Elle avait l'air épuisée et contemplait avec adoration un tout petit bébé.

— Une infirmière a pris cette photo avec son Polaroid, c'était sa façon de célébrer les naissances à la maternité. Elle les épinglait ensuite sur un tableau en liège qui recouvrait une grande partie du couloir. Ta maman et toi, vous vous êtes reconnues immédiatement, a continué mon père d'une voix brisée. La sage-femme t'a déposée dans ses bras et tu as cessé de pleurer. Tu savais déjà qu'elle était la personne la plus importante de ta vie, et ta maman, elle... elle t'aimait tant.

Il a essuyé une larme échappée sur sa joue barbue et m'a souri. Ma mère est morte de complications quelques heures après cette photo. Je me demande parfois ce qu'elle aurait fait ou dit si elle l'avait su. Avait-elle seulement l'intuition que ce moment immortalisé sur papier glacé serait unique ?

La boîte contenait en tout dix objets. Mon père m'en avait confié un onzième : un carnet. Maman était uneoureuse des mots. Elle écrivait des lettres à ses amies, des lettres d'amour à mon père, tenait un journal. Ses derniers mois de vie, réunis dans ce minuscule carnet.

Je vérifie que tout est bien à sa place. Au fil des années, j'ai ajouté certains objets. Ils me rappellent qui je suis. Je lis une dernière fois mon prénom, celui que ma mère avait choisi, sur ma vraie pièce d'identité, m'assure que le petit sac bleu n'a pas bougé, puis je verrouille la boîte. Je cache la clé sous mon pull et range le livre dans la bibliothèque, juste à côté d'un roman policier de Richard Castle. La

parenthèse de mes souvenirs se referme. Si je ne veux pas qu'il me retrouve, je dois la maintenir close pour toujours.

Après deux heures de ménage, il est temps de remplir le frigo. J'enfile un gilet, puis vérifie que j'ai assez de liquide pour payer.

Vivre en plein centre-ville pourrait sembler une erreur quand on cherche à ne pas attirer l'attention. C'est tout le contraire. On ne parle pas de la fille qui loge au-dessus de la banque, mais du gars qui loue une maison dans le lotissement où tout le monde se connaît, oui.

Quand j'entre dans l'épicerie, une sonnette qui imite le cri d'une chouette retentit au-dessus de ma tête, et une odeur de biscuits m'accueille. Sourire aux lèvres, la dame derrière sa caisse lance un bonjour joyeux. Avec son tablier, elle a l'air tout droit sortie de sa cuisine. C'est peut-être bien le cas, à en croire le plateau de cookies fumant près d'elle. Elle m'observe, son sourire infatigable embellissant ses joues roses et rebondies. Je lui adresse un signe de tête et me faufile dans les rayons.

Après avoir rempli mon panier de fruits et légumes frais, de bagels à réchauffer, de fromage, d'œufs et de beaucoup trop de chocolat, je me dirige vers la caisse où une cliente monopolise l'attention de la dame au tablier. Il semblerait qu'un événement perturbateur soit survenu ce matin. La vieille dame est si outrée qu'elle en fait profiter tout le magasin.

— Il a le culot de revenir, après ce qu'il a fait, Mira, tu te rends compte ?

Elle tiraille fiévreusement son foulard en gonflant ses joues. Son cou se marbre de rouge au fur et à mesure qu'elle s'énervé.

— Il a payé, réplique Mira en enregistrant ses achats. Il a tout à fait le droit d'aller où il veut, comme toi et moi.

— Ne me compare pas à ce petit voyou. Tu as pensé à cette pauvre Daniella, à ce qu'elle a été obligée de faire ? C'était son fils.

Elle attrape un mouchoir en tissu bleu dans son sac et se tamponne le visage.

— Ils ont déménagé.

— Tout de même, insiste la cliente.

— Oh ! Tais-toi, Pénélope, et avance, tu vois bien que tu gênes tout le monde, regarde la queue qu'il y a maintenant à cause de toi.

— À cause de moi ? C'est lui, le fautif.

Elle attrape brusquement mon bras, se penche vers moi et chuchote

d'un air conspirateur :

— Prenez garde à vous, mademoiselle, un criminel arpente nos rues. Son haleine mentholée me picote les narines.

— Je ferai attention, c'est promis.

Satisfaite de sa bonne action, elle récupère son sac et disparaît dans la rue d'un pas rapide. Je ravale la boule qui se forme dans ma gorge et m'approche de la caisse pour déposer mes articles.

— On est de passage ? me dit Mira en souriant.

Je me demande s'il lui arrive de ne pas le faire.

— Je viens d'emménager.

— Oh ! C'est charmant, ça, tout à fait charmant ! Une nouvelle voisine !

Je fronce les sourcils sans comprendre comment elle sait où je vis.

— Vous apprendrez vite, mon petit, qu'ici, à Owl City, on est tous voisins, et on prend soin les uns des autres.

Elle range mes provisions dans un sac en toile beige décoré d'une grosse chouette.

— Je suis Mme Chandler, mais tout le monde ici m'appelle Mira.

— Kara Lowell.

— Je suis tout à fait heureuse de vous connaître. Tenez, servez-vous, ils sont encore chauds.

Elle me présente une assiette recouverte d'un monticule de cookies chocolatés.

— Prenez-en plusieurs, ça ne vous fera pas de mal, vous êtes toute maigrichonne. Et quelque chose me dit que vous aimez le chocolat.

Je ne peux pas la contredire. Je peux changer de nom, le chocolat restera toujours ce que je préfère au monde.

TONY

— Ça va lui faire un choc, dit Patti.

À mon avis, on est loin du compte, et j'appréhende ces retrouvailles. Je laisse à Patti le soin de s'exciter pour nous deux, car j'ai beau imaginer la scène, je ne vois que colère, cris et reproches. Contrairement à Patti, ma mère a préféré couper les ponts. Pas une lettre en quatre ans, aucun appel.

À la mort de mon père, j'ai endossé le rôle de chef de famille. Je n'avais que 13 ans à l'époque et j'ai pris à cœur de m'occuper de ma petite sœur. Peut-être trop, justement. Peut-être était-ce inévitable, après tout. Il ne se passe pas un jour sans que je regrette, pas une nuit sans que je ne revive cette soirée. La colère m'avait tant aveuglé que je

n'en garde que des images fugaces, tandis que les sensations, elles, sont bien présentes. Les odeurs aussi. Les sons.

Je suis Patti à l'étage, qui continue de parler sans se rendre compte que j'ai perdu le fil.

— Tony.

Elle s'arrête en haut des marches et se retourne pour m'observer avec tristesse. Mon cœur se serre, car je devine ce qui va suivre. Ce qu'elle a fait dans chacune de ses lettres.

— Je suis désolée.

Et voilà. On y est. Encore.

— Si je n'avais pas été là, si je n'avais pas désobéi...

— Arrête. C'était ma décision.

Elle commence à s'agiter et ça me rappelle cette nuit-là. Ses cris, ses larmes, ses tremblements, puis d'autres cris, des bruits de coups, la violence, le sang, et enfin le silence. Je me plante devant elle, sans savoir quoi faire. En prison, on perd vite l'habitude du contact humain, celui qui est doux, chaleureux et réconfortant. Je pose les mains sur ses épaules et me penche en avant pour qu'elle remarque ma sincérité.

— C'était ma décision, tu m'entends ?

Je répète ces mots jusqu'à ce qu'elle se calme, et la serre contre moi. J'ai cru que ce serait compliqué de retrouver certains automatismes. J'avais tort. Avec elle, c'est facile, c'est ma petite sœur.

Elle essuie ses larmes et rit d'un air gêné qui devient horrifié.

— Ta chambre !

— Qu'est-ce qu'elle a, ma chambre ?

— Tu n'en as plus.

Elle se passe les mains dans les cheveux. Elle les porte courts maintenant, juste sous les oreilles, ça lui va bien. Je souris en imaginant un petit bonhomme dans ma chambre. Quand on pense à ce dont je l'ai privé, c'est la moindre des choses.

— C'est rien, Patti, je vais dormir sur le canapé.

— Sûrement pas !

— Je t'assure, ça ne me dérange pas. Ce sera toujours mieux que le matelas fin de la prison.

— C'est temporaire, prévient-elle. Je vais mettre un lit d'appoint dans ma chambre pour Clarence et...

Je l'attrape par le cou et dis :

— M'affaler sur un canapé et pouvoir regarder ce que je veux à la télé, tu n'imagines pas, je vais être au paradis.

— Si c'est ça, le paradis, pour toi.

— J'ai appris à me contenter de peu. Allez, montre-moi la chambre du petit.

On traverse le couloir jusqu'à une porte recouverte d'une affiche de boxeur, un de mes vieux posters. Je me fige, mes muscles se contractent.

— C'est Clarence qui l'a accrochée. Il a fouillé dans un de tes cartons sans ma permission, j'espère que ça ne t'ennuie pas.

Des lettres en bois, constituant un train, sont collées juste au-dessus, formant le prénom de mon neveu. Deux univers s'entrechoquent : celui de l'enfance avec son innocence et sa candeur, et celui de ce sport de violence et de haine.

— Il n'a que 5 ans, il n'est pas trop petit pour ça ?

Elle me bouscule gentiment.

— Surtout, ne dis pas ça devant lui.

Elle pousse la porte et m'invite à entrer.

Premier choc frontal.

Je ne reconnais pas ma chambre, si ce n'est quelques objets disséminés çà et là. Des animaux en peluche font la guerre à des voitures et des robots, des livres pour enfants traînent sur le sol, au pied du lit, juste à côté d'un pyjama roulé en boule. La couette est tombée du matelas. Une lampe de poche et un sifflet reposent sur l'oreiller. Ce gamin est bordélique comme sa mère. Je lui lance un coup d'œil qui la fait rire.

— Qu'est-ce que tu veux ? Les chiens ne font pas des chats, c'est ce qu'on dit, non ?

Elle me pousse dans la chambre. Je me sens trop grand, trop imposant, trop intrusif. Patti ramasse les livres et les range dans une bibliothèque aux couleurs vives. Clarence ne manque de rien. Sa mère lui offre tout ce dont il a besoin pour s'épanouir.

— Depuis qu'il a appris à lire tout seul, avant tous ses copains, je suis souvent obligée de le gronder le soir, pour qu'il arrête de lire.

Elle s'empare de la lampe de poche et ajoute :

— J'ai affaire à un petit malin.

Elle la glisse sous l'oreiller et replace la couette à l'effigie de Flash.

— Il aime les super-héros, on dirait.

— C'est sa période, acquiesce-t-elle.

Je repense à toutes ces photos qu'elle m'a envoyées de Clarence déguisé en cow-boy, chasseur de dragons, pompier, footballeur... Mon attention est soudain attirée par un reflet sur une des étagères fixées au mur.

— Qu'est-ce que ça fait là ?

Ma voix, mes mains, mes jambes, tout tremble. Je tends un bras vers mes trophées, le souffle court.

— Tu parlais de super-héros, tu es son favori, annonce Patti, inconsciente de mon état.

Ces mots sont comme du plomb au fond de mon estomac. Je recule, horrifié. Une nausée me remonte à la gorge. Je ravale ma bile.

— Comment tu as pu le laisser croire à une telle connerie ?

Je m'emporte. Mes poings se serrent et je contemple mes cicatrices en essayant de me calmer. Tout ici me rappelle ce que j'ai fait et me le jette à la figure.

— Tu es son oncle, dit-elle. Si tu savais le nombre de fois qu'il m'a suppliée de l'emmener te voir.

Je crois que je vais vomir. Imaginer ce petit bonhomme dans ce monde de chaos est insupportable.

— Il va être fou de joie en rentrant.

— Non.

Je recule, me cogne contre la chaise qui traîne au milieu de la pièce. Elle tombe dans un bruit mat.

— Je ne peux pas.

Le sol tangué sous mes pieds. Je me rattrape de justesse au mur et continue de m'éloigner.

— Je ne peux pas le voir.

Je pensais être prêt. Je me rends compte que je ne le serai peut-être jamais. Comment faire face à ce petit garçon en sachant ce que je lui ai pris ? Comment suis-je supposé faire comme si de rien n'était ?

Je dois sortir de là, j'étouffe.

— Ne dis pas ça, Tony.

Patti a les larmes aux yeux. J'en rajoute :

— C'est pourtant ce qui s'est passé, non ? J'ai perdu quatre ans de ma vie. Mais lui, hein ? Qu'est-ce qu'il a perdu ?

Je me rends compte que je crie quand je vois son visage se décomposer. Je regrette de lui faire vivre tout ça. Elle se pince le nez. Ce geste me rappelle quand nous étions gosses. Je sais que je vais en prendre plein la tronche, comme quand j'avais bousillé sa Barbie préférée après l'avoir attachée sur mon bateau télécommandé et jetée dans le lac. Elle s'approche de moi et me plante son index dans le torse.

— Tu as fait ce que n'importe quel grand frère qui se soucie un peu de sa sœur aurait fait !

La porte d'entrée s'ouvre soudain et nous prend par surprise.

— Merde, murmure Patti.

Des talons claquent sur le plancher et une autre appréhension m'étreint. Cette journée est trop éprouvante...

— Patti ? appelle ma mère depuis le rez-de-chaussée. Patti !

J'imagine que je dois être pâle comme un cul de vierge, à en croire la façon dont me considère ma sœur.

— Alerte rouge, murmure-t-elle en se plaquant contre le mur. Le dragon est dans la place, je répète, le dragon est dans la place.

— Quel est le plan ? demandé-je en l'imitant, comme quand nous étions enfants.

— L'un de nous doit faire diversion, mon commandant.

— Je crois que c'est toi qui es responsable des opérations maintenant.

On se sourit, heureux et étonnés à la fois de retrouver notre ancienne complicité.

— Patti, tu es là-haut ?

— Allez, viens, chuchote Patti. Affrontons le dragon ensemble.

Je me laisse entraîner vers une des confrontations que je redoute le plus. Ma mère est en bas des escaliers, une main sur la rambarde. Je prends une grande inspiration, m'apprêtant à lui dire ce que j'ai préparé et répété un million de fois pour lui demander pardon. Mais elle ne m'en laisse pas le temps.

— Sors d'ici.

Elle murmure mais ces mots sont d'une violence extrême. J'avais tort de penser être capable d'encaisser ça, de l'encaisser, elle. Elle me renvoie tout ce que je suis, ce que je ne veux pas être et contre lequel je ne peux rien.

— Maman ! s'écrie Patti d'un air outré.

— Non, ça va, Patti, la rassuré-je en lui serrant la main.

Je descends les marches une à une en observant la femme qui m'a mis au monde. Elle a vieilli. Elle est toujours aussi mince qu'avant. Ses bras osseux sont croisés sur sa poitrine, contre laquelle elle devrait me serrer. Elle n'en fera rien. À aucun moment elle ne détourne le regard, dans lequel une monstrueuse colère sévit. Elle a choisi son camp dès le premier jour. La ville a très vite été partagée par mon cas. Pourtant, je ne pensais pas que ma propre mère rejoindrait celui de l'ennemi.

Peut-être bien que c'est moi qui m'y trouve depuis le début ?

Elle a choisi de soutenir sa meilleure amie, et je ne peux pas l'en blâmer.

Je m'arrête face à elle et dis :

— Je suis content de voir que tu vas bien, maman.

Elle tressaille. Pas de beaucoup, mais je m'en aperçois et elle n'aime

pas ça. Elle fronce les sourcils et relève le menton. Son rouge à lèvres parfait va avec son brushing parfait qui va avec son tailleur parfait. Il n'y a que le fils qui détonne. Son fils. Celui qu'elle a piétiné avec ses escarpins parfaits.

— Ne reviens jamais dans cette maison. Tu n'es plus chez toi, ici, tu n'y as plus ta place.

Comment une mère peut-elle prononcer ces mots à son fils sans rien ressentir ? J'attrape mon sac dans l'entrée et quitte la maison aux volets bleus, celle qui renferme tous les souvenirs les plus heureux de mon existence, et les plus douloureux aussi.

Même après cinq longues années, il est encore là. Fier et arrogant, seul face au temps qui passe et aux intempéries. Les coureurs se sont désistés, lui préférant les tapis roulants de la salle de sport flambant neuve. Ils ne savent pas la chance qu'ils ont.

J'ai pris soin d'arriver par le chemin qui mène derrière le stade, et non par celui du Bar du Vieux stade. S'il y a bien une personne que je ne suis pas préparé à affronter, c'est Nic. Surtout après le fiasco avec ma mère.

À l'inverse de presque toute la ville, Nic n'a rien dit, n'a pas pris position. Il ne m'a tout simplement plus adressé la parole. Alors qu'il était la seule personne dont j'avais besoin, en plus du coach.

Je me secoue et observe ce lieu qui comptait tant à une époque. Ce bon vieux stade a vieilli. Comme moi, il a pris des coups, a subi les aléas de la vie. Je n'imaginai pas que me retrouver ici raviverait autant de sentiments contradictoires. J'y ai passé mon adolescence. Chaque soir de semaine, chaque week-end, à boxer, courir, m'entraîner. Seul ou avec les potes, avec le coach. Je me demande ce qu'ils font maintenant, si le coach pense encore à moi. Je l'ai tellement déçu ce soir-là...

Je ressens le besoin de courir. Avant, je me serais précipité à la salle de boxe pour taper dans le sac de frappe ou sur un collègue. Aujourd'hui, je cours pour évacuer, respirer, me sentir vivant. Avec ce que je viens de recevoir dans la tronche, j'en ai besoin.

Reprendre le contrôle.

Des feuilles recouvrent une grande partie de la piste, l'herbe a même poussé par endroits. Je jette mon sac dans le premier couloir et change de baskets. J'ai couru sur bien pire que ça : dans la cour d'une prison pour ne pas dépérir, sous les regards assassins des autres, sous

les insultes, la pluie, la neige, sous les jugements sans concessions des gardiens.

J'ai couru sous les coups.

Je noue soigneusement mes lacets et commence à trotter. Je sais que je devrais m'échauffer mieux que ça, que je risque de le payer demain, mais je ne peux plus attendre. C'est comme une démangeaison, des fourmis dans les jambes, dans le ventre et les poumons. Chaque pas, chaque foulée m'éloigne un temps de cette vie. Mes pieds retrouvent leurs automatismes, mes muscles se tendent, et j'accélère. Plus rien d'autre n'existe. Je suis là où je dois être, là où je sais qui je suis, où il n'y a ni surprise ni reproche, je suis enfin moi-même.

Je respire.

... marché conclu ?

KARA

Le Bar du Vieux stade n'est rien d'autre que ce que son nom indique : un bar devant un vieux stade. Billy m'a demandé de lui rendre service en venant chercher du café chez Nic avant la fermeture. Elle est du genre à ne pas pouvoir vivre sans café, d'après ce qu'elle m'a dit.

Je relève la tête en entrant dans l'établissement, surprise par l'absence d'accueil.

— Vous ne trouverez pas une de ces foutues chouettes, ici.

Un homme d'une soixantaine d'années est en train de faire des mots croisés, penché sur son journal, derrière son bar.

— Vous, vous n'êtes pas du coin.

Il plie son journal, le coince sous son bras et gratte sa barbe blanche.

— Non, monsieur. Je viens d'emménager.

Impossible d'entrer : un chien est allongé de tout son long et me barre le passage.

— Tchoupi, laisse passer la demoiselle, espèce de gros flemmard !

Cet animal porte un drôle de nom pour un gros labrador au poil doré comme lui. Il ouvre un œil, agite sa queue qui balaye le sol, s'étire et se positionne sur le dos, les quatre pattes en l'air, en ronflant de plus belle. Le patron du bar bougonne, et je finis par enjamber de mon mieux le gros patapouf.

D'un signe de tête, le patron m'indique un tabouret face à lui, sur lequel je m'assois, après avoir déposé mon sac sur celui d'à côté.

— Je suis Nic, dit-il en glissant une tasse de thé brûlante devant moi.

Cheveux blancs, barbe blanche, ventre bien rond, il a même le prénom qui va avec. Sans cet air bourru, il ferait un formidable Père Noël.

— Kara, me présenté-je en lui serrant la main. Comment avez-vous deviné, pour le thé ?

— C'est mon boulot, savoir ce dont les personnes qui franchissent cette porte ont besoin.

Je place mes mains autour de la tasse tout en remarquant la salle vide. Une odeur de bergamote vient chatouiller mes narines.

— Elles sont de moins en moins nombreuses à la franchir, reconnaît-il. Ça n'a pas toujours été comme ça. Il y a pas si longtemps, j'avais trois employées à temps plein.

— Que s'est-il passé ?

Nic se frotte la barbe. Derrière lui, j'aperçois des photos épinglées sur le mur. Des scènes de vie du bar à sa belle époque : des jeunes qui lèvent leur bière en direction du photographe en riant ; Nic, que je devine plus jeune, déjà avec ce ventre bedonnant ; des sportifs qui prennent la pose avec leur médaille devant le stade ; un boxeur qui soulève une ceinture dorée au-dessus de lui.

— La vie, lâche Nic.

Il secoue la tête et s'éloigne de quelques pas. Il fait mine de ranger des bouteilles, mais je comprends qu'il tente simplement de cacher sa tristesse.

Je sirote mon thé en silence, lui laissant tout l'espace dont il a besoin pour se reprendre. Il revient quelques minutes plus tard.

— Alors, j' imagine que vous n'êtes pas ici pour mes beaux yeux verts ni pour l'ambiance.

Je repose ma tasse vide et ris quand il m'adresse un clin d'œil.

— C'est Billy qui m'envoie. La dame de la librairie.

— Une sacrée femme.

— Je crois que je suis bien tombée, en effet.

Il hausse un sourcil broussailleux vers moi et j'explique :

— Elle vient de m'embaucher pour m'occuper du chat et faire un peu de ménage.

Nic part d'un grand rire sonore, les mains sur son ventre.

— Elle a enfin trouvé un moyen de se débarrasser de ce chat. J'espère qu'elle te paye bien, car cette bête est une plaie.

— C'est vrai qu'il est assez... comment dire ?

— Moche ?

— Bon, je vous l'accorde, il a une drôle de tête, mais il n'y est pour rien. Et puis, je vais pouvoir chercher un autre emploi pour la journée, et il y a l'appart compris dans le salaire.

Il hoche la tête et je me rends compte qu'en quelques secondes je viens de tout déballer à cet inconnu. Je dois me montrer plus prudente

que ça, à l'avenir.

Nic récupère une boîte métallique dans un placard derrière lui.

— J'ouvrirai un œil pour toi. Tu diras à Billy que je l'ai moulu ce matin. C'est une composition personnelle. Top secrète. Beaucoup ont tenté de me soutirer la recette. Je sais rester muet comme une tombe quand je le veux.

— Je parie qu'on vous confie beaucoup de secrets.

— Il fut un temps, oui. De nos jours, on ne se confie plus à son barman mais à son mur.

— Son mur ?

— Facebook et tout ce qui y ressemble, explique-t-il en agitant ses doigts devant lui. Certaines personnes feraient mieux de réfléchir à deux fois avant de publier, si tu veux mon avis. J'espère que tu n'es pas une de ces droguées qui vivent leur vie en ligne plutôt que dehors.

S'il savait. Mon frère m'a toujours formellement interdit les réseaux sociaux. Au début, ça ne m'intéressait pas plus que ça. Puis j'ai commencé à aller sur les comptes de mes anciennes amies, juste pour voir, et à envier leur vie. Moi aussi je voulais poster des selfies, échanger avec mes copines. Mais ça m'était interdit. Et qu'est-ce qu'une ado fait quand on lui interdit quelque chose ? Exactement le contraire. Je me suis inscrite sur Instagram. Pas pour des selfies, je n'étais pas si bête. Je postais des photos des villes où nous habitions. J'étais une inconnue, une imposture pour ces lieux qui m'avaient pourtant vue grandir, je voulais garder une trace de mon passage, comme une preuve que j'existais bel et bien.

— Je ne suis pas très fan, dis-je pour rester vague. Et vous ? Vous avez un compte Facebook ? Pour le bar peut-être ?

C'est un bon moyen pour faire connaître un endroit, il faut au moins concéder ça aux réseaux sociaux.

— Je suis trop vieux pour ces trucs-là, répond-il d'une voix bourrue.

— Vous plaisantez ! Vos plus belles années sont à venir.

Nic récupère ma tasse et la passe sous le jet d'eau de l'évier.

— En voilà une qui sait comment parler au vieux bougre que je suis. Il met la boîte de café dans un sac plastique et me le tend.

— Tu diras merci à Billy pour moi, tu veux ? C'est pour la maison, m'arrête-t-il d'un signe de tête lorsque je veux payer mon thé. La compagnie était des plus plaisantes.

Je prends appui sur le bar et plante un baiser sur sa joue barbue. Ça le surprend tellement qu'il en rougit jusqu'aux oreilles. Il se frotte la barbe, une habitude chez lui, et toussote.

— Alors, ça, je ne l'avais pas vu venir !

Le bar est peut-être vieux et désespérément vide, mais il règne ici quelque chose d'accueillant, comme si on était chez un ami.

Après avoir enjambé Tchoupi toujours affalé sur le sol devant l'entrée, je me retourne et observe Nic. Dos à la salle, il contemple un instant les photos sur son mur et se replonge dans ses mots croisés. Je sors en me demandant ce qui peut bien rendre cet homme si triste.

TONY

Je m'arrête de courir au bout du vingtième tour, enfin je crois, je n'en suis pas certain. J'ai perdu le compte. Je récupère mes affaires quand mon portable sonne et m'apprend que j'ai reçu un message de Patti.

Je t'interdis de quitter la ville.

Encore une fois, elle voit clairement en moi. Je suis à deux doigts de rappeler Jay pour qu'il vienne me chercher et de me tirer de cette ville. Il n'attend que ça, en plus.

Rejoins-moi à la librairie des Histoires de Billy.

Je réponds à ma sœur :

C'est d'un toit dont j'ai besoin, pas d'un livre.

Librairie. 20 minutes.

Parfois, je me demande lequel est le plus âgé de nous deux.

Quinze minutes plus tard, je me retrouve trempé de sueur devant la librairie en question. Dans mon souvenir, ça s'appelait Au Bonheur des pages. Le nombre incalculable d'affiches en tout genre scotchées sur la vitrine m'empêche de voir si Patti se trouve à l'intérieur.

— Waouh ! Tu es à l'heure ! s'écrit ma sœur en débarquant avec un carton sous le bras.

Je m'empresse de la débarrasser.

— En prison, tu as intérêt à ne pas être en retard, que ce soit pour l'appel, le comptage, les heures de douche ou de repas.

Elle grimace et s'élance vers la librairie sans se soucier le moins du monde des regards appuyés des passants. J'en conclus que la nouvelle de mon arrivée a déjà fait le tour de la ville.

— Tu peux me dire pourquoi on est là, Patti ?

Elle m'ignore et pousse la porte sans hésiter ni se préoccuper de savoir si je la suis. Ce que je fais, bien entendu ; quand elle est dans

cet état-là, on n'a pas d'autre choix. Les hululements d'une chouette à l'entrée signalent notre présence. Combien de temps le nouveau propriétaire va-t-il les supporter ? Toutes les boutiques ont leur sonnette chouette, le symbole de la ville. Les touristes apprécient, pas comme certains habitants qui ont plus d'une fois craqué. Et ça fait des années que ça dure.

Une femme rousse d'une quarantaine d'années apparaît. Je dépose mes affaires et m'essuie les mains avant de serrer celle qu'elle me tend.

— Tu dois être Tony ?

Elle s'exprime avec un fort accent provenant tout droit du Texas, comme ce mec, John, qui a partagé quelques semaines ma cellule. Elle porte d'ailleurs de belles santiags marron qui sont parfaitement en accord avec son pull à franges. D'habitude je trouve ce genre de tenues ringardes.

— Je suis Billy.

Elle ne s'attarde pas sur mes cicatrices. Elle me fixe droit dans les yeux. Un bon point pour elle.

— Tu nous sauves la vie, dit Patti en l'étreignant.

— Tu plaisantes, ce n'est rien.

— Attendez, j'interviens. Quelqu'un pourrait m'expliquer ?

— C'est évident, fait ma sœur sur un ton impatient.

J'avais oublié combien cela pouvait être agaçant. Mais je veux bien supporter tous ses petits défauts sans broncher.

— Tu vas habiter ici le temps qu'on trouve une solution ou qu'on se débarrasse de maman.

Le rire de Billy me laisse entendre qu'elle a rencontré ma mère et peu apprécié cela. Je jette un coup d'œil dans la librairie, qui manque de clients en ce milieu d'après-midi.

— Pourquoi feriez-vous ça ?

— Pourquoi pas ? me rétorque Billy.

— Peut-être parce que héberger un ancien détenu n'est pas bon pour les affaires ?

Billy se dirige vers un bureau coincé entre deux étagères, recouvert de plusieurs piles de livres et d'un tas de papiers. Elle récupère un trousseau de clés dans son sac, qu'elle garde enfermé dans un tiroir à cadenas, et me le lance.

— Qui te dit que je ne suis pas une ex-taularde moi aussi ?

— C'est le cas ?

— Non, répond-elle en haussant les épaules. Les prisons ne ressemblent pas toujours à des prisons.

Elle se détourne un instant pour fermer le tiroir et ajoute en relevant la tête :

— J'aime les défis.

— On peut dire que reprendre cette librairie en est un sacré. Vous êtes là depuis combien de temps ?

— Bientôt un an.

— Certains habitants n'ont pas apprécié qu'une étrangère – désolée, Billy (cette dernière balaye la remarque de Patti d'un geste de la main) – reprenne un commerce qui aurait dû, et là, je cite, « rester dans la famille ».

Billy s'appuie contre le bureau, les mains dans les poches de son jean.

— Mme Quinn était plus que ravie de prendre sa retraite.

Je me souviens bien de cette Mme Quinn. Avec les copains, on venait souvent après l'école pour piller son rayon bandes dessinées. Et la boîte à biscuits cachée en haut d'une étagère, par la même occasion. Je me rappelle aussi son chat, le plus grincheux et vilain au monde.

— Mme Quinn a été une des rares à se ranger du côté de mon frère, ajoute Patti.

Je me racle la gorge et me balance d'un pied sur l'autre, le trousseau de clés entre les mains.

— Je ne mérite pas ça, Billy. Je ne mérite pas qu'on...

— Qu'on te tende la main ? coupe-t-elle. D'où je viens, on ne juge pas un homme sur ses actes du passé, mais sur ceux du présent. On fait tous des erreurs, c'est ça, être humain. Ce qui compte, c'est qui tu es maintenant.

Je garde la tête baissée pour qu'elle ne voie pas combien ses paroles me touchent.

— Écoute, c'est simple. J'ai un appart de libre au-dessus de la librairie, dont je ne me sers pas et qui n'attend que toi.

— J'ai de quoi vous payer un loyer même si je n'ai pas encore de travail.

— Je sais.

— Je vais en trouver, je vais tout faire pour.

Patti me sourit d'un air encourageant.

— Alors, marché conclu ?

... ce que j'ai fait

KARA

Je prends une longue douche pour effacer les heures de voiture que j'ai avalées tôt ce matin, et me préparer à ma première nuit dans ce nouvel appartement, avec un chat grognon pour compagnon. Vu mon état de fatigue, je ne pense pas avoir de mal à m'endormir, même dans un lieu encore inconnu. Il n'est que 20 heures et je baille déjà à m'en décrocher la mâchoire. J'essuie le miroir de la salle de bains pour découvrir une fille aux longs cheveux châains relevés en un chignon. Sans maquillage, j'ai l'air d'une ado, pourtant ces années-là sont bel et bien derrière moi, même si je n'ai pas l'impression de les avoir vécues.

J'enfile un short, un débardeur et des chaussettes toutes douces avec des licornes, mon type de pyjama préféré pour dormir, quand j'entends un bruit dans le couloir. Un homme et une femme discutent. Je reconnais le rire de Billy, mais pas celui de l'homme. Rien d'étonnant, je ne connais pas grand monde ici.

Quelques minutes plus tard, alors que je suis en train d'inspecter les romans de la bibliothèque, on frappe à ma porte. Mon rythme cardiaque s'accélère immédiatement et mes mains lâchent le livre, qui s'écrase par terre.

— C'est Billy, me parvient la voix de ma patronne.

Je ramasse le bouquin et m'empresse de lui ouvrir.

— Je voulais te prévenir que je m'en allais et voir si tu étais bien installée, s'excuse-t-elle.

Elle remarque quelque chose derrière moi et éclate de rire.

— Y en a un au moins qui l'est !

Lucifer squatte ma valise, abandonnée dans l'entrée, depuis deux bonnes heures.

— Je n'ai pas encore eu le courage de la ranger, il a l'air de tellement l'aimer. Merci d'être passée. Tout va bien, je m'apprêtais à aller me coucher.

— Bien, je ne t'embête pas plus longtemps dans ce cas. Ne laisse rien traîner de précieux, c'est un petit voleur, me rappelle-t-elle en indiquant Lucifer du menton. On se voit demain.

Elle disparaît dans les escaliers. Au même moment, la porte de l'appartement d'en face s'ouvre sur un homme, qui s'immobilise en m'apercevant. Je ne distingue de lui, dissimulé dans l'ombre de son entrée, que ses prunelles d'un vert éblouissant, qui se fixent d'abord sur mon visage, puis descendent le long de mon corps avant de remonter et de s'arrêter sur mes lèvres.

— Salut, la fille d'à côté, dit-il en avançant vers moi dans le couloir éclairé.

Je fais un pas en arrière. Il fronce les sourcils, les lèvres pincées, et se fige. Son nez me fait penser à ceux des boxeurs. Il a les cheveux si courts qu'on les voit à peine, et de longues cicatrices sur le visage, mais qui ne le défigurent pas pour autant. Elles lui donnent un côté écorché.

— Désolé, je ne voulais pas t'effrayer.

Sa familiarité me surprend.

— Je suis Tony, je viens d'emménager. Billy est une amie de ma sœur, fait-il devant mon mutisme. Tu veux qu'on l'appelle pour confirmer ? demande-t-il d'un air blasé, comme s'il était habitué à devoir se justifier.

— Non, pas la peine. Je vous ai entendus discuter tout à l'heure.

Ses épaules se détendent et il fait un pas de plus vers moi.

— Bien, tant mieux. Et donc, tu es...

— Kara, me présenté-je en lui serrant la main.

Sa peau chaude semble laisser son empreinte sur la mienne.

— La fille qui s'occupe du chat le plus laid au monde, remarque-t-il quand Lucifer sort enfin de ma valise pour venir réclamer un câlin.

— Il comprend tout, tu sais, dis-je en prenant Lucifer dans mes bras. Il va finir par croire qu'il est vraiment laid.

Un petit sourire fait pétiller les yeux de mon voisin et creuse une fossette sur sa joue, celle sans cicatrice. Il tend les doigts vers Lucifer qui le snobe royalement.

— Tu vois, il sait déjà que tu ne l'aimes pas. Les animaux sentent ce genre de chose.

Il croise les bras contre son torse et penche la tête sur le côté.

— Ils sont plus perspicaces que nous, c'est certain. On ne peut pas tricher avec eux. D'où je viens, il y avait un programme d'élevage de chiens d'aveugles. Ces bêtes-là sentaient à des kilomètres à la ronde les plus fourbes.

— D'où est-ce que tu viens ?

Il observe les escaliers et fourre les mains dans ses poches en reculant.

— J'ai grandi ici. Je n'étais pas revenu depuis quelques années. Toi, par contre, tu n'es pas du coin.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Je me serais souvenu de toi.

Il grimace et rit en se frottant le crâne.

— Peut-être que je ne suis pas le genre de filles dont on se souvient ?

Je ne devrais pas parler comme ça avec lui. Je suis en train d'enfreindre une de mes règles. *Ne pas être proche des gens*. Je suis polie, rien de plus. Après tout, c'est mon voisin, et qui sait si je n'aurais pas bientôt besoin de lui emprunter du sucre ?

— J'en doute, répond-il.

Il se détourne le temps de fermer sa porte à clé, et contemple Lucifer dans mes bras.

— Le chat le plus laid du monde est devenu le chat le plus chanceux du monde. Bonne nuit, la fille aux chaussettes à têtes de licorne, me lance-t-il en s'éloignant.

Les rayons du soleil matinal peinent à éclairer le salon quand je me lève. Il n'est pas encore 7 heures, j'ai juste le temps de donner à manger au chat et de m'occuper du ménage à la librairie avant que Billy n'arrive. Le problème, c'est que je ne retrouve plus mes clés, et si je ne mets pas rapidement la main dessus, je vais être en retard.

— Dis donc, toi, dis-je à Lucifer m'observant depuis la table basse. Tu ne saurais pas où elles sont ?

Ce chat a l'air de constamment faire la tête, mais ce n'est pas ce qui lui confère la laideur dont tout le monde parle. Il lui manque quelques moustaches, et une malformation à l'oreille droite la rend plus petite que sa voisine. Ses iris orange n'arrangent rien et lui donnent au contraire un côté inquiétant.

— Ce n'est pas ta faute, mon gros minou, rassuré-je Lucifer en le grattant derrière les oreilles. Moi, je te trouve très beau.

Il saute sur la chaise, rebondit sur le dossier du fauteuil et s'élance sur la bibliothèque. D'un coup de patte, il m'indique les clés.

— Je vois, tu es un petit démon, toi.

Avec mon mètre soixante, je ne parviens pas à les atteindre. Je

monte sur le fauteuil puis, un pied en équilibre sur le dossier, je tends la main pour les attraper. Lucifer choisit ce moment précis pour me grimper sur les épaules. Il me déstabilise et je chute, tête la première, en direction de la table basse, dans un cri strident.

Quand je retrouve mes esprits, de violents coups à la porte me sortent de ma torpeur.

— Tout va bien ? fait la voix de Tony.

Une main sur ma tempe douloureuse, je m'empresse de lui ouvrir avant qu'il ne défonce la porte. Je suis allée cependant trop vite, et au moment où je me retrouve face à lui, je vacille.

— Je te tiens, je ne te lâche pas, murmure-t-il contre mon oreille.
Je relève la tête.

— Qu'est-ce que tu fais chez moi ?

— Tu viens de m'ouvrir, tu ne t'en souviens pas ? J'ai entendu un grand bruit, qu'est-ce qui s'est passé ?

Quelque chose dans ma main attire mon attention : mes clés. J'ai réussi à m'en saisir juste avant de chuter.

— Lucifer les avait cachées sur la bibliothèque et je suis tombée en essayant de les récupérer.

Ses bras autour de moi sont solides et doux à la fois. C'est la première fois que je me sens en sécurité comme ça depuis la mort de mon père. Le visage de Tony n'est qu'à quelques centimètres du mien, je vois les cicatrices qui marquent sa peau. Sur n'importe qui d'autre, elles auraient été menaçantes.

— En voilà un qui porte bien son nom, dit-il en se raclant la gorge.

L'attention que je porte à son visage semble le mettre mal à l'aise. Je ne parviens pourtant pas à m'arrêter.

Rappelle-toi les règles.

Je me dégage de ses bras.

— Merci de t'être inquiété.

— C'est normal. Tu allais travailler ?

Je porte une main à ma tempe. J'ai l'impression que je vais avoir une belle bosse.

— Oui, en fait, je travaille ici. Billy m'a engagée pour le ménage à la librairie et pour que je m'occupe du chat. Cette dernière responsabilité se passe à merveille, comme tu peux t'en rendre compte.

— Je ne sais pas si c'est une très bonne idée.

— Je suis capable de m'occuper d'un chat.

— Je parlais de faire le ménage dans ton état.

— Ne t'inquiète pas pour ça, ce n'est pas...

Je laisse ma phrase en suspens. Je n'en reviens pas de ma bêtise.

Qu'est-ce qui m'arrive ? J'étais sur le point de lui révéler que j'avais fait le ménage dans un pire état que ça. Une fois, j'avais même le bras dans le plâtre. Wilson avait été trop loin.

— Ce n'est pas quoi ? demande-t-il en fronçant les sourcils.

— Tu sortais ?

Une astuce de mon frère. Répondre à une question par une autre, pour détourner l'attention, ça marche à tous les coups.

— J'allais courir. Mais tu sais quoi, la fille qui fait des acrobaties, je pense que je vais plutôt te tenir compagnie.

— Quoi ? Non.

— Pourquoi ?

— C'est mon travail, pas le tien.

— Je ne cherche pas à te piquer ton boulot, je veux juste t'aider.

Je croise les bras. Tony récupère son portable dans la poche de sa veste et ajoute :

— C'est ça ou j'appelle Billy pour lui dire que le chat a essayé de te tuer.

— Tu n'oserais pas.

— On parie ? Elle n'attend que ça pour s'en débarrasser.

Je jette un œil à Lucifer qui se lèche effrontément devant nous sans pudeur, sur le fauteuil d'où je suis tombée.

— Si je te laisse venir avec moi, tu me promets que tu ne lui diras rien ?

— Je n'ai qu'une parole, la fille sauveuse de chat.

TONY

Je ne sais pas grand-chose de cette fille : ni d'où elle vient, ni ce qu'elle faisait avant d'arriver à Owl City. Elle évite toutes mes questions en y répondant par d'autres. Si elle pense m'avoir avec ce tour de passe-passe, elle se plante.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire de tes journées, quand le chat sera sous la garde de Billy ?

Kara est en train de laver les étagères qu'elle débarrasse des livres au fur et à mesure. Je la suis, un panier dans les bras, dans lequel elle dépose les bouquins. C'est la seule chose qu'elle a accepté que je fasse quand j'ai proposé mon aide. La boutique n'aura jamais été aussi propre.

— Je vais chercher un autre boulot.

— Billy ne te paye pas assez ?

— Elle me paye beaucoup trop pour ce que je fais, dit-elle en

replaçant une mèche de cheveux derrière son oreille. Mais j'ai besoin d'argent, alors...

Elle hausse les épaules, et un parfum de fruits rouges vient chatouiller mes narines et ravive quelque chose au creux de mon estomac.

— On en est tous là, je crois. Tu cherches un travail en particulier ?

Elle grimace et se frotte le front.

— Je n'ai pas pu aller à la fac, donc j'imagine que tout ce qui se présentera fera l'affaire. C'est pour ça que j'ai besoin d'argent.

— Quel genre d'études tu aimerais faire ?

Elle récupère les livres dans le panier et les range avec précaution après les avoir un à un essuyés avec un chiffon. C'est la première fois que je vois quelqu'un prendre autant soin d'un bouquin.

— Je ne sais pas, je n'y ai pas vraiment réfléchi.

— Être qui tu veux, moi je trouve ça génial. Qu'est-ce que tu aimes ?

— Ça.

— Le ménage ?

— Les livres !

Elle déplace l'escabeau sur le côté, monte dessus et retire les ouvrages de la plus haute étagère.

— La littérature, alors ? insisté-je.

— Je ne sais pas si j'en serais capable.

— Tu ne m'as pas l'air plus bête qu'une autre.

— Oui, bon, de toute façon, pour l'instant, je n'ai même pas de quoi me payer les frais d'inscription.

— Tu n'as pas de famille pour t'aider ?

Elle tourne la tête, le regard peiné. J'ai abordé un sujet sensible.

— Tu es pire qu'une fille, dit-elle finalement. Tu vas me mettre en retard, si tu continues à bavarder comme ça à tout bout de champ.

Puis elle se ferme. Les confidences sont finies pour aujourd'hui. En prison, j'ai appris à connaître les gens avec moins que ça.

Je ne sais peut-être pas d'où elle vient, mais je sais qu'elle sent les fruits rouges gorgés de sucre et de soleil, qu'elle est du genre à prendre soin des animaux, même des plus vilains, que quelque chose d'unique se cache dans ses yeux noisette, et que mon visage ne l'effraye pas.

Une vieille dame promène son chien en flânant, un peu plus haut

dans la rue. Elle s'arrête devant chaque vitrine qu'elle croise, laissant à son caniche blanc le soin de renifler tout ce qui passe sous sa truffe. Dès qu'elle m'aperçoit, elle presse le pas et change de trottoir en tirant sans ménagement sur la laisse du pauvre animal, qui ne comprend pas ce qui lui arrive.

Je ne peux pas cacher qui je suis, mais c'était le but. Je voulais que tous voient ce que j'étais devenu : un criminel.

Je viens de me rendre dans la plupart des commerces de la ville pour y déposer mon CV. J'ai eu droit à des regards de travers, comme celui de la vieille dame au chien, à des non catégoriques. Forcément, ex-taulard, ça ne le fait pas sur un CV. Peu ont accepté de le prendre au cas où ils auraient besoin d'aide.

Mon conseiller de probation m'a rappelé au téléphone hier, quand je lui ai communiqué ma nouvelle adresse, que j'avais une semaine pour lui fournir au minimum une promesse d'embauche. Sans quoi, je devrai retourner chez Jay, où un boulot de merde m'attend. La merde et moi, on se connaît depuis des années, c'est pas le problème. Le problème, c'est cette ville et ses habitants. Je ne sais pas ce que j'espérais en revenant.

— Tony ? Tony Miller ?

Un type en costume et cravate, que je reconnais immédiatement, vient à ma rencontre. Vincent a beau sourire, ça ne l'empêche pas de me sonder avec méfiance. Une fois que nous sommes face à face, son sourire devient franc et il me tend la main.

— J'avais entendu dire que tu étais revenu.

— C'est vrai qu'ici les nouvelles vont vite.

Vincent m'observe des pieds à la tête, puis il comprend pourquoi je suis là, à attendre sur ce trottoir pourri.

— Tu cherches un boulot ? Tu te réinstalles pour de bon ?

Je me tourne vers l'agence d'intérim derrière moi.

— Oui, enfin, j'essaie.

Vincent hoche la tête. Déjà à l'époque, on se comprenait presque sans parler. Il vivait dans la maison voisine, et quand je n'étais pas à la salle de boxe, j'étais chez lui.

— Tu vis chez ta mère ? demande-t-il.

— Elle m'a foutu dehors.

— Je me disais aussi.

Personne n'est dupe, en ville. Il n'y avait que ma sœur et moi pour croire qu'elle accueillerait son fils à bras ouverts.

— C'est dommage, ça aurait presque été comme au bon vieux temps. J'ai récupéré la maison de mon père, après sa mort, explique-t-

il. Si j'avais une chambre en plus, je te l'aurais proposée.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas à la rue.

Vincent consulte l'heure sur son portable et serre les lèvres. Je sais, d'après les lettres de ma sœur, dans lesquelles elle me parlait de tout ce qui se passait à Owl City, que Vincent est banquier. Quand on était gosses et qu'on observait les étoiles sur son toit ou jouait au football dans son jardin, je ne l'imaginais pas avec un boulot comme ça, lui qui rêvait d'aller dans l'espace. Je suppose que tout le monde doit manger et que parfois, les rêves, il faut savoir s'asseoir dessus pour avancer.

— Au fait, j'ai appris pour ton fils, félicitations !

Son visage s'illumine et je comprends alors ce qui le motive à se lever chaque matin pour se rendre à ce boulot dont il n'avait pas rêvé gamin.

— Tu n'imagines pas comme un enfant change la vie, dit-il avec un sourire idiot.

Il me tend une carte de visite et ajoute :

— Je suis content de te revoir, Tony. Quand mon père est mort, j'ai essayé de venir à la prison.

Je fourre les mains dans mes poches, soudain gêné.

— Ce n'était pas contre toi.

— Je le sais.

Pendant quatre ans, j'ai refusé toutes les demandes de visites, sans exception. Le procès avait été une épreuve, et d'une certaine façon, ça avait été un soulagement quand la sentence était tombée. Je n'avais plus à faire face à tous ces visages qui me jugeaient depuis leur chaise. J'avais déjà bien assez à faire avec ceux qui me hantaient.

Je glisse sa carte dans ma poche.

— Il y a mon numéro personnel. Appelle-moi, d'accord ? On ira manger un bout et j'aimerais que tu rencontres ma femme et mon fils, qu'on rattrape le temps perdu.

Il me tend la main et, après un court instant de réflexion, il me serre contre lui, puis il disparaît au coin de la rue.

Rattraper le temps perdu ? Sa vie ne s'est pas arrêtée pendant mon séjour en prison. Il a un bon travail, une famille, une vie. La mienne, de vie ? Elle a également évolué, je n'étais pas dans une bulle aseptisée pendant ces dernières années, j'ai moi aussi grandi, différemment et avec d'autres armes que les siennes. Aurais-je été comme lui aujourd'hui, sans ce fameux soir ? Aurais-je un boulot qui paye les factures et nourrit ma famille ?

Je rejette toutes ces pensées et les abandonne sur le trottoir en entrant dans l'agence, qui m'accueille au son d'une chouette.

Le rendez-vous aura finalement été plus bref que prévu. On ne m'a pas laissé ma chance, on a pris mon CV et on m'a remercié poliment. Lorsque j'ai demandé s'il y avait du travail pour moi, mon interlocutrice, aux boucles d'oreilles assorties à son tailleur mauve, a rougi en répondant que c'était le calme plat et qu'elle m'appellerait à la minute où quelque chose se présenterait. J'ai bien compris qu'elle ne le ferait pas, et je ne peux même pas lui en vouloir.

Assise devant son bureau, Billy se détourne des papiers qu'elle consulte lorsque je descends les escaliers qui relient l'étage à la librairie, pour aller courir.

— J'en conclus que la journée ne s'est pas passée comme tu l'espérais.

Elle retire les lunettes, qu'elle ne porte que pour lire.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est la seconde fois que tu vas t'entraîner, aujourd'hui. Il n'y a pas une limite ?

Je sais que son inquiétude ne concerne pas le loyer que je ne pourrai bientôt plus lui payer.

— Ça me permet d'évacuer la tension, tu devrais essayer. Et puis, j'ai du temps à perdre, alors...

Billy s'appuie contre le dossier de son fauteuil haut de gamme, une des rares choses qu'elle a changées dans la librairie.

— Je connais un meilleur moyen pour me détendre.

— Ah oui ?

Je hausse un sourcil dans sa direction, et je ris devant son air confus. Billy est une belle femme. Physiquement, elle a le même profil que ma mère : même minceur, même visage dur. La comparaison s'arrête pourtant là, car sur Billy, ça n'a pas le même effet. C'est une force positive, qui provient d'autre part, d'une vie menée à la dure, de combat. C'est en tout cas ce que je décèle chez elle.

— Je parlais de monter à cheval, gros malin. Bien sûr, ici, c'est impossible, je vais devoir trouver autre chose.

Je m'assois sur son bureau. Ses yeux se perdent dans le vague, comme submergés par des souvenirs. Elle sourit quand je lui demande si elle montait souvent à cheval, là-bas, dans son Texas.

— J'ai grandi dans un ranch, je savais monter avant de marcher. C'était un truc de famille, qui se transmet de père en fils, avec le ranch.

Elle secoue la tête et reporte son attention sur l'enveloppe qu'elle

tient.

— Pourquoi tu es venue vivre ici ?

— Et toi, pourquoi tu es revenu ? demande-t-elle en rangeant l'enveloppe, qu'elle n'a pas ouverte, dans une boîte qui en contient d'autres identiques.

Je décide de lui dire la vérité. Peu importe ce qu'elle a fui, elle a choisi de me faire confiance, en sachant parfaitement d'où je venais. Je me dois de faire de même pour elle.

— Pour affronter ce que j'ai fait.

... sauveuse de chat

KARA

Je me déplace si vite dans les rayons de l'épicerie que je bouscule Mira, la patronne du magasin.

— Eh bien ! en voilà une qui est bien pressée aujourd'hui. Aurions-nous un rendez-vous galant ?

Je bredouille quelque chose d'incompréhensible et secoue la tête. La première personne à laquelle j'ai pensé est Tony.

Son tablier rose serré autour de la taille, Mira m'observe des pieds à la tête. Soudain gênée, je tire sur mon tee-shirt.

— Une jolie fille comme vous doit avoir un tas de soupirants, ajoute-t-elle.

Une jeune femme et un petit garçon entrent dans l'épicerie. Ce dernier se précipite sur Mira et l'étreint de toutes ses forces, les bras autour de ses jambes.

— Regardez donc qui voilà ! s'exclame Mira. Ne serait-ce pas le plus beau pirate de la terre ?

Le garçon fait non de la tête. Ses boucles brunes lui entourent le visage comme une couronne.

— Ah non ? Eh bien ! à qui ai-je l'honneur, aujourd'hui ?

— Un chasseur de dragons !

— Alors ça ! Je n'en reviens pas. Vous vous rendez compte, me dit-elle, la chance que nous avons de côtoyer le plus grand chasseur de dragons de tous les temps ?

Le petit garçon rit aux éclats, si fort et si spontanément que son rire me transperce et me rend nostalgique sans que je comprenne pourquoi. Peut-être parce que ça fait longtemps que je n'ai pas ri comme ça, moi aussi.

— Tu as fait du gâteau au chocolat, Mira ? Je peux en avoir ? Dis oui dis oui dis oui !

— Non, des brioches au sucre, celles dont tu raffoles.

— Clarence ! le réprimande la femme qui l'accompagne.

Elle apparaît soudain à mes côtés. Surprise, je me décale sur la droite. Un gros paquet de pâtes dans les mains, elle saisit un bocal de sauce tomate derrière moi.

— Pas cher, rapide et pas dégueu, dit-elle en comptant sur ses doigts.

— Maman a dit un gros mot, maman a dit un gros mot !

Clarence sautille de droite à gauche et se plante tout à coup devant moi. Son regard vert me scrute avec franchise et me laisse une impression de déjà-vu.

— Tu es qui, toi ? Tu habites pas ici, je t'ai jamais vue. Tu as de jolis cheveux, tu as un petit ami ?

— Clarence !

Sa mère secoue la tête en s'excusant, ses boucles blondes frôlant ses joues. Son visage ne porte aucune trace de maquillage, si ce n'est ce rouge flamboyant qui recouvre ses lèvres.

— Ce n'est rien, la rassuré-je.

— Je suis sincèrement désolée, il sort de l'école et n'a pas encore mangé. C'est que ces petites choses, ça peut être vite hargneux quand on ne les nourrit pas à temps, pire que les Gremlins ! Au fait, je m'appelle Patti, termine-t-elle en me tendant la main.

— Moi, c'est Kara. Surtout, ne lui donnez pas à manger après minuit.

Tout paraît doux en elle, même son rire.

— Et tu as déjà rencontré mon fils, Clarence, le petit garçon le plus adorable du monde.

Clarence croise les bras et fait la moue.

— Maman ! soupire-t-il théâtralement. Arrête de dire ça, je suis plus un bébé.

— Pardonnez-moi, monsieur, j'avais oublié que vous aviez, combien déjà, au moins 30 ans, non ?

— Maman ! Je suis pas si vieux, je suis pas un grand-père. J'ai 5 ans ! Et je suis un chasseur de dragons !

— Ça tombe bien, il y en a un gros chez nous ! s'exclame Patti.

— Jill est pas un dragon, maman. C'est une grand-mère.

— Ah bon ?

Clarence secoue la tête en tapotant le bras de sa mère d'un air compatissant. Mira rit en me tendant une carte.

— Mon numéro de téléphone est inscrit au dos. N'hésitez pas à vous en servir, au besoin. Je serai tout à fait heureuse de vous venir en aide.

Elle me lance un clin d'œil puis s'adresse à Patti :

— Il y a un sachet près de la caisse pour toi et le petit, Chantal est au courant, n'oublie pas de le prendre en partant.

Elle disparaît dans les rayons en laissant derrière elle une odeur de brioche.

— Tu es piégée, on ne refuse pas une invitation de Mira, me dit Patti. Par contre, si tu veux un conseil d'amie, évite son thé à moins que tu l'aimes corsé. Mira est une merveilleuse cuisinière, qui ne se refuse aucun plaisir, s'esclaffe-t-elle. J'ai été très contente de te connaître, Kara.

Patti me tutoie comme si nous étions déjà amies, et un signal d'alarme retentit dans ma tête. Elle me fait un signe de la main en partant, suivie de près par Clarence. Il revient en courant vers moi et tire sur mon bras pour pouvoir murmurer à mon oreille :

— Si t'as pas de cavalier pour le bal, je veux bien t'accompagner, je suis sûr que maman dira oui, promis, je mangerai rien après minuit, puisque je dois être au lit à 20 heures, mais des fois, je me cache sous mes draps pour lire. Surtout le dis pas à maman.

— Je te promets de garder le secret.

Clarence attrape mon petit doigt avec le sien et se met à chanter :

— Foi de petit doigt, si tu mens on te le coupera.

Puis il se sauve en courant pour rejoindre Patti qui l'attend sur le trottoir. Chantal, la dame qui s'occupe de la caisse de temps en temps pour aider Mira, s'exclame quand je dépose mes courses sur le tapis :

— C'est un sacré numéro, celui-là !

— Difficile de lui résister, acquiescé-je.

La caisse émet un bip chaque fois qu'elle scanne mes achats. Mira réapparaît avec une grande panière remplie de petites brioches toutes rondes, parsemées de perles de sucre.

— On dirait que vous vous êtes trouvé un admirateur. J'espère que votre fiancé n'est pas jaloux, dit-elle avec un clin d'œil. Patti s'est bien débrouillée avec lui. Ça n'a pas toujours été facile. Quand on est seule pour élever un enfant, on se retrouve devant des obstacles qui peuvent paraître insurmontables. Elle n'a pas baissé les bras. Elle doit tenir ça de sa mère.

Mes courses disparaissent dans un petit sac en toile, suivies de près par les brioches qui embaument toute l'épicerie.

— Je ne peux pas accepter, m'empresse-je de lui dire.

— Mais si, mais si. Et puis il y en a pour Billy.

Un vent frais et agréable rend l'air plus supportable cet après-midi. L'été n'est pas encore là, mais il nous promet déjà d'être intense. Je viens de passer la journée à prospecter en ville pour trouver un autre petit boulot. Heureusement que j'ai acquis un peu d'expérience ces derniers mois en tant que serveuse, sinon je ne sais pas ce que je ferais sans qualification.

Au moment où je traverse la réserve pour rentrer chez moi, me rappelant soudain les brioches données par Mira pour Billy, je bifurque et passe la porte qui mène à la librairie, juste à temps pour surprendre les cris d'un client :

— Qu'est-ce qu'il fait là ? Billy ! Billy !

TONY

— Tu n'es pas sérieuse ! m'exclamé-je en entendant Billy me raconter de quelle façon elle a dû un jour éconduire un admirateur un peu trop entreprenant.

— J'ai mis du temps avant de retourner là-bas, crois-moi, surtout que je ne mange pas de ce pain-là. J'avais si peur de retomber sur lui. Nic a été adorable. Il est venu un jour ici pour me dire qu'il avait banni Don Parkson de son bar.

Don Parkson était déjà l'alcoolique du coin du temps de mon adolescence. C'est rassurant, et triste aussi, de constater que certaines choses n'ont pas changé. Je n'arrive pas à imaginer Nic en dehors de son bar – l'un ne va pas sans l'autre –, alors dans une librairie, c'est surnaturel.

— Je m'en suis voulu, Don est un bon client, et ces derniers temps, ils se font rares.

D'après les lettres de ma sœur, j'ai compris, même si elle ne me l'a jamais annoncé ouvertement, que la situation de Nic et du Bar du Vieux stade était compliquée. Encore une chose dont je suis responsable.

— Comment va-t-il ? demandé-je au bout d'un certain temps.

— Tu devrais aller le voir, me conseille-t-elle d'un air compatissant.

On dirait qu'elle sait les tourments qui m'animent. Après tout, elle et Patti m'ont semblé assez proches pour se faire des confidences. Je ne suis pas encore prêt pour affronter mon grand-père. Supporter son jugement, ou pire, son silence, comme il y a cinq ans, est au-dessus de mes forces pour l'instant. Il me faut un travail avant, pour lui prouver que tout ça est derrière moi.

La porte s'ouvre brusquement, la chouette hulule gaiement, comme

pour me narguer, moi qui me noie dans ma morosité.

— Dites-moi que je rêve ! s'empporte immédiatement Gustave en me voyant. Qu'est-ce qu'il fait là ? Billy ! Billy !

Il gesticule comme un perdu dans l'entrée, sans oser pénétrer dans la librairie, on ne sait jamais, je pourrais être dangereux, si bien que la chouette continue de hululer.

— Du calme, du calme, Gus, intervient Billy en courant.

Bien sûr, le chat grincheux choisit ce moment pour faire son apparition et se jette dans les jambes de Billy en crachant. Elle l'évite de justesse.

— Saleté de matou, toujours là quand il faut ! Gus, fais comme tu veux, soit tu rentres, soit tu sors, mais ferme-moi cette porte !

Billy le bouscule et claque finalement la porte derrière lui. Elle est à Owl City depuis seulement un an et se comporte comme si elle avait l'habitude de supporter les reproches de Gus depuis des lustres.

— Il n'a rien à faire ici.

Son ventre est aussi rond que dans mon souvenir, et son pull toujours aussi serré. Il n'a pas beaucoup changé, il était déjà vieux quand moi j'étais jeune.

— Je fais entrer qui je veux dans ma librairie, s'obstine Billy.

— Même les criminels ? C'est ta vision de la vie, si je comprends bien, et qu'est-ce que ce sera ensuite ? Tu vas vendre des livres qui encouragent la dépravation ?

Il tape du pied par terre sans oser croiser mon regard. Je ne pensais pas l'effrayer autant.

— Je suis curieuse de savoir de quels livres tu veux parler, Gus.

Il pâlit et bredouille :

— Je sais que tu en vends déjà, inutile de le nier. Des romans qui prônent l'homosexualité, tu devrais avoir honte. Il y a des enfants qui viennent ici !

— C'est toi qui me fais honte. Sors de chez moi.

— Je suis l'adjoint au maire, et tu préfères accueillir chez toi un criminel ?

Je ne veux pas attirer d'ennuis à Billy, ce que je craignais est en train de se passer. Je fais deux pas vers la sortie quand une main sur mon bras m'arrête.

— On peut y aller, dit soudain Kara. Désolée de t'avoir fait attendre.

Je ne comprends pas de quoi elle parle, ni comment elle fait pour mentir si bien. Rien ne transparaît sur son visage, ses lèvres ne tremblent pas, au contraire, elle me sourit. Elle évite à Billy d'avoir à me mettre dehors pour faire plaisir à Gus, ou bien l'inverse. En

quelques mots, elle désamorce la situation qui prenait une tournure dramatique.

— Je serai de retour avant la fermeture, Billy, ajoute-t-elle.

Cette dernière hoche la tête d'un air entendu, puis se tourne vers Gustave, les poings sur les hanches. Je n'aimerais pas être à la place de celui-ci. Kara m'entraîne avec elle jusqu'à la sortie toujours encombrée par Gustave. Il nous observe, la bouche ouverte, le visage rouge de colère.

— Vous travaillez ici ? lui demande-t-il.

— Oui, monsieur. Je m'appelle Kara Lowell.

— Gustave Stone, se présente-t-il machinalement. Vous... vous savez qui il est ?

— Je sais ce qu'il n'est pas. Il n'y a qu'un seul criminel ici, monsieur Stone, et ce n'est pas lui.

Elle s'approche, se penche vers lui, pose une main sur son avant-bras.

— Je suis triste pour vous.

... crois-moi

KARA

— Bon, eh bien... commence Tony une fois dans la rue.

Son visage, d'habitude si expressif, est fermé. Je suis trop obnubilée par ce qui vient de se passer à la librairie pour m'en inquiéter. Je n'ai qu'une envie, retourner là-bas et secouer ce pauvre type pour lui faire regretter ses paroles.

— On aura sûrement l'occasion de se revoir, puisqu'on est voisins, dit Tony.

Il tourne les talons.

— J'ai menti, lancé-je.

Il revient vers moi en fronçant les sourcils.

— Pas de problème, je comprends, tu n'as pas à te justifier. Laisse-moi juste le temps de trouver...

— De quoi est-ce que tu parles ? coupé-je.

— Tu viens de dire que tu avais menti.

— Oui, à ce Gustave je ne sais plus quoi.

— Stone. Son nom, c'est Stone. C'est un collègue de ma mère.

— Eh bien ! je la plains ! Travailler tous les jours avec lui, tout en sachant ce qu'il pense !

Tony rentre les mains dans ses poches, impassible. Alors que moi, je bous de l'intérieur.

— Il n'est pas méchant.

Un rire s'échappe de ma gorge.

— Tu le défends ? Quand j'ai entendu sa lamentable accusation, j'avais envie de lui hurler dessus. Je ne suis pas triste pour lui, mais révoltée !

Mes nerfs ont failli lâcher. J'ai tenu bon, je ne sais comment. Peut-être le désespoir de Tony au moment où je suis sortie de ma cachette. Toute ma vie, j'ai fait en sorte de ne rien laisser paraître pour ne pas énerver mon frère. Petite, je n'abordais pas de sujets délicats avec lui,

comme celui de notre mère, et quand mon père est mort, c'est devenu pire. J'ai vite compris qu'il ne me passerait rien. Alors j'ai tout enfermé en moi.

J'ai l'impression que dans cette ville je perds tous mes repères, que les gens d'ici envoient valser le mur que j'ai mis des années à consolider. Tony en premier.

— Comment fais-tu pour rester si calme ? demandé-je en le voyant toujours avec son air impavide.

Puis je comprends enfin, il n'est pas détaché comme je le pensais, il est juste blasé.

— Il y a des cons partout, Owl City ne fait pas exception. Par contre, il y a aussi des gens très bien qui gagnent à être connus.

Il a raison. Nic, le patron du bar, et Billy, ont tous les deux été très gentils avec moi.

— La fille qui est prête à prendre les armes pour défendre les minorités, si tu me laissais te montrer le bon côté de cette ville ?

Je hoche la tête et lui emboîte le pas en direction du parc du Centenaire. Nous marchons en silence pendant quelques minutes, nos bras se frôlant sans que ni lui ni moi ne nous écartions.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi il m'a traité de criminel ? demande Tony tandis que nous traversons le parc.

Nous passons près d'un énorme rocher fendu en son cœur par un arbre, devant lequel un panneau explique qu'une chouette y aurait niché il y a longtemps. Elle est d'ailleurs représentée par une figurine en bois. Tony m'entraîne dans une nouvelle rue, qui, bien que moins commerçante, est tout aussi décorée : les arbres sont ornés de gros rubans bleus noués autour de leur tronc. La ville se prépare à célébrer l'arrivée de l'été par un bal.

— J'imagine que si tu avais envie d'en parler, tu le ferais. Tout le monde fait des erreurs.

Poser des questions en entraînera forcément d'autres en retour.

Une sonnette retentit brusquement et une fillette arrive en trombe sur un vélo tout rouillé dans un bruit d'enfer. Un bout de carton est attaché au niveau de la roue par une pince à linge pour imiter le son d'une mobylette. Je m'écarte sur le côté et bouscule Tony, qui me rattrape tandis que la fillette passe en coup de vent, les pédales de son vélo effleurant mon jean *slim* noir.

— Des erreurs qui conduisent en prison ? insiste-t-il. Et si j'avais, je ne sais pas moi, tué quelqu'un ? Tu continuerais à me défendre contre des gars comme Gus ?

Je tressaille mais me ressaisis aussitôt. Il me teste, rien de plus. Et

puis, il fait bien trop jeune pour sortir de prison après avoir tiré vingt ans pour meurtre.

Des tas de gens bien commettent des erreurs, ça ne veut pas dire qu'ils sont le mal incarné. Je connais la noirceur, je l'ai côtoyée tous les jours, jusqu'à ce que je trouve la force de m'en éloigner. Chez Tony, je ne vois que douceur et bienveillance.

— Tu as l'intention de recommencer ?

— Non, madame, je vais me tenir à carreau.

— Dans ce cas, tout va bien.

Il m'observe de longues secondes. Je croise les bras car je ne sais pas quoi faire d'autre. Je me sens tout à coup mise à nu devant lui, et ça me terrifie.

— Voilà qui mérite le meilleur chocolat chaud de la planète, décide-t-il en me prenant la main.

— Tu es au courant que l'été, c'est la semaine prochaine ?

— Comment l'oublier avec le bal en son honneur ? Il n'y a pas de saison pour ce chocolat, fais-moi confiance.

Nous reprenons notre marche d'un pas léger. J'ai le cœur qui bat la chamade. Nos mains ne se lâchent plus, et je ne sais plus pourquoi je devrais retirer la mienne.

Quelques minutes plus tard, un chocolat chaud phénoménal entre nous, Tony et moi sommes assis à l'une des tables d'un minuscule café, perdu au cœur d'un bloc d'immeubles. Le Giulia's Cucina est tenu par une charmante dame italienne, et son chocolat chaud n'a rien à voir avec celui que je connais. Je plonge la cuillère dans la grande tasse blanche remplie d'un liquide crémeux et onctueux, et la porte à ma bouche.

— Alors ? me demande Tony en m'observant avec attention.

Je ferme les yeux tandis qu'un goût intense de chocolat me submerge. Mes papilles sont dans une euphorie de délice. Il y aura un avant et un après ce chocolat chaud italien.

— C'est... je ne trouve pas de mot, dis-je en me léchant les lèvres.

Je plante ma cuillère au centre de la tasse. C'est si épais qu'elle tient toute seule à la verticale.

— Je ne m'attendais pas à ça. C'est le meilleur chocolat du monde.

— C'est parce qu'il est italien, *bella ragazza* ! s'exclame une femme en apparaissant à notre table. Tony ! Pourquoi tu as mis si longtemps à venir ? Tu ne sais donc pas combien je me suis inquiétée pour toi, il

mio bambino ?

Tony lui tombe dans les bras. Elle lui murmure à l'oreille d'une voix chantante des paroles qui le font d'abord rire, puis un peu moins. Il redresse la tête et pince les lèvres. Ils s'observent un long moment en silence, puis elle lui frotte la joue et le serre de nouveau contre elle. Quand elle le relâche enfin, elle se tapote les tempes avec un mouchoir récupéré dans son décolleté. Elle se tourne vers moi. Ses prunelles marron, aussi chaudes que le chocolat que je suis en train de déguster, se plantent dans les miennes, sans pudeur. Ses longues boucles brunes et ses formes généreuses ne peuvent cacher ses origines italiennes. Et je ne parle même pas de son accent.

— Giulia, laisse-moi te présenter la fille qui pourrait se nourrir de chocolat tout au long de son existence.

— Kara, rectifié-je après lui avoir fait de gros yeux.

— Et voici Giulia Perelli, fait-il en riant de ma grimace. Giulia est italienne.

— Sicilienne, corrige Giulia en lui donnant un coup de torchon sur le bras. Nous sommes autonomes, ajoute-t-elle à mon intention en hochant fièrement la tête.

Elle pose ses mains sur mes bras et les palpe avec force. Elle examine mon cou, en dégageant les cheveux de mon visage.

— Giulia, laisse-la tranquille, la supplie Tony.

Giulia ne l'écoute pas, elle continue son inspection, ses mains tâtant maintenant mes hanches. Puis elle secoue la tête d'un air désapprobateur.

— Encore une qui ne mange pas assez.

TONY

Si Giulia continue comme ça, elle va la faire fuir en courant. Mais Kara reste là, sans rien dire, à supporter son examen insistant.

— Pourquoi les Américaines s'obstinent-elles à vouloir être si maigres ?

— Parce qu'on ne peut pas rivaliser avec les Siciliennes, répond Kara.

Le menton en avant et l'œil inquisiteur, Giulia enchaîne :

— D'où est-ce que tu viens ?

— J'ai pas mal bougé.

Cette réponse ne semble pas satisfaire Giulia. Kara me jette un coup d'œil avant de répondre finalement d'une voix un peu moins assurée :

— Baltimore.

— Baltimore, hein ? Et avant ça ?

Je vois un changement s'opérer chez Kara. En un instant elle se renferme sur elle-même. Sa tête se baisse juste assez pour que ses cheveux reprennent leur place et dissimulent son visage, ses épaules se voûtent légèrement, ses bras se referment autour de son ventre.

Je la regarde et ça me frappe : elle a peur.

— Notre chocolat est en train de refroidir, tenté-je de venir à son secours.

Kara tourne la tête vers moi, puis vers Giulia. Elle remarque soudain quelque chose dans la rue, à travers la vitrine du café, par-dessus l'épaule de Giulia, et c'est comme si le sang quittait son visage. Elle devient pâle à en faire peur, même son souffle paraît lui faire défaut.

Elle est si mince sous ses vêtements que je me demande comment elle parvient à rester debout. J'ai envie de la protéger contre ce quoi elle semble lutter. Mais qui suis-je pour m'imaginer son sauveur, pour imaginer qu'elle ait besoin de moi ?

— Giulia ! crie Nilo au même moment. Le camion vient d'arriver, je vais réceptionner la marchandise. N'oublie pas de sortir le pain du four dans trois minutes.

Il m'adresse un signe de tête et disparaît dans la réserve. La conversation n'a jamais été son fort.

— Je ne peux pas avoir quelques minutes de paix, non ? bougonne Giulia en s'engouffrant dans la cuisine. Bientôt, il faudra que je le fasse moi-même, ce pain...

Kara est déjà en train de récupérer ses affaires. Ses mains tremblent tant que son sac tombe, répandant son contenu sur le sol.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandé-je en l'aidant à ramasser.

Elle m'arrache le stylo et le paquet de mouchoirs, et a l'air de regretter son geste presque aussitôt.

— Je... je dois retourner à la librairie.

— Je comprends. Donne-moi deux secondes, le temps que je dise au revoir à Giulia, et je te raccompagne.

— Pas la peine, je retrouverai mon chemin, ça va aller. Et puis, Giulia était si contente de te voir.

Je ne sais pas ce qu'elle cherche à fuir, ce qui lui fait soudain si peur. Impossible de la laisser partir comme ça.

— Je te raccompagne, dis-je en posant une main sur son épaule.

Elle se tourne vers la vitrine et scrute la rue. Je m'apprête à lui demander ce qu'elle cherche quand Giulia fait irruption avec une boîte en carton.

— Kara, *tesoro*, tiens, c'est pour toi. De quoi habiller tes hanches

trop maigrichonnes.

Elle la serre contre elle en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. Elle lui plante ensuite deux gros baisers sonores sur les joues avant de s'approcher de moi. La main sur mon menton, alors que je pensais avoir droit à une nouvelle inspection, elle me sourit tendrement, ce que je n'aurais pas cru possible, car Giulia est des tas de choses, mais tendre, non.

— Je suis contente que vous vous soyez trouvés, confie-t-elle d'une voix émue. Prenez bien soin de vous, tous les deux.

Puis elle se secoue et me fiche un coup de torchon sur les fesses en criant :

— Allez ! Tu crois que le travail va s'accomplir tout seul ? Je n'ai pas toute la journée !

Et elle nous met à la porte.

— Waouh ! qu'est-ce qui vient de se passer ? demande Kara une fois sur le trottoir.

— C'est Giulia, réponds-je en riant.

— Elle a toujours vécu ici ?

On commence à marcher tout en discutant, comme si c'était une habitude. Parler avec Kara est facile, peut-être parce qu'elle ne sait rien de moi et qu'elle ne peut pas me juger sur ce que j'ai fait.

— Ne te fie pas à son accent, Giulia est née à New York. Ses parents sont siciliens, ils sont arrivés après la Seconde Guerre mondiale pour trouver du travail et sont restés. Ils l'ont élevée comme une Sicilienne, mais ne voulaient pas qu'elle grandisse dans une ville telle que New York. Ils ont atterri ici et ont ouvert ce restaurant.

— Où sont-ils maintenant ?

— Ils sont morts tous les deux depuis quelques années déjà.

— Quel âge a Giulia ?

— Alors là, bonne question ! Si un jour tu le découvres, tiens-moi au courant, c'est peut-être l'un des secrets les mieux gardés ici. Et à Owl City, les gens n'aiment pas les secrets, tout se sait un jour ou l'autre.

Kara secoue la tête et ouvre la boîte. Une vapeur s'en échappe, ainsi qu'une merveilleuse odeur.

— Des *sfogliatelle*. Des viennoiseries italiennes, lui expliqué-je. Une des spécialités de Giulia, à base de pâte feuilletée, de ricotta et de cannelle.

Je suis jaloux. Ce truc est divin.

— Entre les brioches de Mira, le chocolat, et maintenant ça, je vais devoir me mettre au sport, si ça continue. Qu'est-ce qu'ils ont tous, dans cette ville, à me donner à manger à tout bout de champ ? Il ne

manquerait plus que mon voisin s'y mette lui aussi.

Elle m'adresse un sourire et j'aimerais qu'elle me sourie comme ça tout le temps. Quand elle s'attarde sur mon visage, je ne ressens aucune gêne, aucune honte. Mes cicatrices ne l'effraient pas, mon allure d'ex-taulard non plus. Qu'est-ce qui peut bien lui faire si peur, alors ? Qu'est-ce qui peut être pire que moi ?

— Les gens d'ici sont comme ça, ils aiment faire plaisir, et ça passe souvent par la bouffe. Tu devrais venir courir avec moi.

— Je n'ai pas les bonnes chaussures, dit-elle tandis que nous arrivons déjà devant la librairie.

À cette heure-ci, la rue principale est pleine de monde. Nous passons par-derrière sans nous concerter. Je crois que l'un comme l'autre, nous ne tenons pas à retomber sur Gus dans la librairie.

— Si tu changes d'avis, je serai au vieux stade, demain à 7 heures, comme chaque matin.

— C'est l'heure à laquelle je fais le ménage à la librairie.

— Fais-le le soir, après la fermeture, je te propose même mon aide.

— Je n'aurais jamais pensé que ça m'arriverait un jour.

— Quoi donc ?

— Rencontrer un mec aussi obsédé par le ménage.

Kara rit et j'adore en être la raison. Si elle savait dans quelles conditions j'ai parfois dû récupérer des trucs en prison.

— Crois-moi, je n'en ai rien à faire du ménage.

... y échapper

KARA

Je ne trouve pas le sommeil. Trop de sentiments contradictoires embrouillent mon esprit. Le principal en cause est bien sûr mon voisin, Tony. Je sais si peu de choses sur lui, pourtant j'ai l'impression de le connaître et de pouvoir lui faire confiance. Il m'inspire une sécurité que je n'avais plus ressentie depuis la mort de mon père. C'est peut-être ce qui m'effraie le plus. Cette envie, ce besoin de me laisser aller quand je suis avec lui, de m'ouvrir, de me montrer telle que je suis. Il serait si facile de tout oublier. D'oublier les règles.

Je me lève pour me servir un verre d'eau dans la cuisine. Lucifer m'observe puis se recouche.

Si au moins Tony ne vivait pas de l'autre côté de cette porte, je pourrais peut-être plus facilement le tenir éloigné de ma vie. Cette promiscuité ne fait qu'ajouter à mon désir. Et si j'oubliais les règles et que mon frère me retrouvait ? Si un jour il y parvient, je sais qu'il me tuera.

Je ne devrais pas aller courir demain avec Tony.

Des souvenirs viennent davantage assombrir mes pensées. Un en particulier.

Ce soir-là, mon frère m'attendait dans la cuisine, se tenant immobile dans le noir. Son regard dur et froid m'a enveloppée d'un long frisson incontrôlable.

— Tu... tu m'as fait peur, ai-je dit en lâchant mon sac.

Ses silences étaient pires que ses colères. Je pouvais gérer ses crises de nerfs et tous les mots qu'il me lançait au visage. Mais son mutisme ne présageait rien de bon. Je l'ai compris tout de suite.

Ma tête a commencé à tourner. Mes mains à trembler. J'ai senti mon sang s'emballer dans mes veines. Mon corps m'envoyait des signaux que j'aurais dû écouter. J'aurais dû fuir avant que l'orage n'éclate.

Je me suis accroupie pour ramasser mon sac. Des mocassins noirs sont apparus dans mon champ de vision. Je ne l'avais pas entendu se déplacer. Quand il le voulait, Wilson savait se montrer plus silencieux qu'un félin.

Il m'a saisi le bras et m'a relevée de force. Plantés dans ma chair, ses ongles étaient des griffes tranchantes.

— Tu me fais mal.

Il ne m'a pas écoutée, il n'était plus là, rien n'existait plus que cette fureur sourde qui le transformait. Il a agrippé mes cheveux et tiré pour remonter mon visage vers lui. Des larmes ont roulé sur mes joues et je me suis détestée pour ça.

— Je peux savoir à quoi tu joues et pourquoi tu rentres si tard, a-t-il fini par dire de sa voix aussi cruelle que ses yeux.

Il a tiré un peu plus sur mes cheveux, m'arrachant une plainte.

— Tu as tué nos parents, tu crois que ça m'amuse de veiller sur toi.

La honte et la culpabilité m'ont submergée.

— Je suis tout ce qu'il te reste. Tu n'es rien sans moi, tu comprends ça ? Tu devrais t'estimer heureuse que quelqu'un veuille bien s'occuper de toi. Regarde-toi. Si faible, si pathétique. Qui voudrait de toi ? J'aurais dû te laisser pourrir dans une famille d'accueil. Tu sais ce qu'on leur fait, aux gamines désobéissantes comme toi, dans ce genre d'endroit ?

Je cligne des paupières, éblouie par les phares d'une voiture à travers la fenêtre de ma cuisine. Ce n'est qu'un souvenir, celui du début d'une descente aux enfers qui ne s'est arrêtée que quand j'ai trouvé la force de m'en aller. C'était ce qu'il aimait par-dessus tout, me rappeler la chance que j'avais qu'il s'occupe de moi et de ne pas avoir fini dans un foyer. Au début, je le croyais, je me cramponnais désespérément à lui, ma dernière famille. Je n'étais pas seule puisqu'il était là pour moi.

Je me laisse glisser par terre, le dos contre le placard et je pleure en silence. Ce souvenir me rappelle à quel point Wilson est impitoyable et déterminé. Il finira tôt ou tard par me retrouver.

TONY

Je suis au stade tous les jours à 7 heures, parfois même un peu avant. Mais elle ne vient pas. J'avale les tours de piste, scrutant chaque personne qui déambule aux alentours. Puis je rentre pour me doucher, sans la croiser.

Je passe mes journées dehors à faire les petits boulots qu'on veut

bien me confier. Des travaux dans des maisons, dans les jardins. En prison, j'ai appris à manier le marteau ; même si je n'ai pas de diplôme, j'arrive à me débrouiller. Quand je rentre le soir, la librairie est fermée. Je croise parfois Billy, c'est tout.

Il serait pourtant facile de revoir Kara, je n'ai qu'à traverser le palier. Mais si elle se donne toute cette peine pour m'éviter, je dois le respecter. Peut-être a-t-elle finalement compris qui j'étais.

La semaine se termine et une autre commence. Je n'ai pas eu de nouvelles de mon conseiller de probation. Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais. Peut-être que c'est comme partout ailleurs, les gens sont peu appliqués dans ce qu'ils font. Il avait l'air soulagé que je parte pour Owl City. Loin des yeux, loin des soucis, c'est peut-être ce qu'il s'est dit.

Il est à peine 6 h 45 quand mon portable sonne. Le visage souriant de ma sœur s'affiche sur l'écran. La dernière fois qu'on s'est vus, elle s'est amusée à remplir mon répertoire en associant des photos et musiques aux contacts. Pour elle, c'est bien évidemment Beyoncé et son fameux *Single Ladies*.

— Tu es toujours aussi matinale ?

— Quand on devient parent, on fait une croix sur le sommeil, répond-elle. Alors, quoi de neuf ?

Je chausse mes baskets, le portable coincé entre mon oreille et mon épaule.

— Quoi de neuf ? Tu m'appelles à cette heure-ci juste pour ça ? Tu t'ennuyais ou quoi ?

Elle prend une grande inspiration.

— Il faut qu'on parle.

— C'est pas ce qu'on est en train de faire ?

— Tony.

Sa voix devient menaçante et un signal d'alarme retentit dans mon crâne. Quand elle utilise ce ton, ça ne présage rien de bon pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandé-je en me laissant tomber sur le sofa.

L'appart est petit, comme m'avait averti Billy. Une pièce avec une cuisine dans un coin, un canapé devant un meuble sur lequel trône une télé, et une chambre avec un grand lit. J'ai une salle de bains, et quand on en a partagé une avec des dizaines de gars bien dégueulasses, c'est le summum du luxe, même sans baignoire. Quelques cartons traînent encore dans l'entrée. Je n'arrive pas à me résoudre à les vider. Comme si je n'allais pas m'éterniser ici.

— Que tu viennes à la maison, annonce ma sœur.

— Je ne peux pas, tu as oublié ce que maman a dit ?
— Elle part une semaine en formation.
— Je ne sais pas, Patti.
— C'est le moment idéal. Tu pourrais même dormir à la maison.
Je me relève d'un bond et commence à tourner en rond.
— J'ai un appart, je te rappelle. Tu m'en demandes trop d'un coup.
— D'accord, d'accord, pardon, je sais que...
Sa voix se brise et elle garde le silence si longtemps que je crois qu'elle a raccroché.
— Tu es encore là ?
— Oui, excuse-moi, c'est juste que...
J'entends un bruit de mouchoir en papier, puis elle renifle.
— Mon frère me manque. Et même si Clarence ne t'a jamais vu, tu lui manques aussi.
C'est à mon tour de garder le silence le temps de mettre de l'ordre dans mes idées. Trop de sentiments contradictoires s'affrontent en moi.
— C'est d'accord, à une condition. Pas à la maison. Où tu voudras sauf là-bas.
— Merci, Tony. On pourrait aller manger une glace, après l'école.
J'entends des larmes dans ses mots et je dois me racler la gorge avant de parler.
— C'est une bonne idée.
Bien que je doute de parvenir à avaler quoi que ce soit.

Qu'est-on supposé dire quand on fait la connaissance de son neveu de 5 ans et que ce petit bonhomme voit en vous un héros, bien loin de la réalité ?

Quand j'arrive devant le salon de thé Cupcakes and Tea, je suis en nage et sale. Mon boulot du jour a pris plus de temps que prévu et j'ai dû renoncer à la douche pour ne pas être en retard. Je voulais faire bonne impression, porter au moins des vêtements propres, avoir l'air le plus normal possible. Au lieu de ça, je débarque en sueur, avec un vieux jean déchiré couvert de terre et de crasse.

Je jette un œil à l'intérieur. Patti et son fils sont déjà là. Le petit patiente sagement, assis devant une carte sur laquelle son doigt glisse au rythme des mots qu'il lit, ses jambes trop courtes pour toucher le sol se balançant dans le vide.

— Tony ?

Je me détourne de cette vision qui me fend le cœur et me retrouve face à Vincent. Pas de costume cravate aujourd'hui. Il a l'air aussi normal que moi, avec son bas de survêt et son gros sweat à capuche, si ce n'est le bébé suspendu contre son torse dans un porte-bébé.

— Waouh ! dis-je.

Il rit en se frottant le crâne.

— C'est à peu près ce que j'ai dit quand il est né. Juste avant de m'évanouir.

Je me souviens qu'à l'époque il avait du mal avec le sang et les hôpitaux.

— Tu as tenu combien de temps ?

— Jusqu'au moment de couper le cordon. J'étais par terre avant de toucher les ciseaux.

Nos rires résonnent dans la rue, et je me sens plus léger tout à coup. Même si mon pote d'avant a changé, qu'il a un boulot, une femme et un enfant, il reste encore en lui du gamin que je connaissais.

— Nicole a été formidable. On a beau savoir que mettre au monde un enfant, c'est quelque chose de naturel qui existe depuis des milliers d'années, quand c'est ta femme qui souffre pendant des heures sans que tu puisses l'aider...

— C'est un beau bébé.

— Il tient ça de sa mère, s'esclaffe-t-il. Tu cherches toujours un travail ? s'enquiert-il en secouant un hochet devant le bébé qui commence à s'agiter. J'ai un peu demandé à droite à gauche, et j'ai un contact qui embauche. Rien d'extraordinaire et plutôt mal payé.

— Au point où j'en suis, je prends tout ce qui se présente.

Son fils s'impatiente, son visage devient rouge. Vincent se balance d'un pied sur l'autre pour le bercer.

— Il n'aime pas quand je m'arrête, s'excuse-t-il. Écoute, le patron est un ami à moi, je ne suis pas rentré dans les détails, je l'ai simplement informé de ta situation. J'espère que j'ai bien fait ?

Je saisis la carte qu'il me tend en le rassurant.

— Bien sûr. Je te revaudrai ça.

Il balaye ma remarque d'un haussement d'épaules, ce qui est assez compliqué avec un bébé.

— Les amis, ça sert à ça, pas vrai ? Alors, tu allais prendre le thé ? Je ne pensais pas que tu aurais changé à ce point-là.

Il ricane et fourre une tétine dans la bouche de son fils, qui se calme immédiatement. Ce truc a l'air magique.

— Je vais faire la connaissance de mon neveu.

Vincent lance un coup d'œil à la vitrine et sourit.

— Alors je ne te retiens pas plus longtemps.

On se serre la main, il me fait faire un *check* à son fils à moitié endormi, et me laisse seul sur le trottoir.

Je pousse la porte du salon de thé et suis submergé par la douceur qui y règne, les odeurs de sucre et de plantes.

— On est là, s'exclame Patti quand elle m'aperçoit, en me faisant de grands signes.

Je traverse la salle, où seulement trois clients dégustent leur thé accompagné de biscuits colorés, avant de me rendre compte qu'il y a une autre pièce derrière le comptoir, remplie de monde, donnant sur l'entrée principale. Pour me mettre à l'aise, Patti a choisi l'endroit le plus calme et le moins exposé de l'établissement. Elle pense toujours à tout.

J'approche de leur table. Patti se lève, imitée par son fils. Les voilà tous les deux face à moi, et je ne me sens soudain pas à ma place.

— Salut, dis-je.

On reste figés tous les trois, dans une bulle de silence et d'attente. Tout à coup, le petit se jette sur moi. J'ai juste le temps de m'accroupir et de le réceptionner dans mes bras. Je sens son corps frêle contre le mien, ses minuscules bras qui ont l'air si fragiles pourtant cramponnés avec force autour de mon cou.

— Oncle Tony !

Je fonds littéralement.

Patti a les joues rougies. Je me frotte discrètement les yeux d'une main, l'autre sur le dos du petit qui ne me lâche plus. Je le serre contre moi tandis qu'une évidence me frappe : quoi qu'il arrive, je ferai tout pour lui. Déplacer des montagnes, soulever des immeubles, traverser des océans. Mourir.

— Clarence, intervient Patti. Si on laissait ton oncle s'asseoir un peu, il a eu une dure journée.

Elle lui saisit la main mais il reste accroché à mon cou.

— Ça va aller, la rassuré-je.

Je me redresse en soulevant Clarence et colle ma tête contre la sienne, ses boucles de cheveux venant chatouiller mon visage. Il ne pèse pas lourd. C'est la première fois que je porte un enfant, alors je ne sais pas si c'est normal. Je sens sa respiration saccadée contre moi, comme s'il tentait de retenir ses émotions.

— Tu veux bien qu'on s'assoie tous les deux sur la même banquette ? lui murmuré-je à l'oreille. J'ai besoin de ton aide pour choisir la meilleure glace du monde. Tu crois que tu saurais me montrer sur la carte laquelle c'est ?

Il décolle enfin sa tête de mon cou et son regard brillant me transperce. Il a mes yeux. Sur les photos, ce n'était pas si flagrant, tandis que là, impossible de ne pas s'en rendre compte.

— Je suis un champion en glaces ! s'écrie-t-il. J'ai goûté tous les parfums de la carte avec maman. Je peux te montrer, je sais lire, je suis le premier de ma classe. La maîtresse dit que je suis en avance, mais je crois que ce sont les autres qui sont en retard.

Je le dépose sur la banquette rouge sombre et me place à côté de lui. Il se colle à moi, ses jambes minuscules contre les miennes.

— J'ai vu que tu avais beaucoup de livres dans ta chambre. Tu as une maman super sympa.

— La meilleure maman du monde, mais elle est trop nulle pour faire la cuisine, comme Jill.

Il rit en se couvrant la bouche, ses épaules tressautant. Ses boucles rebondissent autour de son visage.

— Jill ? demandé-je à ma sœur.

— Tu t'attendais à quoi ?

Ma mère ne veut pas que le petit l'appelle grand-mère ou mamie. Patti a raison, peut-être qu'il ne fallait pas espérer autre chose de sa part. Je ne réponds pas, je ne veux pas parler en mal de ma mère devant le petit.

— Tiens, on avait pris une carte pour toi, oncle Tony.

Je saisis la carte qu'il me tend fièrement, en le remerciant. Je l'ouvre et il se penche vers moi, sa tête contre mon bras tandis qu'il commence à me montrer du doigt les glaces qu'il préfère.

— La menthe avec des pépites de chocolat, et aussi celle au caramel, même que dedans y a des petits morceaux de caramel trop bons. La noix de coco, et aussi la fraise. Un garçon dans ma classe dit que c'est pour les filles, alors on doit pas en manger.

Clarence tourne son visage vers moi, attendant que je confirme.

— Et toi, tu aimes la glace à la fraise ?

Il contemple ses doigts tapotant la table devant lui. Ce geste me rappelle sa mère quand elle était petite et qu'elle n'osait pas avouer quelque chose.

— Personnellement, c'est celle que je préfère, avec beaucoup de chantilly et de chocolat fondu par-dessus. Tu crois qu'ils seront d'accord pour le chocolat ?

Clarence relève le menton, hésitant.

— Toi aussi tu es un garçon.

— Absolument, je réponds. Tu sais ce qui est cool ?

Il hoche la tête, toute son attention dirigée vers moi. Il boit mes

paroles.

— Tu as le droit de manger ce qui te fait envie, peu importe la couleur, et peu importe ce que disent les autres. Ce qui compte, c'est toi. Tu ne dois pas laisser les autres te dire ce que tu peux ou ne peux pas faire, Clarence. Du moment que ta maman est d'accord.

J'entends Patti glousser, une main devant sa bouche.

— Est-ce que tu dois demander la permission à ta maman, toi aussi ?

— Avant, oui. Maintenant je suis un adulte, alors c'est différent.

Clarence observe la salle en réfléchissant, puis il pose ses prunelles lumineuses sur sa mère qui l'encourage en souriant.

— Je vais prendre une boule à la fraise, dit-il en bombant le torse.

Au même instant, la serveuse apparaît, un tablier assorti aux banquettes noué autour de la taille.

— Lola, regarde avec qui je vais manger une glace. Avec mon oncle Tony !

— En voilà un petit veinard, répond Lola.

Je me souviens de cette fille, elle faisait partie du cercle d'amies de ma sœur. Je n'aimais pas voir Patti traîner avec elle, j'ai toujours trouvé quelque chose de dérangeant dans son attitude.

— Contente de ton retour, Tony. Certainement moins qu'une de nos connaissances. J'espère que tu as été la saluer comme il se doit.

— Je ne crois pas qu'elle ait envie de me voir.

— Détrompe-toi, elle n'attend que ça, si tu vois ce que je veux dire.

Je me racle la gorge et lui fourre sous le nez la carte des glaces.

— On a choisi.

Elle balance sa longue tresse blonde dans son dos et commence à noter sur son calepin.

— Je vais prendre un sorbet au citron, commande Patti en lui tendant sa carte et celle de Clarence. Et pour ces deux messieurs, ce sera une boule de fraise avec chantilly.

— Je suis un garçon et je peux choisir ce que je veux, affirme Clarence à Lola. Ma maman est d'accord. Oncle Tony aussi est un garçon.

— Tu mettras une double ration de chocolat fondu pour ces deux grands garçons, ajoute ma sœur.

— Ouais ! s'exclame Clarence en levant son poing en l'air.

Lola disparaît enfin dans la cuisine. J'espérais ne pas avoir à faire face à certaines parties de mon passé, il semblerait que je ne puisse bientôt plus y échapper.

... pour être libre

KARA

J'ai pris l'habitude de m'occuper du ménage le soir, après le départ de Billy. Ainsi, je n'entends pas les allers-retours de Tony. Il passe toutes ses soirées dehors, et bien que ça ne me concerne pas, j'ai mal au ventre rien que de l'imaginer avec d'autres filles. Mais c'est ce que j'ai voulu. C'est mieux comme ça. Pas d'attache, pas de sentiments, pas de risques insensés.

J'ai décroché un boulot de serveuse dans un établissement d'une chaîne de restaurants, à la sortie de la ville, pour un service de mi-journée. Juste le temps de rentrer et de me relaxer un peu en m'occupant de Lucifer avant de me consacrer au ménage. Lucifer me snobe depuis deux jours. Je lui ai pourtant acheté son mets préféré, du thon. Et je ne le gronde même pas quand il me chaparde mes clés ou des chaussettes.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Hier soir, Tony a ramené une fille chez lui. Je pensais que ça ne me ferait rien ; après tout, on se connaît à peine, et se tenir la main ne signifie pas grand-chose. J'ai tourné en rond toute la soirée, à guetter le moindre bruit. La musique couvrait leur voix, je ne percevais que des rires, dont ceux d'une femme qui avait l'air un peu trop heureuse.

Je remplis d'eau la gamelle de Lucifer et enfille une vieille paire de baskets. Je n'en peux plus de tourner en rond comme ça depuis hier soir. Je vais aller voir Nic.

Dehors, je croise des écoliers. La plupart ont la tête vissée à leur Smartphone dernier cri. Malheureusement, le Bar du Vieux stade est fermé. Alors je repars en empruntant le chemin qui passe par le stade ; à l'heure qu'il est, impossible que j'y croise Tony. Il m'a dit s'y rendre tous les jours à 7 heures et il est bientôt 9 heures.

Je marche la tête basse, concentrée sur le bout de mes chaussures, où un *smiley* me tire la langue.

— Où tu vas comme ça, la fille aux Converse vertes ?

Mon cœur s'emballer contre mes côtes.

— Je croyais que tu courais plus tôt d'habitude, tu as eu une panne d'oreiller ? La nuit a été trop courte ?

Ça a été plus fort que moi. Je sais, j'ai répété que je préférais être seule. Ça ne m'empêche pas d'éprouver des sentiments.

— Je ne dirais pas ça, non. Elle fut longue. Je suis crevé.

Je croise les bras. Il ne va quand même pas me la raconter en détail ? Je devrais peut-être me boucher les oreilles.

— Tout va bien ? demande-t-il. Tu as l'air contrariée.

— J'ai eu du mal à dormir, à cause du bruit.

— Ah oui ?

Il se gratte le crâne.

— J'ai commencé un nouveau boulot hier soir, je m'attendais pas à ce que soit si fatigant.

— C'est super ! Pas que ce soit fatigant, enfin, tu vois. Je trouve ça cool pour le boulot.

Je trouve ça cool ? Bon sang, il va croire que j'ai 15 ans si je continue comme ça.

— Ce n'est pas le boulot rêvé, mais j'ai au moins un salaire fixe et une couverture sociale. De nos jours, et dans ma situation, c'est déjà énorme.

Il se dirige vers un banc rouillé et dépose son sac de sport.

— Si tu travaillais, dis-je en le suivant, alors qui se trouvait chez toi hier soir ?

— Un pote à moi qui a un peu trop pris ses aises.

— Ce n'était donc pas toi avec cette fille !

— Tu as cru que j'avais passé la nuit avec une femme ?

Tony s'approche en riant et, sans hésiter, il me prend dans ses bras. Je me fige. Ça n'a duré qu'une seconde, mais j'ai eu le temps de m'imprégner de son odeur et de sa chaleur.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce que j'en avais envie, répond-il.

— Tu fais toujours ce dont tu as envie ?

— Pas toi ? Tu réfléchis trop, la fille jalouse.

— Je ne suis pas jalouse.

— Si tu le dis. Tu ne peux pas courir avec ça, ajoute-t-il en indiquant mes chaussures, alors que je fais de mon mieux pour ne pas réclamer un autre câlin.

— Je ne suis pas venue pour courir.

Je porte un short en jean et un pull long bleu marine que j'ai coincé

dans ma ceinture. Tony hausse un sourcil.

— Maintenant que tu es là, tu n'y échapperas pas.

Le regard langoureux qu'il pose sur mes jambes me rend bizarre. Il sort une paire de baskets de son sac.

— Tu seras plus à l'aise avec ça. Tu peux t'habiller comme tu veux pour courir, si ça peut te faire plaisir et si tu ne crains pas les frottements. Par contre, les chaussures, c'est très important.

Il défait les lacets et me les tend.

— Elles sont à qui ? demandé-je tout en ôtant mes vieilles Converse, laissant apparaître mes chaussettes bleues avec des hérissons trop mignons.

J'enfile la première basket. La pointure est parfaite. En plus elles sont jolies, pas du tout le genre rose bonbon qu'on voit partout, comme si les filles n'aimaient porter que cette couleur pour faire du sport. À croire que seuls le rose ou le violet peuvent nous rendre féminines.

— À toi.

— Tu... tu m'as acheté des baskets ? Je t'évite depuis une semaine, et toi, tu m'offres des chaussures de course ?

Il danse d'un pied sur l'autre, soudain mal à l'aise, alors que c'est moi qui devrais être gênée de l'avoir traité de cette façon. J'ai choisi de l'ignorer sans me soucier de ses sentiments.

— C'est rien, dit-il. On a tous nos problèmes, des trucs à gérer. On se pourrait assez la vie comme ça tout seul pour se faire des reproches entre nous, tu ne crois pas ?

J'enfile rapidement la seconde chaussure et me mets debout. Qui va acheter des baskets à une inconnue ? Je ne me souviens même plus du dernier cadeau que j'ai reçu. Ce devait être mon père, lors de l'anniversaire de mes 12 ans, le dernier ensemble. Je n'ai jamais voulu le fêter après sa mort, et ça convenait très bien à Wilson.

— Elles te vont ?

— Oui, mais...

— Allez, la fille aux chaussettes hérissons, quand on t'offre un cadeau, tu l'acceptes sans protester. Imagine que c'est ton anniversaire. Quand est-ce que tu es née ?

— Je vais avoir 19 ans le 3 juillet.

— Ah oui ? C'est le mois prochain !

Il a l'air étonné. Me pensait-il plus vieille ou plus jeune ?

— Et toi ?

— J'ai 23 ans.

Les épaules larges, il me dépasse d'une bonne tête. Il semble plus

solide que tous les hommes que j'ai pu croiser jusqu'ici. Ses cheveux rasés et ses cicatrices pourraient paraître inquiétants, mais son regard n'est que douceur. Ce qui est dangereux, c'est que pour lui je suis prête à briser toutes mes règles de conduite. Surtout la dernière. *Ne pas être proche des gens.*

— Merci.

Ce mot me semble insuffisant. Tony est quelqu'un de généreux et d'entier. Je ne suis pas si différente de tous ces gens en ville qui le traitent comme un paria.

Je lui prends la main. Il m'attire contre lui et referme ses bras sur moi, son menton posé sur le haut de mon crâne. Je glisse mes mains autour de sa taille et m'abandonne à son étreinte. On ne m'avait pas tenue serrée comme ça depuis longtemps. Nos corps s'épousent à la perfection, j'ai envie de me fondre en lui. Mes doigts se faufilent sous son tee-shirt et découvrent la douceur de sa peau ainsi que des boursouflures. D'autres cicatrices.

TONY

— On les teste, ces nouvelles baskets ?

J'essaie d'avoir l'air normal et pas comme un mec en manque. Ses mains sur ma peau y ont laissé une trace plus profonde encore que mes cicatrices.

— D'accord, répond Kara d'une voix troublée.

Je ne nie pas le fait qu'elle m'attire, je crois que c'est même au-delà, mais elle ne sait rien de moi. Ça m'est revenu en pleine face quand ses doigts se sont arrêtés sur la marque qu'un de mes potes de prison m'a laissée en cadeau. Pour celle-ci, j'ai passé huit semaines alité en infirmerie, un record.

— On doit s'échauffer avant, pour éviter les blessures.

Elle détourne la tête.

— Je crois que ça va aller.

— D'accord, on va commencer doucement, alors.

Je l'entraîne sur la piste en marchant d'un pas soutenu.

— Dès que tu es prête, on y va.

— Quand tu veux, je te suis.

Sa voix paraît soudain nerveuse. Je l'observe et elle a l'air si fragile, son corps mince camouflé sous ce gros pull, et ses jambes toutes fines. Elle ressemble à un oisillon tombé de son nid dans un monde trop grand, trop effrayant pour lui. Elle semble redouter quelque chose en permanence. J'ai envie de l'aider, et j'espère que la course fera pour

elle ce qu'elle a fait pour moi.

Je commence à courir et elle me suit. Pour la première fois de ma vie, je me focalise sur autre chose que sur mes sensations, toute mon attention reportée sur Kara. Ses pieds trouvent leur rythme et je me cale à leur cadence.

Dès qu'elle court, c'est comme si l'oisillon qu'elle était déployait ses ailes et s'envolait. Je me demande ce qu'elle cherche à fuir, ce qui l'effraye tant. Le vent souffle dans ses cheveux, derrière lesquels elle se cache d'habitude, et dévoile un visage qui tremble, surpris par ce sourire qui ne demande qu'à s'exprimer.

Elle ne le sait pas encore, peut-être le sent-elle seulement : elle est faite pour courir, elle est faite pour être libre.

... tout ce que je mérite

KARA

La dernière fois que j'ai couru, j'étais petite. Je me souviens que mon père en riait souvent car je ne me déplaçais qu'en courant, ce qui avait le don d'énerver Wilson. J'avais oublié la sensation que cela procurait et comme ça pouvait être grisant.

Et brutal.

Les premières minutes sont révélatrices. Je vole. Je flotte au-dessus du sol, le cœur gonflé d'euphorie. Le vent sur mon visage, mes yeux larmoyants, cette boule dans mon ventre qui explose en me procurant une sensation de légèreté, les frissons qui me parcourent les jambes, les bras... Est-ce cela, être libre ?

La réalité me rattrape vite. Je suis mince parce que je mange peu, j'ai rarement de l'appétit. Je ne fais pas de sport. Mes poumons me brûlent rapidement, et mes muscles protestent contre cet effort inconnu.

Tony perçoit mon malaise et adapte sa foulée. Instinctivement, je me range à sa hauteur et je retrouve un semblant de souffle. Je l'entends respirer à mes côtés d'une façon forcée, m'inculquant la bonne méthode. Nous courrons pendant ce qui m'apparaît être une éternité. Jusqu'à ce qu'on ralentisse pour terminer en marchant.

— Ça va ?

Je hoche la tête, incapable de parler tant j'ai peur de vomir.

— Ne te bloque pas, prends une profonde inspiration et imagine que tu éteins des bougies.

Il me saisit le bras et m'incite à l'imiter. On fait un tour de plus jusqu'à revenir vers nos affaires.

— Ne t'assieds pas, ordonne-t-il en me tendant une bouteille d'eau, quand je m'approche du banc. Viens, on va marcher encore un peu.

Il boit quelques gorgées tandis que je le rejoins.

— C'est la première fois que tu cours ?

— Je ne suis pas très sportive.

J'ai peur que ça le déçoive, sans savoir pourquoi.

— Rien n'est figé dans le temps, dit-il, son attention projetée vers le Bar du Vieux stade dont les lumières viennent de s'allumer.

Nic ouvre d'habitude à l'aube, j'espère qu'il va bien.

— Il ne tient qu'à toi de faire ce qu'il faut pour changer, ajoute Tony. Si c'est ce que tu souhaites.

Il reste silencieux et observe l'établissement qui commence à prendre vie.

— On a fait combien de tours ? demandé-je.

— Cinq.

— C'est tout !

J'ai l'impression d'avoir couru pendant des heures.

— La prochaine fois sera plus facile, la fois d'après aussi, et ainsi de suite. Ce qui est bien avec la course, c'est qu'on progresse vite, tu verras.

Je grimace, une main sur mon ventre qui continue de me brûler.

— Je suis impatiente que ça arrive.

— Tu as mangé ce matin ?

— Je ne mange pas le matin.

Il s'arrête, puis il m'oblige à faire demi-tour vers le banc.

— Attrape tes affaires, on va prendre le petit-déj.

Attablée dans un de ces cafés qui appartiennent à une chaîne, un thé vert accompagné d'un yaourt sur un lit de fruits rouges et muesli devant moi, j'observe Tony tartiner son bagel de fromage blanc. Il a opté pour un cappuccino dans lequel il a rajouté du lait noyant complètement le café. Il mord à pleines dents dans son bagel croustillant en soupirant, me faisant regretter de ne pas avoir commandé la même chose. Il tartine le reste de fromage, un sourire narquois sur le visage, et pousse l'assiette vers moi.

— Mange.

— Merci, j'ai mon yaourt.

— Allez, la fille qui aime courir, fais-moi plaisir, et finis ce bagel pour moi. J'ai déjà déjeuné.

Après l'avoir observé afin de deviner s'il plaisante, je mords dans le pain. Il est aussi croustillant et moelleux au cœur que je l'imaginais. Un peu comme Tony.

Tony est un gros bagel. Dur à l'extérieur, avec ses muscles et sa

force tranquille, ses marques sur son corps, et tendre à l'intérieur. Il est doux et généreux, prévenant et gentil. Je croquerais bien dedans aussi.

— Qu'est-ce qui te fait dire que j'aime courir ? demandé-je pour me forcer à penser à autre chose.

Il s'appuie sur le dossier de sa chaise et croise les bras. Son tee-shirt à manches longues de couleur crème le moule parfaitement.

— Ton sourire quand tu as commencé à courir, répond-il. Courir, on aime ou on n'aime pas. Si on n'aime pas ça, on peut apprendre à apprécier, trouver des petites choses pour passer le temps, comme le lieu, la musique, certains écoutent aussi des livres audio. Quand tu aimes courir, c'est différent. C'est comme si tu étais...

— Libre.

Son visage prend soudain un air grave. Nous pensons tous les deux à la même chose : son séjour en prison. Je ne l'ai pas encore interrogé à ce sujet. Pas que cela ne m'intéresse pas, au contraire. J'ai simplement peur des questions qu'il me posera en retour.

— Tu veux autre chose ?

Tony s'est redressé sur sa chaise. Les coudes sur la table, il fait tourner le reste du café dans son grand gobelet en carton, sur lequel un soleil a été dessiné au feutre noir par le serveur.

— Non, merci.

— J'ai eu l'impression que ton anniversaire était un sujet sensible, tout à l'heure.

— Mon anniversaire a toujours été un sujet sensible. Mon père faisait en sorte de ne pas le montrer. Au début, j'étais trop petite pour m'en rendre compte. En grandissant, j'ai compris que quelque chose n'allait pas.

Mes doigts s'entortillent devant moi, sur la table. Ils tremblent tandis que mon cœur bat plus vite. Je ne devrais pas lui raconter ça, mais j'ai envie de partager un peu de moi avec lui et qu'il connaisse au moins une part de vérité.

Ses mains, grandes et chaudes, viennent me réconforter. Il délie mes doigts et les emprisonne.

— J'ai commencé à voir la tristesse derrière son sourire, à comprendre que ses larmes n'étaient peut-être pas que des larmes de joie. Puis je me suis demandé pourquoi mon grand frère quittait ce jour-là la maison pour ne rentrer que tard le soir, quand j'étais déjà couchée. Pourquoi parfois ses cris me réveillaient.

Je prends une grande inspiration saccadée. Ce n'est sûrement pas le meilleur endroit pour se confier. J'ai l'impression que plus rien d'autre

n'existe.

— Pour mes 10 ans, mon père a supposé que j'étais assez grande pour connaître la vérité.

Sans le savoir, ce jour-là, mon père m'a fait le plus merveilleux des cadeaux, mais aussi le plus terrible. En m'offrant le livre-coffret de ma mère, il me permettait de la connaître, d'être plus proche d'elle. Parfois, je faisais semblant de sentir sa présence dans la maison, je touchais des objets qu'elle aurait pu toucher, en essayant de la visualiser en train de le faire.

— Quelle vérité ? demande doucement Tony.

J'ai l'impression que je pourrais tout lui dire, et c'est bien trop dangereux. Pas seulement pour moi. Je ne permettrai pas que quoi que ce soit lui arrive.

— Tiens, salut !

La maman de l'adorable petit garçon croisé l'autre jour à l'épicerie apparaît derrière Tony et remarque nos mains jointes sur la table. Elle semble étonnée. Elle porte l'uniforme des serveurs du café et un grand sac sur l'épaule. Je retire mes mains précipitamment. Tony hausse un sourcil et se relève.

— Salut, dit-il en la serrant dans ses bras.

Une boule prend forme dans mon ventre. Elle dépose un baiser sur sa joue.

— Patti, je te présente... commence Tony.

— Kara, termine-t-elle pour lui. On s'est déjà rencontrées.

Je me lève à mon tour et elle me prend dans ses bras comme si nous étions de bonnes amies.

— Je suis contente de te revoir, Kara. Je ne savais pas que tu connaissais mon frère.

Son frère ! D'où l'impression de déjà-vu éprouvée devant Clarence et son regard vert si lumineux. J'ai le même en face de moi en ce moment. Patti passe son bras sous le mien.

— Clarence m'a parlé de son invitation au bal.

— Ne me dites pas que je me suis fait devancer par mon propre neveu ? fait soudain Tony.

— Parce que tu avais l'intention de m'y emmener, peut-être ?

— Eh bien ! oui, après le chocolat, la course et un petit-déjeuner pendant lequel tu as mangé la moitié du mien, je crois que c'est la suite logique, non ? Et puis, tu me dois bien ça.

— Je suis curieuse de savoir pourquoi.

— Le ménage.

— Tu n'as fait que tenir les livres pendant que moi, je lavais !

— Je t'ai sauvée d'une mort certaine, déclare-t-il en croisant les bras, avec un sourire plein de malice. Le chat, ajoute-t-il devant mon air interdit.

— Quand je suis tombée ? Je m'en sortais très bien sans toi.

— Es-tu sûre de pouvoir faire confiance à ce chat ? Si je n'étais pas intervenu, qui sait ce qu'il aurait fait.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, lâche Patti en secouant la tête et en sortant un agenda de son sac.

Elle déchire un bout de papier sur lequel elle note son numéro et me le tend.

— Je dois prendre mon service. Appelle-moi, Kara, ce serait sympa d'aller boire un verre ensemble.

Elle m'embrasse sur les deux joues, puis celles de Tony, et disparaît en laissant derrière elle l'élégante odeur de son parfum.

Tony glisse ses mains dans les miennes.

— J'ai une idée, la fille qui pique les bagels des autres. Si on dînait plutôt tous les deux, demain soir ?

— C'est un rencart ?

— Je passe te prendre à 19 heures et t'emmène déguster la meilleure pizza de la ville. Sauf si tu n'aimes pas les pizzas, mais dans ce cas, je ne sais pas si tu m'intéresses encore.

Je ris et le pousse gentiment. Il saisit mes mains et m'attire contre lui.

— Une pizza, toi, moi, dans un coin tranquille chez Giulia.

Il chuchote dans mon oreille et provoque des frissons dans mes reins.

— Dis-moi que tu aimes la pizza, supplie-t-il.

— J'aime la pizza.

— Dis-moi que tu viendras dîner avec moi demain soir.

— Je viendrai dîner avec toi demain soir.

— Je crois bien que j'ai des superpouvoirs, plaisante-t-il.

Il me tient serrée contre lui d'un bras, et porte une main à son menton.

— Voyons voir, qu'est-ce que je pourrais bien te demander. Ah ! dis-moi que tu feras tout ce que je veux après notre rencart.

Je le repousse sans conviction tandis qu'il rit.

— C'est toi qui feras tout ce que je veux, oui !

Il glisse une mèche de cheveux derrière mon oreille et dit d'un ton sérieux :

— C'est toi qui détiens un superpouvoir, et j'ai hâte d'être à demain soir pour que tu t'exerces sur moi, la fille qui rougit.

Je prépare des burgers depuis bientôt quatre heures. Je déteste ça. Il faut être réaliste, qui aime ? Sentir à longueur de journée la frite et la viande grillée, on ne doit pas être nombreux à apprécier. Plus que deux heures et je vais pouvoir me débarrasser de ces fringues qui puent, me laver et retrouver Kara.

Il y a quelque chose dans cette fille qui m'attire et que je ne contrôle pas. Tout ce mystère qu'elle laisse planer autour d'elle. Ces coups d'œil lancés à droite à gauche quand on est dans la rue, elle est constamment sur le qui-vive, comme tous les anciens taulards que j'ai connus. Sauf quand elle court. Quand elle court, elle a l'air sereine, libérée.

On se ressemble plus que je l'imaginai, elle et moi. Je m'inquiétais d'être une source d'ennuis pour elle, avec mon passé de prisonnier, et si c'était l'inverse ? Je m'engage peut-être dans une histoire compliquée avec elle.

Pourtant, je m'en moque, plus je la vois et plus j'ai envie d'elle. Je veux tout savoir de Kara. Pourquoi elle a l'air si craintive parfois, pourquoi elle redoute de s'ouvrir à moi. Ce qui la fait rire, rougir, ce qu'elle aime et ce qu'elle déteste.

— Tony, c'est ton tour, dix minutes de pause, me lance mon chef, mettant fin à mes pensées un peu trop fleur bleue.

Assis sur les marches derrière l'établissement, je termine de répondre à un texto de Jay, dans lequel il me dit revenir demain, quand Lucas arrive pour prendre son service. Il se poste contre le mur et fume sa cigarette en m'observant.

— Tony, me salue-t-il avec un signe de tête.

— Lucas, réponds-je sur le même ton.

Lucas a deux ans de moins que moi. À l'époque, il faisait tout pour qu'on l'accepte dans la bande. Je me souviens qu'on l'avait pas mal chambré, mais il revenait toujours à la charge. Sa puberté tardive n'aidait pas. Il n'a pas beaucoup grandi. Il s'est épaissi. Il passe probablement son temps libre sur les machines de la salle de sport.

Il tire une dernière fois sur sa clope et la jette par terre, près de moi. Il vient l'écraser du talon et recrache la fumée dans ma direction.

— On n'a pas trop eu le temps de causer, toi et moi. Tu te souviens de moi, au moins.

— Oui, Lucas, je me souviens de toi. Le patron nous a présentés hier.

Il donne un coup de pied dans un caillou. Il sent les emmerdes à plein nez.

— Je voulais parler de quand on était jeunes. Parce que moi, je me souviens très bien de toi.

Le timbre de sa voix a changé. Je choisis de l'ignorer.

— Tu veux savoir ce dont je me souviens ? demande-t-il.

— Pas vraiment, non.

Il vient se planter en face de moi et croise les bras. Il doit penser qu'en faisant ressortir ses gros biceps, il va m'impressionner. Ça ne marche pas. Il en faut plus pour y parvenir.

— J'organise des combats.

Mon rythme cardiaque s'accélère, car je devine ce qu'il va me dire, et je ne m'attendais pas du tout à ça.

— Pas ici, pas dans cette ville de péquenauds. À Providence. Tu en as peut-être entendu parler.

Je fais non de la tête et consulte l'heure sur mon portable. Il me reste deux minutes de pause et ce naze est en train de me les gâcher.

— C'est pas étonnant, vu où tu étais ces dernières années.

Il se penche vers moi. Il profite de sa supériorité, lui debout et moi assis. Il se trompe encore une fois sur ce qui peut m'impressionner.

— Ce sont des combats illégaux, dit-il à voix basse, ça rapporte bien. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je me lève et il recule immédiatement. Je le dépasse d'une bonne tête, et moi, je ne me trompe pas sur ce qui l'impressionne.

— Qu'est-ce que je dis de quoi ?

Il retrouve vite son aplomb et se rapproche.

— Un combat. Tout le monde a besoin de fric, surtout les gars comme toi. Et là, y a moyen de s'en faire facilement. Tu imagines un peu ? Le retour de l'enfant prodigue d'Owl City ! Tout ce que tu as à faire, c'est ce dans quoi tu es le meilleur.

— Et c'est quoi ?

— Te battre.

— Non, merci.

Je le contourne et me dirige vers la porte de service.

— Alors quoi, Tony ? Déroutier un type jusqu'à ce qu'il bouge plus, tu connais ça, non ? On sait toi et moi que taper dans du macchabée, ça te dérange pas ! Je te lâcherai pas tant que tu m'auras pas dit oui, Tony !

Je ferme les yeux et inspire longuement. Puis je pousse la porte et

retourne à mon boulot de merde. C'est tout ce que je mérite.

... j'imaginais

KARA

J'ai le temps de passer voir Nic avant de me rendre à mon boulot. Cette semaine, je ne fais qu'un court service en fin de journée, c'est pour ça qu'on s'est donné rendez-vous directement chez Giulia, avec Tony. J'envoie un texto à Billy pour lui demander si elle a besoin de café. Elle me répond immédiatement par l'affirmative avec un *smiley* qui sourit de toutes ses dents. C'est une grosse consommatrice.

L'ambiance est la même qu'une semaine plus tôt : le chien est affalé à la même place, et Nic est perché sur un tabouret. Il me lance un coup d'œil par-dessus son journal. Dès qu'il me reconnaît, son visage rond se fend d'un sourire.

— Bonjour, Nic !

— Te voilà ! s'exclame-t-il en rougissant quand je dépose un baiser sur sa joue.

Je m'installe près de lui, devant une tasse de thé fumante qui apparaît comme par magie.

— Vous m'attendiez ?

— Comme tu peux le constater par toi-même, il n'y a pas grand-chose à faire.

Les tables dispersées, sur lesquelles trônent de vieilles lampes, sont entourées de chaises en bois attendant le rare client.

— Les affaires vont si mal ?

Il hausse les épaules et se gratte la barbe.

— Les matinées ont toujours été calmes, même dans le temps. Il y a encore les gars de la Ville qui passent prendre leur café vers 6 heures avant d'aller au boulot. C'est pour eux que j'ouvre si tôt. Enfin, sauf aujourd'hui.

Il se tourne à moitié vers le mur derrière lui, un coude posé près de moi.

— Tu vois cette photo ? dit-il en montrant du doigt un cadre

accroché entre d'autres clichés et des coupures de presse.

Un groupe de jeunes lèvent leurs verres en riant. On reconnaît à peine le bar, tant l'ambiance semble différente, plus lumineuse, moins triste.

— C'était la belle époque, fait-il d'une voix nostalgique.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il garde le silence un instant, puis s'intéresse finalement à une autre photo, celle d'un jeune qui soulève fièrement une coupe.

— C'était il y a cinq ans. Je suis surpris que personne ne t'en ait encore parlé. Surtout maintenant qu'il est revenu.

Une boule se forme dans mon ventre et je me concentre sur mon thé. J'ai entendu des ragots, puis la colère de Gus à la librairie. J'ai compris que Tony était celui dont tout le monde parle, le criminel.

J'ai vécu avec le mal incarné, sauf qu'il avait l'air inoffensif. Je ne laisse pas les apparences prendre le dessus sur le fond véritable des personnes, car je sais qu'elles sont de vraies garces et peuvent vous tromper sans l'ombre d'un regret.

Qu'a bien pu faire Tony pour que le bar en pâtisse autant et pour que Nic arbore chaque fois cet air torturé quand il y fait allusion ?

— Les drames sont souvent là où on ne les attend pas, ajoute Nic. Ils révèlent le visage des gens qu'on croyait connaître.

— Est-ce que... Nic, est-ce que vous voulez parler de Tony ?

Ses yeux d'un vert brillant, perdus au milieu de ce visage rond et barbu, m'observent un long moment. Il ouvre la bouche pour répondre, quand la porte claque brusquement.

— Bordel, encore ce putain de chien ! Tu peux pas aller pioncer ailleurs qu'ici, non ? Nic ! Nic ! Appelle ton chien, je peux pas passer.

Un homme gesticule entre l'entrée et Tchoupi pas perturbé pour un sou par ses cris. Il porte une veste marron et une écharpe de travers sur son épaule, superflue pour la saison. Sa chemise dépasse par la fermeture Éclair ouverte de son pantalon en velours noir.

Nic se racle la gorge et lance sur le même ton que le nouvel arrivant :

— Don, tu es interdit dans mon bar ! Tu es déjà trop saoul pour t'en rappeler ?

— Oh ! Allez, quoi ! Me dis pas que la petite rousse est là ?

Il tangué un peu, parvient de justesse à se rattraper, le dos contre la porte, puis il se rend compte de ma présence. Il se penche en avant en plissant le front et le nez, met une main au-dessus de sa tête et marmonne :

— C'est qui, celle-là ? C'est pas la rousse, hein, Nic ?

Il bascule et fait deux pas vers Tchoupi. Ce dernier relève le museau dans sa direction en agitant la queue.

— Je crois qu'un café ne lui ferait pas de mal, dis-je à Nic.

Il hoche la tête.

— Tchoupi, allez, debout mon chien, viens par ici.

L'animal se redresse d'un bond et trotte vers nous tranquillement. Il vient poser son museau sur mes genoux en reniflant, puis pousse une sorte de grognement amical quand je lui gratte la tête.

— Reste pas planté là, Don, aboie Nic en contournant le bar pour déposer un grand café sur une table.

Il tire une chaise et oblige Don à s'y asseoir, les mains sur ses épaules. Don lorgne la tasse devant lui en retroussant son nez.

— Y a point de gnôle là-dedans, marmonne-t-il en repoussant la tasse. Mon fils me faisait un meilleur café que le tien. Il mettait de la gnôle dedans.

— Oui, eh bien ! on n'en a plus, alors il faudra te contenter de ça, dit Nic en posant du pain frais et du beurre sur la table. Et mange un bout, je suis sûr que tu n'as rien avalé depuis longtemps.

Don lève un doigt en l'air en haussant les sourcils.

— Si ! Du liquide.

Nic ricane amèrement.

— Ça ne fait aucun doute.

Don penche la tête sur le côté et me montre une rangée de dents jaunies par l'alcool et les cigarettes.

— Je me suis levé, raconte Don, et j'ai ouvert une bouteille. Puis une deuxième, la première suffisait pas. Tu sais quel jour on est ?

Je m'apprête à répondre, mais Nic m'en empêche d'un signe de tête.

— Vous l'avez tous oublié, comme ce gosse quand ils l'ont mis au trou. Bon débarras, hein ? Mon fils faisait aussi les meilleures tartines, termine Don en repoussant le pain et en croisant les bras.

Je descends de mon tabouret et vais m'asseoir auprès de lui, le chien sur les talons. Tchoupi se couche sur mes pieds – ce qui est loin d'être confortable quand l'animal en question pèse plus de quarante kilos – et pousse un long soupir de contentement.

— Et si je vous faisais des tartines, Don ? Vous voulez bien ? Mon père adorait ça, le dimanche matin. Il disait que j'étais la reine des tartines.

Don dodeline de la tête comme s'il se trouvait en pleine mer, et m'épie.

— Les pères savent de quoi ils parlent. Tu n'es pas la rousse.

— Non, elle, c'est Kara. Tu as intérêt à être poli avec elle.

Nic dépose une assiette de jambon et me lance un drôle de regard.

— Kara ? répète Don. Tu es une amie de mon fils ?

J'ignore qui est son fils, cependant je doute que nous ayons le même âge, tant Don me paraît âgé. L'alcool fait des ravages sur les corps, en plus des esprits, il a certainement vieilli plus vite qu'un autre.

— Non, je ne crois pas avoir cette chance.

Nic pose une main sur mon bras et fait non de la tête. Je coupe le pain, le tartine de beurre, plie une tranche de jambon en deux et la glisse à l'intérieur.

— Tenez, ça vous fera du bien, dis-je en lui tendant le sandwich.

Sa main tremble quand il s'en saisit et mord dedans. Je pousse la tasse de café vers lui, et il boit docilement. Son visage, tout à l'heure rougi par l'alcool, prend une tout autre apparence. Derrière ce masque alcoolisé se cache une profonde douleur.

— Mon fils aussi me faisait des sandwiches, il mettait tout le temps de la salade. Il disait qu'il fallait manger du vert tous les jours. Alors j'achetais du fromage, tu sais, celui qui pue les pieds avec plein de taches vertes.

Je me rends compte qu'il parle de son fils au passé. Il mâche silencieusement pendant de longues minutes, avale même la seconde tasse de café que Nic lui apporte.

— Tu veux autre chose, Kara ?

— Non, je vous remercie, Nic.

Tchoupi libère enfin mes pieds pour aller chaparder les miettes qui sont tombées sur le sol, tandis que Don, repu, se blottit en arrière sur sa chaise et s'assoupit. Je me relève doucement et récupère mes affaires près du bar. Nic me rejoint avec la vaisselle sale.

— Oh ! J'ai failli oublier ! Billy voudrait du café.

Un sac apparaît sur le comptoir, accompagné d'un clin d'œil de Nic.

— Merci, Nic, combien je vous dois ?

— Ce que tu as fait pour Don vaut bien plus que tout le café de ce bar.

— Mais je n'ai rien fait.

— Tu l'as traité comme un être humain, ce que plus personne ne fait depuis longtemps. Ils ont oublié l'homme qu'il était pour ne plus voir que l'ivrogne qu'il est devenu.

Je pose les mains sur le comptoir, submergée par des souvenirs d'enfance. Mon père était alcoolique, comme Don. Il pouvait passer des jours sans boire, jusqu'à ce que sa douleur soit insoutenable. Ces jours-là, je faisais de mon mieux pour lui être vivable, j'évitais de faire des bêtises, et je prenais soin de lui.

— Je sais ce que c'est, murmuré-je, de peur que ma voix me trahisse. Mon père ne supportait plus la vie sans ma mère, certains jours.

— Le fils de Don s'est suicidé il y a quinze ans jour pour jour. C'est pour ça qu'il est dans cet état-là à midi. J'ai honte d'admettre que je l'avais oublié.

Nic pose des yeux tristes sur Don, qu'il semble connaître depuis longtemps.

— Il l'a retrouvé pendu dans la grange.

Je porte une main à ma bouche en me demandant ce qui peut pousser à un tel geste définitif, et me tourne vers ce pauvre homme qui dort, bouche ouverte et la tête en arrière, sur une chaise inconfortable.

— On devrait peut-être le ramener chez lui.

Nic me tapote l'avant-bras avec sa grosse paluche.

— Ne t'inquiète pas, je m'occupe de lui. Tu es une chic fille, Kara.

— Alors, tu l'as vu ?

Deux jeunes femmes d'environ mon âge sont assises à une table en terrasse dont je m'occupe en cette fin d'après-midi. Elles sont là depuis une heure et n'ont consommé qu'une eau citronnée chacune. L'une d'elles porte une longue tresse blonde et est vêtue d'un uniforme de serveuse.

— Oui, je l'ai vu, raconte-t-elle à sa copine. Il est venu manger une glace avec sa sœur et son neveu.

— Il est toujours aussi sexy ?

La blonde hoche la tête et s'évente avec un magazine.

— Tu ne devineras jamais ce que Deb m'a dit, ajoute la deuxième fille. Il était chez elle hier soir.

Les cheveux courts et très noirs, elle porte une paire de lunettes qui lui donnent l'air intelligent. La blonde ricane bruyamment.

— Il n'a pas perdu de temps. Deborah devait être ravie, j'imagine.

— Comblée, tu veux dire ! Depuis le temps qu'elle attendait.

Elle s'adosse contre sa chaise en s'exclamant :

— Comme ce devait être intense ! Il a passé combien d'années en prison, déjà ?

Une drôle de sensation m'étreint l'estomac quand je comprends qu'elles parlent de Tony.

— Quatre, répond la blonde. À mon avis, ce n'était pas intense,

plutôt court.

Elles éclatent de rire, puis la blonde aspire du bout des lèvres ce qui reste de liquide dans son verre.

— Deborah et Tony, enfin réunis, s'extasie la brunette. Comme au bon vieux temps.

Le plateau chargé de vaisselle que je suis en train de débarrasser m'échappe. Les filles se retournent brusquement en hoquetant d'un air outré.

Je me suis bien fait avoir par Tony. Il m'a menti. Comment peut-on passer la nuit avec une fille tout en offrant des baskets à une autre et en proposant de l'emmener dîner au restaurant ? C'est pour ça qu'il m'a invitée ce soir et non hier, il avait déjà prévu de la voir. Je ramasse les bouts de verre en le maudissant doublement, car ce sera retenu sur ma paye.

Je ne pensais pas me tromper à ce point sur Tony. Et ça me blesse plus que ce que j'imaginai.

TONY

Je ne sens presque plus la friture et j'ai même eu le temps de passer chez le fleuriste avant qu'il ne ferme. Je sonde la rue, impatient de voir Kara. Malheureusement, comme les fois précédentes au stade, elle ne vient pas. J'attends pendant plus de trente minutes. Un dernier coup d'œil dans le restaurant pour m'assurer qu'elle ne s'y trouve pas déjà, et je décide de partir.

Je remonte la rue jusqu'à la librairie, illuminée par des guirlandes. La ville se prépare pour le bal de ce week-end. Quand je frappe à la porte de chez Kara, devant laquelle elle a abandonné les baskets que je lui ai offertes, pas de réponse. Je décide d'envoyer un texto à ma sœur. Elle me rappelle immédiatement.

— Je n'ai pas le numéro de Kara. Je pensais que tu l'aurais, vu comme vous aviez l'air proches, hier matin.

Les sous-entendus percent dans sa voix. Je suis étonné qu'elle ne m'ait pas appelé plus tôt pour me tirer les vers du nez.

— Je n'ai pas pensé à lui demander. Je dois être un peu rouillé. En fait, on avait rendez-vous, mais elle n'est pas venue. Et elle ne répond pas quand je frappe à sa porte. Je voulais m'assurer qu'elle va bien.

— Je l'ai aperçue tout à l'heure en passant devant le resto où elle bosse, elle était bien vivante, plaisante Patti. Qu'est-ce que tu crois qu'il pourrait lui arriver dans cette ville ?

Elle garde le silence un moment. On sait tous les deux que les

choses peuvent vite dérafer.

— Tu t'inquiètes pour rien, dit-elle finalement. Je suis sûre qu'il y a une explication logique à tout ça.

— Elle a réalisé qui j'étais.

— Le plus gentil garçon de la ville ?

— Non, le gars qui sort de prison.

Son rire retentit dans mon oreille.

— Tu as oublié comment c'est à Owl City ? Elle le sait depuis longtemps.

La porte s'ouvre brusquement. Kara apparaît, vêtue d'un short en jean et d'un débardeur noir.

— C'est bon, Patti, tu avais raison, elle va bien. Je te rappelle, ajouté-je en raccrochant. Salut, la fille qui pose des lapins.

D'habitude elle sourit quand je lui donne ces petits noms. Pas là.

— Qu'est-ce que tu veux, Tony ?

Elle croise les bras, le visage complètement fermé. Merde, elle est passée où, la fille souriante ?

— Tu as oublié qu'on devait se retrouver au restaurant ?

— Je n'avais pas faim. Je me suis dit que tu trouverais bien autre chose à faire.

— Est-ce que tout va bien ?

Elle pose son regard partout sauf sur moi, les mains dans les poches arrière de son short.

Je ne peux pas lui reprocher quelque chose dont je suis responsable. Elle a dû réaliser la bêtise qu'elle était en train de commettre en étant avec moi, l'ex-taulard. Je ne peux pas la forcer à faire partie de ma vie. C'est peut-être mieux comme ça.

— Je voulais m'assurer que tu allais bien, et c'est le cas, je ne t'embête pas plus longtemps. Bonsoir.

Puis je me dirige vers la porte de mon appart en sortant mes clés.

— Je sais ce que tu as fait.

Ces mots me font l'effet d'une douche froide. Pourtant, je m'y attendais. J'ai toujours tout fait pour qu'on me prenne pour ce que je suis, un criminel ; quand enfin ça arrive, il faut que ce soit elle. Et que ça me brise le cœur.

— Ah... je vois.

— Tu aurais dû me le dire.

Je ris doucement en revenant vers elle, et me concentre sur ses longues et fines jambes, pour ne pas avoir à affronter la déception dans son regard.

— Je pensais que tu étais déjà au courant.

— Non, je n'en savais rien ! Comment voulais-tu que je le sache ? Tu avais l'air tellement...

— Allons, la fille aux chaussettes avec des canards, tout se sait dans cette ville.

Son pied droit vient se poser sur son pied gauche, comme s'il pouvait dissimuler ces chaussettes colorées qu'elle aime porter.

— Je l'ai bien compris. Même quand tu ne veux rien savoir, quelqu'un dans cette ville s'arrange pour te mettre au courant. Tous ces gens ne font que jacter sur tout le monde, à longueur de journée, sans se soucier du mal qu'ils peuvent causer, comme ces filles que j'ai dû supporter pendant une heure à mon boulot.

Elle parle vite, les joues colorées et les sourcils froncés. On dirait qu'elle est blessée.

— Je croyais que tu le savais déjà, et que... que ce n'était pas un problème pour toi.

— Bien sûr que c'est un problème pour moi que tu couches avec une autre !

Elle a crié en avançant vers moi. Ses pommettes sont cramoisies et ses mains tremblent.

— De qui est-ce que tu parles ?

... petit hérisson

KARA

— Parce qu'il y en a plusieurs ?

Je m'étrangle sur ces mots. Je n'en reviens pas de m'être laissé emporter comme ça, ni de m'être trompée à ce point. Il est passé où, le garçon gentil qui me faisait rire ?

— Quoi ?

Tony a l'air choqué. Après tout, lui et moi, on n'est pas ensemble, il est libre de faire ce qu'il veut.

— De toute façon, ça n'a pas d'importance.

C'est un mensonge, et j'ai peur qu'il le découvre sur mon visage. Je commence à fermer la porte, il la bloque d'une main.

— Bien sûr que ça en a. Je ne couche avec personne.

— Je ne suis pas le genre de fille que tu penses, dis-je sans l'écouter. Tu ne me connais pas, et c'est sûrement mieux comme ça.

Il m'observe en silence un long moment. Je n'ose plus bouger ni parler. C'est comme s'il était en train de me juger, de peser le pour et le contre de cette relation naissante entre nous, et déjà compliquée.

Il tend le bras et me prend la main pour y déposer une boîte.

— Tu te trompes, je sais qui tu es.

Sa voix me brûle. Ses doigts laissent une trace chaude sur ma peau. Il disparaît dans les escaliers, et, j'ignore pour quelle raison, je me sens pitoyable.

Assise sur le canapé, la boîte secrète de ma mère ouverte sur les genoux, je feuillette son journal intime. Avec le temps, les pages ont jauni, mais les mots, eux, sont restés intacts. J'aimerais pouvoir dire que je reconnais son écriture, sa façon de s'exprimer, ses tournures de phrase ; en réalité, je ne reconnais rien, car je ne la connaissais pas. Ce

que je sais d'elle, je l'ai appris par mon père, et par ce journal. Wilson ne parlait jamais d'elle et m'interdisait de le faire devant lui. Elle m'a certes mise au monde, mais elle aura toujours été sa mère à lui, et moi, celle qui la lui a prise. Il n'avait que 7 ans quand je suis née et qu'elle est morte. Il s'est soudain retrouvé seul avec un beau-père et une petite sœur qu'il ne pouvait que détester.

J'essuie une larme qui coule sur ma joue avant qu'elle ne tombe sur le journal. Le paquet laissé par Tony attire une fois de plus mon attention. Il me nargue depuis la table basse, alors que j'essaie de l'ignorer depuis une heure. J'ai peur de savoir ce qu'il contient et que ça me fasse encore plus de peine.

Lucifer m'observe depuis son fauteuil préféré, même lui semble m'accuser de quelque chose.

Après avoir soigneusement rangé ma boîte secrète à sa place, je m'agenouille finalement sur le tapis, face au paquet, prête à l'ouvrir. Il provient du fleuriste de la ville, à en croire l'autocollant « Aux chouettes jardins ». À l'intérieur, bien emballé dans du papier de soie couleur crème, se trouve un petit hérisson en résine, qui ressemble en tout point à ceux sur les chaussettes que je portais hier.

Il sait qui je suis, et c'est ce qui me fait peur. Suis-je prête à le laisser entrer dans ma vie, avec les risques que cela comporte ? Jusqu'à quel point puis-je être proche de quelqu'un sans lui divulguer ma véritable identité ?

L'appartement me semble soudain trop petit. Si Lucifer était un chien, j'en aurais profité pour l'emmener se promener, la parfaite excuse pour fuir cette ambiance pesante.

Oh ! puis après tout...

— Pas de bêtises, Lucifer, je compte sur toi !

Je m'empare de mon sac et sors dans la nuit.

La rue principale est pleine de monde, les restaurants sont bondés. Je traverse le parc du Centenaire, où du matériel a été déposé en prévision du bal, et emprunte une petite route. Sur ma droite, il y a un cimetière aux grilles fermées, juste à côté d'une minuscule chapelle. Sur ma gauche, les immeubles se font plus rares, remplacés au fur et à mesure de ma progression par des pavillons.

Après quelques minutes d'un silence troublé par les insectes nocturnes, un bruit de porte me parvient d'une maison aux volets bleus devant laquelle je passe. Une silhouette se dessine parmi les ombres, puis un briquet s'allume.

— Salut, Kara, lance soudain une voix que je reconnais aussitôt.

— Patti ? C'est toi ?

La silhouette s'approche, jusqu'à entrer dans la lumière des lampadaires. Habillée d'une robe de chambre rose bonbon, Patti me sourit, une cigarette à la main.

— Ne le dis à personne, c'est mon petit plaisir du soir quand certains jours sont plus difficiles que d'autres. Ça me détend.

— Je ne savais pas que tu vivais ici.

— C'est chez ma mère, grimace-t-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Du menton, elle indique l'objet que je tiens. Surprise, j'ouvre les doigts et découvre le petit hérisson offert par Tony. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais partie avec.

— C'est... des regrets. Comment va Clarence ?

Elle sursaute, étonnée que je me souvienne du prénom de son fils.

— Il dort enfin.

Elle lève les yeux au ciel en souriant.

— C'est un gentil garçon.

— J'ai beaucoup de chance, acquiesce-t-elle. Parfois, quand je le regarde, je vois Tony à son âge. Ils ont la même gentillesse, la même bonté. Ils savent déceler l'humanité chez les gens, même chez les plus perdus.

Elle écrase sa cigarette dans le pot de yaourt en verre qui lui sert de cendrier, et jette un coup d'œil vers sa maison, comme si elle s'assurait que tout allait bien.

— Rien n'est définitif, Kara, si tu le décides. Rien ne l'est, sauf la mort. Ne laisse pas des regrets te pourrir la vie.

Elle me salue de la main en s'éloignant, me laissant seule avec toutes mes interrogations, et mon petit hérisson.

TONY

Giulia dépose une pizza devant moi et me tapote l'épaule d'un air compatissant avant de retourner en cuisine. Ce soir, le Giulia's Cucina est plein. Heureusement, Giulia a toujours une place pour moi. Elle sait aussi quand quelque chose ne va pas.

Je suis revenu depuis deux semaines et peu de choses ont changé. J'ai trouvé un emploi, un appart, mais je me rends compte que je n'ai rien accompli seul. Et que le regard des gens est resté le même. Ils détaillent en ce moment même avec curiosité les cicatrices de mon visage, pendant que leurs lèvres chuchotent en s'offusquant.

— Ne fais pas attention à ces imbéciles, me glisse Giulia en passant.
Mangia !

Je la remercie d'un signe de tête et lui obéis. C'est du Giulia tout

craché, et si je continue à rester prostré de la sorte, elle risque de tous les virer, et ni elle ni moi n'avons besoin de ça.

La porte d'entrée s'ouvre tandis que j'avale ma troisième part de pizza, son fromage dégoulinant sur mes doigts. La meilleure façon de déguster une pizza de Giulia. Des éclats de voix retentissent avec les nouveaux arrivants. Lucas entre dans le restaurant avec deux potes à lui. Quand il m'aperçoit, ses yeux brillent d'une lueur que je connais bien. Beaucoup avaient la même en prison, ça n'annonçait jamais rien de bon.

Il tape dans le dos de ses acolytes et me montre du doigt en criant :

— C'est notre jour de chance, les mecs.

L'un d'eux tient à peine debout quand ils se plantent en ricanant devant ma table. Je les ignore et m'attaque à une quatrième part de pizza.

— On n'a pas fini notre conversation, jubile Lucas.

— Il me semble que si, je t'ai dit non et je suis parti.

Il se glisse sur la banquette face à moi et se penche sur la table. Je laisse tomber ma pizza dans l'assiette et me recule.

— Non, non, non, fait Lucas. Tu vois, mon pote, les choses marchent plus comme ça, ici. Je ne peux pas t'en vouloir, on sait tous où tu étais ces dernières années, pas vrai, les gars ?

Les deux grands cons qui lui servent d'amis hochent la tête de concert en rigolant. Ils sont restés debout, contre la table, et forment une espèce de barrière entre nous et la salle.

— Alors, je vais être sympa avec toi, continue Lucas, et te laisser une seconde chance, mon pote. Pas vrai que je suis sympa, les gars ?

— Ouais, répond le premier qui chancelle d'avant en arrière.

— T'es sympa, vraiment sympa, fait le deuxième. Il est pas sympa comme ça, d'habitude.

Je ne reconnais ni l'un ni l'autre.

— Attends, avant de faire affaire, il faut que je te présente aux gars. Lui, c'est Clyde, dit-il en m'indiquant du menton le premier, vêtu d'une veste en jean par-dessus un pull au logo de la salle de sport. Et lui, c'est Roberto, tout le monde l'appelle Toto.

Toto, sérieux ? Lui aussi porte un vêtement de la salle. En fait, ces trois idiots se ressemblent tant qu'on croirait qu'ils proviennent du même moule, si ce n'était la taille de Lucas. Il est plus petit que les deux autres.

— Les gars, voici Tony. Je leur ai déjà parlé de toi, ajoute-t-il pour moi, comme si ça pouvait me faire plaisir.

Clyde et Toto acquiescent, et ils me font penser à ces bibelots avec

une grosse tête qui bouge sans arrêt.

— Revenons à notre affaire, reprend Lucas en étendant les bras sur le dossier de la banquette. Samedi soir, mon pote, j'ai un combat pour toi.

— Non.

— Est-ce qu'on me dit non, à moi ? fait-il aux deux autres.

Je ne sais pas ce qu'il prend, mais ça lui est carrément monté à la tête.

— Tu te crois dans *le Parrain*, « mon pote », dis-je sur le même ton que lui. Tu as oublié qui tu étais, ou je dois te le rappeler, Rase-Moquette ?

J'utilise le surnom que tout le monde lui donnait quand on était ado, et il déteste toujours autant ça. Il se relève brusquement, rouge de rage, bousculant au passage Clyde qui tangué contre une table derrière lui. Je suis sur mes jambes en moins d'une seconde. Ils sont peut-être costauds, à soulever de la fonte à longueur de journée, mais moi, j'ai encaissé des coups pendant plus de quatre ans.

Lucas avance vers moi d'un air menaçant, me soufflant son haleine chargée dans les narines. L'alcool et la haine ne font pas bon ménage.

— Je la vois, murmure-t-il. La lueur que tous les combattants ont. Tu as la même, et elle va tellement te bouffer qu'un jour ou l'autre tu franchiras encore la ligne, mon pote, comme y a cinq ans. Et ce jour-là, je serai juste là, à savourer et à me remplir les poches.

Je baisse la tête et colle mon visage au sien.

— Tu ferais mieux de ne pas rester trop près quand ça arrivera.

— Tu me menaces ?

— T'es quand même pas si con pour ne pas comprendre, « mon pote » ?

Il me pousse en arrière, ses deux mains me frappant le torse. Puis il se fige. Son regard fait le va-et-vient entre moi et ce qui se trouve dans mon dos. L'un de ses potes, le moins bourré, lui saisit le bras.

— Viens, on se tire, ça vaut pas la peine.

Lucas m'adresse un dernier avertissement silencieux. Lui et moi, on n'en a pas fini, on le sait tous les deux. Puis ils disparaissent en claquant la porte derrière eux. Le brouhaha reprend immédiatement. Je me tourne vers la personne qui a fait fuir Lucas.

Le coach Benny.

Son éternel béret vissé sur la tête, il me contemple d'un drôle d'air. L'odeur familière du cigare, qu'il tient éteint entre ses doigts noueux, me ramène des années en arrière, quand, après un match, il fumait en analysant le combat.

J'aurais dû me douter qu'il n'était pas loin. Benny était le seul, avec Nic, à faire peur même aux plus téméraires ou inconscients.

— Tu travailles pour Henri, remarque-t-il de sa voix éraillée par des années de cigares et de cris dans une salle pleine de bruit.

Je hoche la tête, incapable de prononcer le moindre mot.

— Bien, c'est bien.

Il roule son cigare entre ses doigts. J'ose à peine imaginer la déception que je dois être pour lui.

— Tu cours.

Nouveau hochement de tête de ma part.

— Bien, c'est bien. Tu as besoin d'évacuer, c'est un bon moyen.

Il cale son cigare sur son oreille droite.

— Je mangerais bien une part de pizza, ajoute-t-il en s'asseyant à ma table et en se servant dans mon assiette. Tu vas rester planté là encore longtemps ?

Il m'indique du menton la place qu'occupait Lucas quelques minutes plus tôt. Giulia nous apporte deux boissons.

— Comme au bon vieux temps.

Elle adresse un regard d'avertissement à Benny, qui l'ignore.

— Je ne voulais pas te causer d'ennuis, Giulia, m'excusé-je.

— Ne t'inquiète pas pour ça, *tesoro*.

Elle me caresse la joue avant de partir débarrasser la table d'à côté.

— Le salle a fermé quand tous les sports de combat ont été interdits en ville, m'apprend Benny après avoir avalé en silence une seconde part de pizza.

Encore une chose dont je suis responsable. Sa bière dans la main, adossé à la banquette, il détaille chacune de mes cicatrices sur mon visage et sur mes bras.

— J'ai tenu ma promesse, coach, lui assuré-je en imaginant à quoi il pense. Et je continuerai.

— Je t'ai vu serrer les poings, tout à l'heure, devant ces types.

Je contemple ma bière intacte, une boule dans le ventre.

— Et tu es couvert de marques.

— J'ai encaissé, dis-je tout bas pour que personne à part lui n'entende. Je ne me suis pas battu, coach. Les autres, oui, ils n'ont pas arrêté. Pas moi. J'ai encaissé. Je vous ai fait une promesse et je la tiendrai, quoi qu'il arrive.

Il boit une longue gorgée et s'essuie les lèvres du revers de la main.

— Les poings peuvent être pires que les armes. Un pistolet, tu peux t'en débarrasser, mais tes mains ? Tu possèdes des armes chargées à longueur de temps sur toi. Un jour ou l'autre, tu seras tenté de t'en

servir. Tu seras peut-être même obligé. Et tu ne sauras pas t'arrêter.

Je secoue la tête en serrant mes mains l'une contre l'autre, des souvenirs du soir où ma vie a basculé me submergeant.

Benny est entré dans la petite salle où le shérif m'avait enfermé. Accroupi sur le sol dans un angle de la pièce, j'ai relevé la tête, et ce que j'ai vu sur son visage, j'ai su que je ne pourrais jamais l'oublier. J'ai compris avant même qu'il ne prononce le moindre mot combien je l'avais déçu, et que certaines choses, quoi que l'on dise, restent irrévocables.

Benny a traversé la salle, son cigare allumé au coin des lèvres. Personne n'avait pensé à lui demander de l'éteindre. Une odeur de fumée était le dernier des problèmes du bureau du shérif, ce soir-là.

Je me suis empressé de me relever, en prenant appui sur le mur, derrière moi. L'alcool n'avait rien à voir avec mon état, j'avais à peine bu. Non, c'était autre chose. Ce que j'avais fait, ce que j'avais causé. Et que je ne pouvais pas croire.

Benny est resté un long moment sans rien dire. Peut-être attendait-il des explications, des excuses. Je n'en avais pas à lui donner, je ne pouvais pas.

« Ils vont te faire vivre un enfer, Patti, ce sera quelque chose que tu porteras toujours sur toi... Tu ne dois rien dire... »

C'était la seule solution. Peu importent les conséquences, peu importe la déception du coach.

— Tu as atteint un point de non-retour, Tony. Tu te souviens quand je te parlais de cette ligne que les boxeurs ne doivent surtout pas franchir ? Tu viens de la traverser. Et je ne peux plus rien pour toi.

Son visage s'est déformé derrière les larmes qui ont envahi mes yeux.

— Pourquoi ? a-t-il interrogé.

Les mots me brûlaient la gorge, ils ne demandaient qu'à sortir dans un cri. Je les ai fait taire en les ravalant et en acceptant ce que le coach voyait désormais en moi. J'ai passé une main sur mon visage pour tout effacer, ce visage d'ange que les filles adoraient et qui reflétait si peu ce que j'étais devenu ce soir-là. Le coach a secoué la tête tandis que son cigare continuait de se consumer tout seul. Il s'est approché plus près, son visage face au mien.

— C'était ton dernier combat, tu m'entends ?

Il a saisi mes poignets et les a serrés entre ses mains.

— Promets-le.

— Qu-quoi ? Coach...

J'ai eu honte de ma voix, si faible, si peureuse, si suppliante.

— Ce qui vient de se passer ne doit pas se reproduire. Et là où tu vas aller, tu vas avoir des tas d'occasions de te battre. Promets-le !

J'ai hoché la tête, le cœur battant la chamade.

— *Je ne me battraï plus, coach, c'est promis.*

Il a relâché mes poignets. J'ai fermé les yeux en laissant couler mes larmes pleines d'amertume. Quand je les ai rouverts, la porte s'est rabattue sans bruit derrière le coach, et derrière notre toute dernière conversation.

Le bruit du restaurant reprend sa place dans mes oreilles.

— Je tiens ma promesse, coach. Et je suis désolé pour la salle.

— Je commençais à me faire trop vieux pour enseigner, de toute façon. La nouvelle salle de sport aurait certainement mis un point final à cette partie de ma vie. Je ne l'imaginais pas comme ça, tu peux me croire. Au moins, j'ai toujours le magasin.

Il s'extirpe en grimaçant de la banquette. Je me rends soudain compte à quel point il a vieilli.

— Merci pour la pizza, dit-il en retirant son cigare de dessus son oreille.

Puis il s'en va, non sans avoir salué Giulia qui débarrasse une table près de l'entrée. Celle-ci me rejoint tandis que Benny s'engouffre dans la nuit.

— Il n'a pas perdu que la salle de boxe, ce soir-là, dit-elle comme si elle souhaitait lui trouver des excuses. Il a aussi perdu un fils.

... elle me sourit

KARA

Cette nuit a été éprouvante, comme les dernières. Je crois que mon cerveau me joue des tours. Je me réveille en sursaut, avec la sensation de ne pas être seule dans la chambre. Parfois, je pense même apercevoir Wilson devant mon lit, en train de me surveiller, comme avant. Peu importe le nombre de kilomètres que j'ai pu mettre entre lui et moi, son ombre n'est jamais loin.

Perchée sur un escabeau, je suis en train de dépoussiérer le haut des étagères de la librairie. Certaines, surtout celles du fond, regorgent de trésors, du moins pour un chat. Lucifer a transformé cet endroit en garde-manger, ou bien en un cimetière pour ses pauvres petites victimes. D'ailleurs, il est assis en ce moment même en bas de l'escabeau à m'observer d'un œil mauvais.

— Désolée, mon beau, ici, c'est une librairie, pas un dépotoir, lui dis-je en attrapant du bout des doigts un truc visqueux et plein de poils.

Je suis contente de porter des gants de ménage !

— Ne me dis pas que tu comptais manger ce truc plus tard, lancé-je à l'animal qui continue à me lorgner de ses billes orangées assassines.

Sa queue bat le sol dans un rythme régulier, jusqu'à ce que Billy arrive et le fasse déguerpir en le houspillant comme à chaque fois. Cette femme n'est pas faite pour avoir un chat.

— La librairie est vide, on devrait avoir quelques minutes de calme avant la sortie des écoles. Descends de là et viens prendre un thé avec moi. On a les fauteuils rien que pour nous, pour une fois.

Voilà une semaine que je travaille à la boutique pour lui donner un coup de main. Quand elle m'a demandé si j'étais intéressée par des heures supplémentaires, j'ai sauté sur l'occasion. C'est génial d'être au milieu des livres, de m'occuper des clients, de les conseiller.

Quand je rejoins Billy, une tasse de thé fumante m'attend sur la

petite table coincée entre les deux fauteuils rembourrés de couleur vert olive. Elle boit son café, affalée contre le dossier, une jambe pendant au-dessus de l'accoudoir.

— Quelle journée, s'exclame-t-elle en calant la tête contre l'oreillette de son fauteuil. Qu'est-ce qui leur arrive à tous, dans cette ville ?

Je ne peux la contredire, on croirait que sa boutique est devenue le dernier endroit à la mode. Quand certaines jeunes filles ont appris que Tony occupait l'appart du dessus, elles ont commencé à venir tous les jours, dans l'espoir de l'apercevoir. Puis la nouvelle s'est répandue, et ce n'était plus seulement des gamines de 16 ans désirant entrevoir le criminel dont tout le monde parlait en ville, mais carrément tous les habitants. La plupart finissent par acheter un livre, après être passés sous l'œil perçant et réprobateur de Billy.

Résultat, la librairie grouille de clients, Lucifer passe son temps à se cacher, imitant à la perfection la nouvelle attraction de la ville.

— Je viens de faire une commande, m'apprend Billy en mâchant un biscuit aux graines de sésame apporté en début d'après-midi par Mira. D'habitude je ne me fais pas livrer le jeudi matin, je n'en ai pas besoin.

Elle pose sa tasse vide sur la table et se ressert un biscuit qu'elle commence à grignoter distraitemment, sa santiag se balançant dans les airs au même rythme que la queue du chat tout à l'heure.

— Ça ne t'ennuie pas de signer les papiers de livraison ? Tony viendra te donner un coup de main, ajoute-t-elle. J'avais oublié que je devais me rendre à Providence ce soir et y passer la nuit. Je serai de retour pour l'ouverture de la librairie, demain matin. Bien sûr, tu partiras plus tôt cet après-midi.

Je n'ai pas revu Tony depuis la fois que je lui ai fait tous ces reproches insensés. Ce n'est pas mon genre de jouer les filles jalouses pour un oui ou un non. Ce type de relation est nouveau pour moi. Je devrais faire le premier pas, seulement, je ne sais pas comment m'y prendre. Ma patronne m'offre là l'occasion rêvée.

— Pas de problème, je m'en occupe.

Billy se penche par-dessus l'accoudoir de son fauteuil et fouille dans un sac en papier kraft. Elle en extirpe un livre à la couverture marron.

— Je suis tombée sur ça, l'autre jour, en rangeant des cartons que Mme Quinn avait laissés chez moi, pour la librairie. Elle stockait quelques affaires à son domicile, en plus de la réserve d'ici.

La couverture en cuir est rugueuse et fraîche sous mes mains. Je défais la corde et l'ouvre.

— C'est un vieux journal intime qui n'a encore jamais servi. Dès que

je l'ai vu, j'ai pensé à toi. Je t'ai aussi apporté quelques bricoles de sa jeunesse, des vêtements, des bijoux. Mme Quinn a dit que tu pouvais en faire ce que tu voulais.

Depuis une semaine que nous travaillons ensemble, Billy et moi sommes devenues assez proches. Au fil des jours, notre relation d'abord professionnelle a évolué vers quelque chose de plus personnel.

Je n'oublie pas les règles. Du moins j'essaie, car cette ville et ses habitants ont le don de me faire perdre toute notion de ma réalité. Je pourrais facilement m'accoutumer à cette vie, et à eux. Et ne plus penser à Wilson.

Les feuilles blanches du carnet sont retenues par un système de cordes soigneusement entrelacées, avec une annotation sur la première page. Je reconnais l'écriture de Billy, habituée maintenant à déchiffrer ses notes et ses commandes.

« À la plus jolie mélodie qui embellit mon cœur chaque jour, Billy. »

Comment est-ce possible ? C'est forcément une coïncidence, elle ne peut pas savoir. Les larmes me montent aux yeux et menacent de déborder. Tant de sentiments se bousculent en moi quand j'articule difficilement :

— Merci, c'est... Ma mère tenait un journal intime, avant ma naissance.

— Je suppose qu'après elle n'avait plus le temps.

— Elle est morte en me mettant au monde. Quand mon père nous a quittés, bien plus tard, j'ai voulu les récupérer mais ils avaient été détruits.

Wilson les avait brûlés. Il refusait que je possède quelque chose venant d'elle.

La chouette nous annonce l'arrivée d'un visiteur, ou plutôt de visiteurs, puisqu'un groupe d'enfants entrent dans un vacarme que seules les maîtresses peuvent supporter.

— C'est reparti, grimace Billy en se relevant.

Je l'imite et je la serre dans mes bras.

— Je suis désolée pour ta maman, Kara. Elle serait fière de voir la jeune femme que tu es devenue.

TONY

La nuit a été courte, ponctuée de cauchemars. Certains m'ont réveillé en sueur, et d'autres terrorisé. Je n'avais pas vécu ça depuis la prison. Je me sens comme une merde, vide à l'intérieur depuis une semaine. Je ne pensais pas que revoir le coach me remuerait autant ni

que le rejet de Kara me ferait si mal. J'ai l'impression d'avoir passé mon temps à tourner en rond depuis. Et comme un idiot, j'ai bien pris soin d'aller courir tous les jours à 7 heures au stade, comme je le lui avais dit, juste au cas où elle viendrait.

Le livreur est en avance quand j'ouvre la petite porte de la réserve, derrière la librairie. Je rends souvent service à Billy en l'aidant pour les livraisons, tôt le matin. Aujourd'hui, une surprise m'attend : perdue dans ses pensées, tournée vers le parc du Centenaire, Kara est assise sur une caisse bleue.

— Salut, la fille qui est tombée du lit.

Elle tourne la tête et me sourit. Et c'est juste ce qu'il me fallait pour me redonner de l'énergie et me sentir de nouveau vivant.

— Un coup de main ? propose-t-elle tandis que le livreur ouvre les portes de son camion. Je te dois bien ça.

Les bras croisés derrière le dos, elle attend ma réaction, la bouche plissée.

— Tu me dois bien plus que ça, dis-je en m'approchant d'elle.

Elle ne recule pas. Sa respiration s'accélère quand mon corps frôle le sien, et ses joues rosissent joliment.

— Et avec ça ?

Elle glisse entre nous un sac d'où s'échappe une odeur sucrée.

— Je me suis dit que je devais mettre toutes les chances de mon côté.

Je suis obsédé par ses lèvres entrouvertes, comme une invitation.

— Qui signe ? demande soudain le livreur.

Je décharge les cartons à toute vitesse, je suis presque essoufflé quand je ferme la réserve sur le dernier.

— J'aurais très bien pu t'aider, se plaint Kara en croisant les bras.

Je glisse les clés dans ma poche et attrape mon sac à dos que j'avais laissé près d'elle.

— Allez, viens, la fille qui fait sa mauvaise tête, on va courir.

— Je ne suis pas venue pour courir ! s'exclame-t-elle.

Je lui prends la main et elle se laisse faire.

— Ah non ? Et pourquoi es-tu venue ?

Je hausse un sourcil et elle se met à rire.

— Pour m'excuser, reconnaît-elle finalement.

— Tu comptais le faire en courant ?

Je lui indique les baskets que je lui ai offertes et son short en coton.

— Elles sont confortables.

À cette heure matinale, le silence recouvre les rues. Ça sent les vacances d'été. De temps en temps, une voiture passe, troublant le réveil de la ville. Nous marchons main dans la main, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Je me suis laissé emporter, s'excuse Kara, et je n'aurais pas dû. Je suis désolée.

— Tu n'avais pas tout à fait tort, commencé-je prudemment. J'étais bien chez mon ex l'autre soir. Mais pas pour ce que tu imagines.

Je la sens se raidir à côté de moi.

— Je ne crois rien, répond-elle. Ce sont ces filles qui en sont persuadées.

— Sûrement des amies de Deborah. De vraies commères, tu ne devrais pas prêter attention à ce qu'elles racontent. Déjà à l'époque elles répandaient leur poison autour d'elles.

Deb a été la plus importante des filles avec qui je suis sorti. Elle et moi, nous avions des projets. Elle rêvait de voyages puis d'une maison avec jardin, et moi de combats internationaux puis d'enseigner la boxe. Nos attentes n'étaient pas tout à fait les mêmes, mais elles se complétaient et nous nous y tenions. Jusqu'à ce que je détruise tout.

— Je suis allé chez elle pour m'excuser de la façon dont je l'ai traitée.

Les premiers mois, elle m'a écrit presque tous les jours, me suppliant de lui donner des nouvelles. Puis ses lettres, restées sans réponse, se sont espacées pour finir par ne plus arriver. Quand je l'ai compris, j'ai ressenti un soulagement. Elle était enfin passée à autre chose et avait tout simplement cessé de croire en nous. Des mois lui avaient été nécessaires pour voir les choses en face et admettre que plus rien n'était à sauver dans notre histoire.

Chez elle, ce soir-là, je l'ai soudain enviée. Ce raisonnement, qui avait pris le temps de mûrir en elle, avait soufflé ma vie en quelques secondes seulement. Plus d'avenir, plus de projets, plus d'expectative. Jusqu'à ce que je revienne en ville et rencontre Kara.

Même si devant moi je ne distingue encore rien de précis, l'avoir à mes côtés me remplit d'une chose que j'avais perdue depuis longtemps : l'espoir.

— Je peux t'assurer qu'entre Deb et moi, c'est fini depuis un bail.

— Ce n'est pas ce qu'elles ont dit.

— Et tu préfères les croire, elles, plutôt que moi ?

Je m'arrête et lui lâche la main tandis qu'elle m'adresse un coup d'œil surpris.

— Et si on recommençait ? Sans rien se cacher, on se dit tout, qu'est-ce que tu en penses, la fille au regard qui tue ?

Elle contemple la main que je lui tends.

— Salut, je m'appelle Tony, et je viens de faire quatre ans de prison pour m'être battu. Je fais griller de la viande dans un fast-food, d'où l'odeur alléchante, j'ambitionne de passer aux sauces d'ici peu, et je vis dans un minuscule studio au-dessus d'une librairie tenue par une cow-girl et un chat hyper flippant. J'ai une ex qui a beaucoup compté pour moi, avec qui tout est fini depuis des années, et ça me va puisque j'ai rencontré une super fille.

Elle glisse sa main froide et fragile dans la mienne, sans rien dire.

— Normalement, c'est à toi de te présenter.

Une drôle de lueur passe sur son visage, comme une douleur, ou des regrets.

— Tu dois être la fille muette, continué-je. La fille aux plus beaux yeux chocolat de la terre, qui travaille avec un chat hyper flippant dans une librairie. La fille à l'odeur de framboise qui se sent libre quand elle court.

Je tire doucement sur sa main pour l'attirer près de moi.

— Tu es la fille aux chaussettes marrantes qui se cache derrière ses longs cheveux.

Je les lui dégage de son cou, ses lèvres tremblent quand je les effleure de mon pouce. J'approche mon visage du sien.

— Ka...

— Attends, me coupe-t-elle brusquement, rompant le charme. On s'est trompés de chemin, le stade est de l'autre côté.

— Je sais, la fille qui se lève à l'aube pour préparer des gâteaux. On va au lac.

Je glisse mon bras autour de son cou et l'attire contre moi tandis que nous nous remettons en route en silence. Au début, elle est raide comme un piquet, puis elle se laisse finalement aller contre moi, tout en me parlant de son travail à la librairie.

J'ignore pourquoi elle se comporte de la sorte. Si proche et si loin en même temps. Je me demande ce qui l'effraye, et pourquoi elle semble sur le qui-vive. Mais je la respecte assez pour lui laisser cette intimité qu'elle tient tant à protéger.

Alors je la regarde comme si elle était la chose la plus précieuse au monde, au lieu de lui faire comprendre tout ce que je ressens par mes lèvres sur les siennes.

Je la regarde et j'espère qu'elle m'entend.

Hazel Lake. Je n'y avais pas remis les pieds depuis une éternité. J'avais oublié à quel point j'aimais cet endroit, et surtout, tous les souvenirs que j'y ai. Les noisetiers sont plus grands et le lac me semble plus petit. Une légère brume flotte au-dessus des eaux sombres, dissimulant l'île de la Sorcière.

Nous déposons nos affaires sur un banc, au début du chemin qui zigzague entre les arbres, tout autour du lac.

— On peut les laisser comme ça ? demande Kara d'un air perplexe.

— Personne ne nous les volera, et puis si ça arrive, ils auront un bon petit déjeuner grâce à nous, ajouté-je en ouvrant mon sac devant elle.

À l'intérieur se trouvent son paquet de gâteaux et mon thermos de café, rien de plus. Après avoir fait le tour du lac, qui doit bien compter cinq kilomètres, on pourra s'asseoir pour déjeuner et profiter du soleil.

— Et si un écureuil venait chiper nos affaires ?

— Il faudrait qu'il puisse ouvrir le sac.

— Avec ses petites pattes pleines de griffes et son air sournois, je suis sûre qu'il en est capable.

— Vu l'heure matinale, je crois qu'on peut dire que personne ne touchera nos affaires, avec ou sans griffes. Allez, viens, la fille qui a peur des écureuils.

Elle me sourit et on part en trotinant.

... dangereux

KARA

Ne dis pas mon nom, ne dis pas mon nom, ne dis pas mon nom...

Ces mots ont tourné en boucle dans ma tête pendant un moment. Je n'y avais pas prêté attention jusqu'à ce qu'il s'apprête à le dire. Tony ne m'a jamais appelée par mon prénom, par cette fausse identité que je porte depuis quelques mois à peine. Je ne veux pas être Kara pour lui, je veux continuer à être la fille qui aime le chocolat, la fille qui est tombée du lit, mais pas Kara, pas celle que je ne suis pas.

Il allait m'embrasser, et j'ai tout gâché. Quand je me suis enfuie, je n'ai pas seulement laissé mon frère derrière moi, j'ai également abandonné celle que j'étais. Je veux que Tony m'embrasse moi, et pas cette Kara.

— Tu es bien silencieuse, remarque Tony.

On ne court pas très vite. À l'entendre, c'est comme s'il marchait, alors que ma respiration à moi est bruyante.

— Je profite du paysage, articulé-je.

C'est le plus bel endroit de la ville. Entouré de dizaines de noisetiers, d'où son nom Hazel Lake, le lac se trouve à dix minutes à peine du centre. L'été, ses plages doivent regorger de monde.

— Tu vois le petit îlot, là ? me demande Tony. Quand j'étais gamin, on l'appelait l'île de la Sorcière, et on se défiait de la rejoindre à la nage et de rester une minute sur la berge.

— Pourquoi l'île de la Sorcière ?

J'essaie d'imaginer un petit garçon aux yeux verts nager jusque là-bas et revenir fièrement. J'ai l'impression que Tony peut relever tous les défis.

— C'est une histoire à raconter au coin d'un feu, à la nuit tombée.

Cette fois-ci, c'est un feu crépitant que j'imagine, et moi dans les bras de Tony, qui me parle de son enfance, tout en faisant griller des marshmallows.

Tony se décale pour laisser passer un coureur qui arrive face à nous, puis revient à ma hauteur.

— Est-ce que tu l'as fait ?

Il rit et tourne la tête un instant vers l'île de la Sorcière.

— Plus d'une fois, c'est certain. Je n'étais pas le dernier pour relever toutes sortes de défis les plus cons les uns que les autres, j'étais un peu trop impulsif et tout le monde le savait.

— Tu ne l'es plus ?

— J'ai dû apprendre à ne plus l'être.

La terre est encore humide de la nuit pluvieuse, sous nos baskets. C'est différent, de courir dans la nature, il faut être attentif à l'endroit où l'on met les pieds, pour éviter les cailloux, les racines, mais c'est aussi beaucoup plus plaisant. Je pourrais venir ici tous les jours. L'air frais emplit mes poumons et les rayons du soleil matinal qui traversent les branches des noisetiers réchauffent mon visage. Je me sens libre et vivante.

— Tu souris, remarque Tony.

— C'est ce qui arrive quand on est bien. Même si je cours comme une tortue. Heureusement qu'il n'y a pas de promeneurs pour se moquer de moi.

— Peu importe ta cadence, tu iras toujours plus vite que quelqu'un qui marche.

Tout à coup, des jappements retentissent et une forme beige fonce droit sur nous. Je l'évite d'un écart sur le côté, mais l'animal se jette sur Tony, qui bascule en arrière et tombe sur les fesses. Le chien lui monte dessus, et le pauvre Tony ne peut plus bouger, prisonnier sous le poids de son assaillant qui n'est autre que le chien de Nic et qui lui lèche avec enthousiasme le visage.

— Tchoupi ! Laisse-le tranquille !

Il reconnaît ma voix et se jette sur moi. Nous voilà, Tony et moi, couchés dans la terre et les feuilles, un chien de presque cinquante kilos courant entre nous comme un fou.

— Tchoupi, ça suffit, assis !

Nic, le proprio du chien et du Bar du Vieux stade, se fait immédiatement obéir. L'animal s'assoit entre Tony et moi en couinant, sa grosse langue pendant sur le côté, sa tête allant de l'un à l'autre. Tony se relève et me saisit le bras pour m'aider à me mettre debout.

— Rien de cassé ?

Sa voix semble soudain tendue. Je frotte mon short pour en retirer la terre tout en le rassurant.

— Tout va bien.

Il ne se défait pourtant pas de son air inquiet.

— Bonjour, Nic, le salué-je en déposant un baiser sur sa joue barbue.

Lui qui d'habitude rougit d'embarras, il s'en rend à peine compte.

— Bonjour, grand-père, dit Tony.

Ma tête oscille entre les deux hommes, comme le chien tout à l'heure, la langue pendante en moins, et je me demande comment j'ai fait pour ne pas remarquer la ressemblance avant. Tous les hommes de cette famille ont les mêmes yeux verts.

— Tu connais... commence Tony.

— Oui, je connais Kara, coupe Nic. Elle me tient souvent compagnie, au bar. Contrairement à toi, qui n'as même pas daigné venir me saluer ne serait-ce qu'une fois depuis ton retour.

La tension entre le petit-fils et son grand-père est impressionnante.

— Tu as été très clair la dernière fois qu'on s'est vus, dit Tony.

— On dit et fait beaucoup de choses quand on est sous le coup de la colère, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre.

Je recule un peu, comme si la joute verbale qui s'engageait entre les deux hommes pouvait m'atteindre. Tchoupi, étrangement silencieux, se colle contre mes jambes.

— Je me suis excusé, qu'est-ce que tu voulais de plus ? s'exclame Tony en levant les bras.

Les doigts de Nic autour de la laisse du chien se contractent et blanchissent.

— Tu sais parfaitement ce que je voulais, fiston.

Tony tressaille. Il se passe une main sur le visage.

— Il n'y avait pas de raison à l'époque, il n'y en a pas plus aujourd'hui. Je me suis battu, c'est tout.

— Ce n'est pas ce que Patti a dit.

— Elle... elle ne sait rien, elle n'était pas là quand c'est arrivé, répond Tony en avançant vers son grand-père.

Il ment, et à en croire la moue de Nic, celui-ci l'a bien compris lui aussi. Pour quelle raison mentirait-il ? Pour protéger sa sœur ? Mais de quoi ?

Tony baisse la tête en soupirant et ajoute :

— Ces reproches, c'est exactement ce que je craignais. Tu es toujours aussi borné. Tu ne veux tout simplement pas me pardonner.

Nic appelle le chien d'un geste de la main. Il se penche pour lui attacher la laisse, et m'adresse un salut.

— Kara, on se revoit bientôt, j'espère. Don m'a demandé de tes nouvelles, il est passé hier pour que tu lui prépares un sandwich.

— Je n’y manquerai pas, ça me fera plaisir de le voir.
Il s’éloigne sans adresser le moindre mot à Tony.
— Ça va ? demandé-je, une fois Nic assez loin pour ne pas nous entendre.
La mâchoire contractée, Tony ne répond pas. Je pose une main sur son avant-bras et remarque du sang sur la manche de sa veste.
— Tu t’es blessé en tombant.
— Ce n’est rien.
— Laisse-moi t’aider, Tony.
— Ne t’inquiète pas, j’irai à la pharmacie tout à l’heure.
— Sûrement pas, j’ai tout ce qu’il faut chez moi pour te soigner.
Il accepte finalement la main que je lui tends.

Vingt minutes plus tard, nous sommes assis sur le canapé de mon salon, une boîte à pharmacie ouverte sur la table basse, que Lucifer renifle. Il donne un petit coup de patte dans une boule de coton et se met à courir après quand elle dégringole par terre.

— De quoi parlait Nic, tout à l’heure ? demandé-je en désinfectant sa blessure.

Après l’avoir débarrassé de sa veste, j’ai nettoyé le sang séché avec un torchon humide, tout en essayant de ne pas m’attarder sur les cicatrices qui courent sur ses bras musclés.

— De rien, ment-il après une hésitation.

— Je croyais qu’on devait tout se dire, maintenant.

Je sens ses prunelles brûlantes sur moi, et j’entends le sourire dans sa voix quand il ajoute :

— Si je réponds à tes questions, tu répondras aux miennes, c’est ça ? Touché.

— Je n’ai rien à cacher, protesté-je, le cœur battant.

Je pose une compresse stérile sur l’entaille qu’il s’est faite au bras en tombant, et termine le pansement avec une bande.

— Alors, dis-moi, la fille qui fait des bandages comme une infirmière, où as-tu appris à faire ça ? Et crois-moi, j’ai eu mon lot de bandages ces dernières années, le tien est parfait.

Je range la boîte à pharmacie.

— On trouve tout sur Internet.

Je m’éclipse dans la cuisine pour jeter les déchets dans la poubelle, puis je sors deux tasses du placard et fais chauffer de l’eau pour le thé.

— À ton tour de répondre, dis-je en me rendant compte qu’il m’a

suivie. Et n'oublie pas, on ne se cache rien.

Il s'appuie contre l'évier.

— Vas-y, demande-moi ce que tu veux.

Je m'assois sur la table de cuisine, face à lui, les jambes pendant dans le vide.

— Tu as eu tes cicatrices en prison ?

Il décroise les bras et pose ses mains derrière lui tout en observant Lucifer qui joue toujours avec sa boule de coton.

— J'en avais déjà quelques-unes avant mon séjour en taule, j'étais boxeur. Mais la plus grande majorité vient de là, oui.

Je me tortille sur la table, soudain mal à l'aise. Ses bras, son cou, même son visage sont couverts de marques. Est-ce qu'il n'a fait que se battre pendant tout ce temps ?

— Comment ça se fait, de prendre autant d'années de prison pour une bagarre ?

Il secoue la tête.

— Chacun son tour, la fille qui veut tout savoir. Maintenant, c'est à moi.

Je glisse mes mains tremblantes sous mes genoux, feignant une assurance que je suis loin de ressentir.

— OK, vas-y.

Il commence à faire les cent pas devant moi, ses doigts martelant doucement son menton. De temps en temps, il m'adresse des coups d'œil et ses lèvres forment comme une sorte de vague sur le côté. Me voir si tendue l'amuse.

— Où sont tes parents ? dit-il tout à coup.

Je m'attendais à tout sauf à ça. C'est comme un coup de poing dans le ventre.

— Ils... ils sont morts.

Au même moment, la bouilloire se met à siffler. Je saute de la table et profite de cette diversion pour me soustraire à son regard peiné. Je verse l'eau chaude dans une tasse et récupère le thermos de Tony pour lui servir son café.

— Je suis désolé, dit-il en touchant mon bras. Que s'est-il passé ?

Je me retourne, surprise par sa proximité.

— Une question chacun, tu as oublié, réponds-je en secouant la tête comme lui.

Il pose ses grandes mains sur le plan de travail derrière moi et m'entoure de ses bras.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tu le sais déjà.

— J'ai pris quatre ans pour coups et blessures.

Un voile sombre traverse son visage.

— J'aurais mérité dix fois plus que ça.

Cette dernière phrase, il l'a prononcée dans un murmure, si bien que j'ai dû me rapprocher pour l'entendre.

— Pourquoi dis-tu ça ? demandé-je en chuchotant à mon tour, comme si nos confidences devaient maintenant se faire à voix basse.

— À cause de ce que j'ai fait. Les prisons débordent de gens qui ne méritent pas d'être libres, mais dehors, combien la méritent réellement, cette liberté ?

Il penche la tête vers moi et nous nous toisons en silence.

Je suis dehors, je fais partie de ceux qui sont libres. En ai-je seulement le droit après tout ce que j'ai fait ? La mort de ma mère, celle de mon père, et tous ces mensonges qui me collent à la peau, telles des sangsues gluantes et pénétrantes.

Ses mains caressent mes bras en remontant jusqu'à mon cou. La tristesse fait place à autre chose dans ses pupilles, quelque chose d'intense qui me transperce le cœur.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le maintenant, prévient-il d'une voix rauque.

Mon rythme cardiaque s'accélère, propulsant mon sang brûlant dans mes veines à toute allure. Je ne trouve rien à ajouter. Ses lèvres se rapprochent des miennes, son souffle chaud se mélange au mien.

— Dernière chance, la fille que je vais embrasser.

Sa bouche répand un feu dans mon corps. J'entrouvre les lèvres et sa langue vient caresser la mienne, d'abord doucement, puis avec ferveur. Ses bras se referment autour de moi et me serrent contre lui, pendant qu'il approfondit notre baiser. Les mains sous mes fesses, il me soulève et mes jambes se nouent à sa taille. Il me pose sur la table et fait passer mon pull par-dessus ma tête. Nos bouches se jettent l'une sur l'autre dès que plus rien ne les en empêche. Il incline mon visage pour intensifier notre baiser. Je gémis tandis qu'il saisit mes cheveux et les tire en arrière. Un désir se répand en moi comme une traînée de lave incandescente, et j'écarte les cuisses tout en le tirant vers moi. Je veux le sentir partout sur ma peau. J'attrape son tee-shirt pour le lui enlever. Il lève docilement les bras et se rue sur moi de nouveau, comme s'il ne pouvait supporter une seule seconde que nos peaux ne se touchent plus. Je l'attire davantage contre moi, mon bassin s'arc-boutant pour l'accueillir. Ses muscles bougent sous mes doigts.

Il s'arrête brusquement, les mains figées, l'une sous ma fesse droite, l'autre sur ma nuque. Son odeur emplit tous mes sens, et je reviens

difficilement à la réalité. J'étouffe un juron en reconnaissant la sonnerie de mon téléphone.

Les joues en feu, les cheveux décoiffés, mon débardeur mis n'importe comment, je dois avoir l'air d'une folle furieuse en manque.

Une autre sonnerie retentit. Il effleure du pouce mes lèvres gonflées et répond à son portable.

— Salut, Billy... Oui... Non, je te la passe.

Il me tend le téléphone, ses yeux rivés sur ma bouche.

— C'est pour toi.

TONY

On s'est embrassés, et j'ai perdu la tête. J'en ai eu envie dès la première fois que je l'ai vue, j'étais pourtant loin de me douter de ce que ça provoquerait en moi. Cette soif incontrôlable. Ses joues sont encore échauffées quand elle revient de la salle de bains, le regard fuyant.

— Je suis désolée, répète-t-elle.

Billy a une urgence et est incapable d'ouvrir la librairie comme prévu. Kara va la remplacer jusqu'à son retour, en fin d'après-midi. Je commence à me demander de quoi Kara s'excuse réellement : d'avoir écourté ce qui s'est passé entre nous, ou de ce qui était en train de se passer justement ?

Je la suis en silence dans l'entrée, la laisse verrouiller la porte sans rien dire non plus. Le thé et le café sont sûrement froids maintenant, abandonnés sur le plan de travail de la cuisine, et les gâteaux toujours intacts dans mon sac.

On descend les escaliers quand je capte son coup d'œil triste sur moi. Je lui prends la main et la force à s'arrêter dans la réserve.

— Est-ce que tu regrettes qu'on se soit embrassés ?

Ses joues rosissent.

— C'était plus qu'un baiser, dit-elle.

C'est clair que si on n'avait pas été interrompus par ce fichu téléphone, j'aurais pu la prendre là, sur la table de la cuisine. Puis je l'aurais emportée dans sa chambre pour lui faire l'amour, encore et encore, jusqu'à être rassasié d'elle.

Elle détourne les yeux, soudain gênée. Par ce qu'elle a vu dans les miens, ou par autre chose ? Elle recule d'un pas et ajoute :

— Je vais être en retard.

J'ouvre les portes de la librairie pendant qu'elle met en route la caisse et vérifie que Lucifer a suffisamment d'eau. Dehors, je me retrouve face à Jay. Ses lunettes de soleil sur le nez, ses cheveux toujours aussi décolorés, il est appuyé nonchalamment contre la vitrine, une cigarette éteinte entre les lèvres. Il entre et se plante devant Kara en chancelant légèrement.

— Je suis Jay, je suis un peu comme un frère pour Tony, se vante-t-il en lui prenant la main.

Jay place ses lunettes sur son crâne.

— Kara, répond-elle, mal à l'aise.

— Lâche-la, Jay, tu lui fais peur, lui ordonné-je en voyant qu'il continue de tenir sa main.

Il la libère enfin et exécute une sorte de courbette. Il tangué en se relevant. Heureusement, Kara est déjà retournée vers la caisse et ne s'est donc pas rendu compte que le type que je considère effectivement comme mon frère est bourré à 10 heures du matin.

— Allez, amène-toi, lui dis-je en l'entraînant dehors et en ramassant son sac abandonné sur le trottoir. Un café ne te ferait pas de mal.

— Tu n'aurais rien de plus fort chez toi ? demande Jay en m'emboîtant le pas.

On contourne la librairie pour passer par la porte qui donne sur la réserve, afin de ne pas ennuyer davantage Kara. Quand on arrive vers les escaliers, Jay s'arrête en chancelant devant un carton de livres qu'il observe en se concentrant. J'ai déjà vu Jay saoul mais jamais de si bonne heure.

— Oh oh ! fait-il en riant, je crois qu'y en a une qui va se faire défoncer là-dedans !

Il me tend un ouvrage dont la couverture représente un couple à moitié nu, en ricanant comme un adolescent en chaleur. Je lui retire le bouquin des mains pour le ranger à sa place.

— Arrête tes conneries, Jay.

Je l'entraîne dans les escaliers en me demandant si j'ai assez de café là-haut pour le remettre d'aplomb.

À sa troisième tasse, Jay a le regard moins vitreux. Les coudes sur les genoux, il boit en silence, ce qui ne présage rien de bon.

— Tu en avais marre de faire la fête ? demandé-je.

Il pose sa tasse sur la table basse et s'adosse au canapé en croisant les mains derrière la tête.

— Je comprends mieux maintenant pourquoi tu tenais tant à revenir dans ce bled paumé, répond-il en éludant ma question. Comment elle s'appelle déjà ? Kara ?

— Je suis étonné que tu t'en souviennes, vu ton état.

— Je me souviens de ce qu'il faut.

Il étend les jambes devant lui et pose ses pieds sur la table. Je les lui fais retirer immédiatement.

— Je ne suis pas chez moi, ici, Jay, alors tiens-toi, tu veux.

Il m'ignore et me lance une moue moqueuse.

— Dis-moi tout, cette Kara, elle a une sœur ?

— Elle vient d'emménager en ville.

Il grimace et se frotte le visage.

— T'aurais pas quelque chose à manger ?

— Désolé, mon vieux, je n'attendais pas de visite aujourd'hui.

— Rien de rien ? demande-t-il d'un air déçu.

Jay remarque mon coup d'œil à mon sac à dos resté dans l'entrée, et se précipite dessus. Il en extirpe victorieusement le sachet de gâteaux.

— Tu comptais les garder pour toi ? lance-t-il en fourrant son nez dedans. Je croyais qu'on partageait tout, mec. Ou bien, c'était valable qu'en prison ?

Je lui arrache le sac pour en verser le contenu sur une assiette. Jay attrape deux muffins dans chaque main et s'affale sur le canapé pour les manger.

Les gâteaux sont froids maintenant. Leur odeur chocolatée emplit mes narines, j'en ai l'eau à la bouche. À l'intérieur, un cœur coulant de framboise fait exploser mes papilles. Je laisse vagabonder mes pensées vers Kara, vers sa peau douce, ses lèvres brûlantes, ses gémissements.

— Je ne sais pas qui a fait ça, mais il faut l'épouser, dit Jay.

Je souris, le cœur palpitant à un rythme effréné, puis secoue la tête pour chasser toutes ces images et ces sensations avant que je ne devienne fou.

— Qu'est-ce que tu fais là, Jay ?

Un éclair douloureux traverse son regard, qu'il dissimule rapidement derrière ses lunettes.

— Tu sais ce que c'est, fait-il en agitant une main en l'air. Un moment j'étais dans un bar, entouré de nanas canon, et puis d'un coup...

Je hoche la tête. C'est du Jay tout craché, les montagnes russes. Il passe de l'euphorie au désespoir en moins de deux.

— Et tu n'étais pas là, mec, accuse-t-il en pointant un doigt sur moi. T'étais pas là ! Et tu sais pourquoi ? Parce que t'as voulu revenir dans

cette ville de merde ! Sérieusement, c'est quoi, cette ville avec ces hiboux, hein ?

— Des chouettes, rectifié-je.

— Je m'en fous, putain ! Hiboux, chouettes, ce sont de stupides oiseaux de merde, dans une ville de merde, qui pue la merde.

— La ville ne pue pas la merde.

Il me lorgne par-dessus ses lunettes.

— T'as compris l'idée.

— La merde.

— La merde, acquiesce-t-il en se frottant le crâne avec virulence.

Je reconnais les signes, il est exténué par son manque de sommeil.

— Depuis quand tu n'as pas dormi ?

Il engloutit un quatrième muffin, et je me demande aussi depuis quand il n'a pas mangé correctement.

— Tu sais ce que c'est, confesse-t-il.

Oui, je sais. Jay ne dort pas. Quelques minutes volées par-ci par-là. Jamais de nuits complètes. Parfois, il est tellement épuisé et bourré que l'alcool finit par l'assommer, et il trouve quelques heures de repos.

Jay s'allonge sur le canapé.

Un jour, je lui ai demandé pourquoi il ne prenait pas de somnifères. Il a répondu que c'était trop simple, et qu'il n'aimait pas les choses faciles. Je crois qu'au fond il a peur de se laisser aller et d'être tenté d'en avaler trop. Mais, comme il dit, ça aussi, ce serait trop facile.

— Il est confortable, ton canapé, marmonne-t-il d'une voix ensommeillée.

— Il est tout à toi, mon vieux.

Quand je pars bosser, une heure plus tard, Jay dort encore. Il n'a pas bougé d'un pouce. Mais son visage, lui, semble passer par toutes les tortures du monde.

Je quitte l'appart en me demandant si je fais bien de le laisser dormir comme ça, si ce n'est finalement pas plus dangereux.

... une bonne bagarre

KARA

La matinée est passée à toute allure, je n'ai pas eu une minute à moi, entre les clients et les cartons à ranger en réserve. La ville est envahie par les touristes venus assister au bal de ce week-end. Je ne pensais pas que ce genre d'événement pouvait attirer du monde. Le rayon des livres sur la région a été pris d'assaut. Heureusement, Billy avait tout prévu. Je profite d'un moment de répit pour le remplir avant qu'une nouvelle vague ne débarque.

Je n'ai pas eu le temps de repenser à ce qui s'est passé ce matin entre Tony et moi. Maintenant que la librairie est calme, mon esprit vagabonde et je me laisse happer par les images et les sensations.

Avant la mort de mon père, j'ai eu des copains, mais rien de sérieux ni de si passionné, j'étais très jeune. Ensuite, pendant ma vie avec Wilson, que j'aie des amis était déjà un problème pour lui, alors fréquenter quelqu'un, je n'y songeais même pas.

— Bien le bonjour ! s'exclame la voix de Mira en même temps que la chouette hulule pour l'accueillir.

J'époussette mon pantalon en souriant. C'est justement elle que j'attendais aujourd'hui.

— Bonjour, Mira, comment allez-vous ?

Elle fronce les sourcils quand j'apparais devant elle avec une boîte, presque identique à celle qu'elle porte.

— Je vous ai fait des gâteaux, lui annoncé-je.

Elle ouvre la bouche sans qu'aucun son ne sorte. Je lui retire la boîte des mains pour y déposer la mienne.

— Je sais combien c'est important pour vous, et à quel point vous aimez faire plaisir aux gens avec vos gourmandises. Je voulais simplement vous rendre la pareille au moins une fois. J'espère que vous aimez les framboises et le chocolat.

Ses joues rosissent. Elle rit d'un air gêné et soulève le couvercle.

— C'est la première fois qu'on m'offre des gâteaux. C'est tout à fait... tout à fait... inattendu et...

Elle ferme la boîte, la dépose sur la petite table entre les fauteuils verts. Un instant, j'ai l'impression d'avoir fait une grosse bêtise, puis brusquement, elle me prend dans ses bras. Je l'entends renifler et je n'ose plus bouger.

— J'adore la framboise, dit-elle après m'avoir relâchée et en m'offrant son éternel sourire. Et qui n'aime pas le chocolat ? J'ai bien fait de m'inscrire au cours de gym, moi !

Elle m'adresse un petit signe de la main avant de sortir. Satisfaite, je retourne à mon remplissage de rayons, quand un raclement de gorge derrière moi me fait sursauter. L'ami de Tony, Jay, est appuyé contre une étagère, un bouquin sur l'histoire de la ville avec une chouette en couverture dans les mains, lunettes de soleil sur le nez.

— Kara, c'est ça ? fait-il en reposant le livre au bon endroit. Jay, tu te souviens ?

Il déambule devant les rayons.

— Tu aurais de l'aspirine ? Je n'en ai pas trouvé chez Tony et j'ai un horrible mal de tête.

Je me garde bien de lui faire remarquer que l'alcool en est la cause. Je me rappelle combien mon père souffrait de maux de tête, après ses crises pendant lesquelles il buvait tout ce qui se trouvait à la maison.

— Il te resterait de ces gâteaux que tu as donnés à Tony ? s'enquiert-il en me suivant jusqu'au bureau où j'ai laissé mon sac.

Je lui tends une boîte de cachets. Il l'ouvre et en avale deux sans eau.

— Non, désolée.

Une barbe de plusieurs jours recouvre ses joues que je devine creuses. Un autre symptôme de l'alcoolisme, la malnutrition.

— On vient de m'apporter des viennoiseries, tu n'as qu'à te servir si tu as faim.

Je retourne dans la boutique, Jay sur les talons, et lui montre d'un signe du menton la boîte restée sur la table. Il se laisse tomber dans un des fauteuils.

— Tu sais où bosse Tony ?

— Au fast-food, plus haut dans la rue.

Il hoche la tête, du sucre plein les doigts. La porte s'ouvre dans un bruit de hululement et des voix se font entendre. Patti et Nic se chamaillent. Il semblerait que Patti ne veuille pas répondre à une question posée par Nic.

— Je n'ai plus 6 ans, tu ne peux pas me menacer avec une punition,

dit-elle en lui tirant la langue.

— C'est une attitude très mature, en effet, bougonne Nic.

Patti lui tourne le dos et s'arrête brusquement en apercevant Jay. Il a retiré ses lunettes. Ses yeux injectés de sang la dévorent sans vergogne, comme il vient de le faire avec les viennoiseries de Mira. Puis Patti me rejoint et pose ses coudes sur la caisse.

— Toi et moi, on se fait une soirée entre filles.

Son chemisier rouge est assorti à ses escarpins. Ses cheveux sont lissés et coiffés en arrière, ce qui lui donne l'air d'avoir dix ans de plus. Jay reluque le postérieur de ma nouvelle amie sans s'en cacher. Il me lance un clin d'œil et se dissimule derrière ses lunettes sombres. Nic est resté près de la porte en surveillant régulièrement l'heure sur sa montre.

— Et ne me dis pas que tu as d'autres projets, je t'en supplie, reprend Patti. Je risque d'avoir besoin de compagnie ce soir.

La moue implorante de Patti a raison de moi. Elle est mieux habillée que d'habitude, comme si elle s'était préparée pour un rendez-vous important.

— D'accord.

— Génial ! Par contre ce sera chez moi, Clarence a école demain. Donc en fait, ce sera une soirée entre filles, avec un garçon.

— Pas de problème.

— Tu me sauves la vie, tu n'imagines pas à quel point.

Elle semble nerveuse. Le sourire qu'elle m'adresse tremblote.

— Patti, fait Nic depuis l'entrée, tu vas être en retard.

Elle grimace et me serre la main.

— On se voit ce soir, alors. Je te ferai à dîner. Tu as un régime spécial, des allergies ?

— Ne t'embête pas pour moi, je mangerai ce que tu feras.

— Super.

Elle déguerpit en coup de vent, sans prêter attention à Jay qui continue de la reluquer.

— Nic, attendez !

— Oui, Kara ?

— J'ignorais que Tony était votre petit-fils. J'aurais pourtant dû m'en douter, il a vos yeux. Mais pas seulement. Il est buté, et quelque chose me dit qu'il tient ça aussi de son grand-père.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, Kara ? demande-t-il un peu brusquement.

Mais je ne me démonte pas et j'enchaîne :

— Vous savez, parfois, les gens ont besoin qu'on leur tende la main

pour les encourager à faire le premier pas. Vous ne croyez pas que c'est plus facile d'avancer vers quelqu'un qui est prêt à vous recevoir ? Il a déjà fait un énorme pas en revenant en ville. Je suis certaine qu'il n'a pas hérité que de vos beaux yeux.

Je viens d'enfreindre une nouvelle règle, ne pas me mêler de la vie des gens.

Nic m'observe un instant, puis m'adresse finalement un signe de la main avant de disparaître à la suite de Patti, imité par Jay qui s'en va après m'avoir saluée.

TONY

Je me lave les mains pour la cinquième fois. L'odeur de viande grillée, malgré les gants que je porte pour travailler, est tenace. Peut-être bien qu'elle imprègne mes narines et que je la sentirai jusqu'à la fin de mes jours. Je change de vêtements dans le vestiaire, fourre les sales dans un sac en plastique, que je balance au fond de mon sac de sport.

Serais-je capable de continuer comme ça longtemps ? Supporter cette vie, ce boulot ? C'est toujours mieux que la prison, mais tout est mieux que la prison.

Je referme la porte de mon vestiaire quand je me rends compte que je ne suis plus seul dans la pièce. Lucas est appuyé contre le mur, devant l'entrée, me bloquant le passage. Les bras croisés contre sa poitrine, il est là pour chercher les emmerdes.

Je baisse la tête et m'avance vers lui. J'essaie de calmer le rythme de mon cœur. Ce n'est pas de la peur que je ressens, car je sais ce qu'il va faire, et quand on sait, on finit par ne plus éprouver aucune peur. Elle fait place à la résignation.

Au moment où j'arrive à sa hauteur, il se décale sur la droite et me laisse passer. Je sors du fast-food par la réserve, Lucas sur les talons, car on ne peut pas s'affronter dans la rue principale. Il n'a pas prononcé un mot, il n'y a rien à dire.

La ruelle a l'air plus sombre que tout à l'heure quand j'ai jeté les poubelles. Plus menaçante aussi. Lucas ferme la porte derrière nous et s'y adosse. Je comprends en voyant ses deux acolytes en bas des escaliers que Lucas ne se salit jamais les mains.

Je jette mon sac sur le côté, descends les marches. Clyde et Toto se placent chacun d'un côté, les poings serrés. Les miens restent le long de mon corps. Ils ne bougeront pas. Je l'ai promis. J'espère que personne ne viendra pour me sauver, je refuse que quelqu'un d'autre

soit blessé par ma faute. Les coups, je peux les supporter.

— J'ai eu l'impression que tu avais besoin d'être motivé, commence Lucas dans mon dos.

Je ne me retourne pas afin de voir arriver le premier poing. Toto ricane bêtement, Clyde reste concentré sur moi.

— J'ai appris, par le cousin d'un pote, que tu te battais souvent en taule. Pourquoi pas dehors aussi ? Tu seras payé pour ce que tu faisais à l'œil avant. Je vois pas où est le malaise, mon pote.

Toto ricane encore, peut-être pour faire plaisir à son chef, à moins que ce ne soit nerveux. Ou bien il est vraiment demeuré.

— Je me suis dit qu'un petit rappel ferait pas de mal, tu vois, histoire de te remémorer les bons moments.

— Je ne me battraï pas.

— Toi et moi, on sait que tu as ça dans le sang. Roberto et Clyde n'étaient pas là à l'époque, moi oui. Je sais de quoi tu es capable.

— Si tu le sais, qu'est-ce que tu fous là à me chercher des poux ?

— Parce que j'ai envie de le revoir. Je veux être témoin de ça à nouveau. Putain, les gars, fallait le voir à l'époque, Tony la rock star de la boxe. Il pouvait baiser toutes les filles de la ville, même leur mère, mais non, il se contentait d'une seule. Et ses potes se partageaient les autres.

Je me retourne finalement pour lui faire face. J'ai décelé dans sa voix, à la fin, de la rancœur.

— C'est ça, la vraie raison de notre présence ici ? Ta jalousie ? Parce que tu n'as pas profité toi aussi de ces filles, parce qu'aucune ne voulait se taper la mouche à merde que tu étais déjà à l'époque, à nous tourner autour ?

— Si j'étais la mouche, alors vous, vous étiez la merde.

— Et pourtant, t'étais toujours à nous coller au cul, à essayer de t'incruster dans la bande.

Lucas s'approche de moi. Il a perdu son air calme et contrôlé de tout à l'heure. Son torse se soulève plus vite et il serre et desserre les poings.

— T'avais qu'un mot à dire, mon pote. T'étais le roi de cette putain de ville.

Je réduis d'un pas la distance entre nous et baisse les yeux sur lui, histoire de lui rappeler qu'il est toujours aussi petit qu'avant.

— Tu as déjà vu un roi fréquenter les bouseux ?

Le coup part instantanément et son poing percute mon menton avec une telle force que je bascule en arrière et dégringole les marches.

Je me relève à peine que déjà il saute sur moi et me pousse jusqu'au

mur de l'autre côté de la ruelle, contre lequel il m'écrase. Ses amis nous regardent en se demandant comment réagir. Un coup de poing dans le ventre, un dans les côtes, je contracte comme je l'ai appris, et j'attends qu'il déverse sa rage sur moi.

Tout à coup, la porte de la réserve s'ouvre et claque bruyamment contre le mur.

— On fait la fête sans moi, les blaireaux ? lance Jay.

Il retire sa veste en jean puis ses lunettes, qu'il porte malgré la nuit, plie et range le tout par terre.

Lucas claque des doigts en direction de Toto et Clyde, et s'adresse à moi :

— Tu vas changer d'avis.

Puis ils disparaissent tous les trois.

— Pas cool, les mecs, pas cool du tout ! s'écrie Jay, les mains sur les hanches. Où faut aller pour une bonne bagarre dans ce trou paumé ?

Il se tourne vers moi. Je m'éloigne du mur en me tenant les côtes. Mes muscles ont fait leur taf. Encore une fois.

— Un jour ou l'autre, tu seras obligé de te défendre, surtout si tu comptes vivre ici, avec ces connards dans les parages.

— Je ne me battraï pas.

— Peut-être pas pour toi, mais pour quelqu'un à qui tu tiens.

La phrase reste en suspens entre nous un moment, avant qu'il récupère ses affaires et demande :

— À défaut d'une bonne bagarre, dis-moi au moins qu'on peut se bourrer la gueule par ici.

... alerte orange

KARA

J'ai fini par fermer la librairie sans Billy. Je lui ai envoyé un texto pour lui dire que tout allait bien ici. Elle n'a pas répondu.

Il est si tard que je ne prends pas le temps de monter chez moi pour me changer, alors que j'aurais bien besoin d'une douche. La journée a été longue et fatigante. Ce bal est l'attraction de la saison dans la région, la ville grouille de monde. C'est bon pour les affaires, sauf pour mon dos qui souffre à cause de tous ces cartons de livres que je dois porter de la réserve aux étagères.

Toutes les lumières de la maison de Patti sont allumées lorsque j'arrive devant chez elle. On m'ouvre presque immédiatement quand je sonne. Un petit garçon en pyjama Spider-Man apparaît, une voiture de police dans les mains.

— Kara ! lance Clarence gaiement. Tu es venue !

Il me fait entrer en claquant la porte derrière nous et sautille autour de moi.

— Bonsoir, Clarence, je suis contente de te voir.

La porte de la cuisine s'ouvre et une odeur de sauce tomate nous enveloppe, Clarence et moi.

— Et les bonnes manières alors ? gronde Patti en fronçant les sourcils vers son fils.

Il écarquille soudain les yeux, se fige et, un doigt sur le front, se concentre. Puis, comme s'il venait d'avoir une idée, son visage s'illumine. Il abandonne sa voiture de police sur le meuble dans l'entrée, et tel un parfait gentleman, il dit :

— Puis-je prendre votre manteau, mademoiselle ?

Il semble tout content quand je réponds :

— Avec grand plaisir, monsieur, vous êtes bien aimable.

Il me débarrasse de mes affaires, les range avec beaucoup d'entrain et attend l'approbation de sa mère.

— Ensuite ?

Le petit visage de Clarence se crispe sous la concentration jusqu'à ce qu'il sache enfin quoi faire. Il m'offre alors son bras en disant :

— Permettez-moi de vous accompagner dans le salon.

Je me prête au jeu, le laissant me guider jusque sur le canapé. Il déguerpit en courant dans la cuisine, d'où l'on entend une vieille chanson de Madonna. Patti s'affale à côté de moi et me serre dans ses bras.

— J'espère que tu as faim et que tu aimes la cuisine végétarienne. C'est la semaine sans viande ni poisson à l'école de Clarence, à la cantine, alors il voulait aussi le faire à la maison. Tu savais que les pizzas au fromage étaient végétariennes ? Malheureusement, on ne peut pas en manger tous les soirs.

Clarence revient en courant, une canette de jus de fruit dans les mains, qu'il me tend avec un grand sourire.

— Maman a acheté de la glace à la fraise pour le dessert, annonce-t-il. Oncle Tony a dit que j'ai le droit d'en manger si j'en ai envie et que maman est d'accord. La fraise, c'est pas que pour les filles.

Patti s'esclaffe et l'attrape pour le serrer contre elle. Il se débat en riant quand elle le chatouille.

Il parvient à se dégager et sautille devant nous.

— Maman ! Maman ! Je peux mettre mon costume pour le montrer à Kara ? Dis oui dis oui dis oui !

— On mange des spaghettis bolognaise, tu vas le salir, et je n'aurais pas le temps de le laver pour demain soir.

Clarence croise les bras et baisse la tête en boudant. Je pose ma canette sur la table basse recouverte par des tas de magazines, et m'agenouille devant lui.

— Ça porte malheur de voir la tenue de son cavalier avant le bal, tu sais. À moins que tu ne veuilles plus m'y accompagner ?

— Et tu danseras avec moi ?

— Bien sûr, c'est ce que font les cavalières avec leur cavalier.

Le dîner est un enchantement pour mes papilles. Patti nous a fait des spaghettis à la bolognaise avec des boulettes de pois chiches. Je n'ai rien mangé de la journée, aussi j'accepte avec plaisir et envie la grosse assiette que Clarence me sert non sans en avoir renversé sur la nappe de la table de cuisine. Patti ne semble pas étonnée quand je leur avoue être végétarienne, au cours du dîner. Clarence énumère

fièrement les repas de la cantine, et sa mère me pose des tas de questions d'ordre pratique quant aux risques de carences.

— Depuis quand es-tu végétarienne ? demande Patti.

— Depuis mes 10 ans. J'ai un peu honte de le reconnaître, mais si j'ai décidé de ne plus manger d'animaux, c'était uniquement pour faire comme ma mère. Elle est morte à ma naissance, et pour mes 10 ans, mon père m'a donné un journal qu'elle avait tenu pendant sa grossesse.

Patti me tend un bol rempli de glace à la fraise, prend les deux autres sur le plan de travail de la cuisine et me fait signe de la suivre dans le salon.

— J'en ai tenu un aussi quand j'attendais Clarence, raconte-t-elle en déposant un bol sur la table basse face à son fils, déjà assis par terre, occupé devant un épisode des *Avengers*. Ça m'a beaucoup aidée.

Son visage soudain fermé m'empêche de lui demander des précisions. À la place, je parle de moi, et ça me fait tout bizarre d'évoquer ces souvenirs avec quelqu'un d'autre.

— Ma mère décrivait tout ce qu'elle ressentait, ses envies, ses peurs, ce qu'elle faisait, ce qu'elle mangeait. C'est comme ça que j'ai su pour son régime alimentaire.

Je me tais soudain, la gorge nouée. Comment peut-on éprouver le manque de quelqu'un qu'on n'a pas connu ? Je me souviens du choc lorsque à 10 ans j'ai découvert que ma mère ne mangeait ni viande ni poisson.

Patti me retire le bol des mains, le dépose sur la table basse et dit :

— Clarence, nous avons une alerte orange par ici.

Le petit garçon tourne la tête vers sa mère, puis vers moi, se redresse d'un coup et, sans un mot, vient se blottir contre moi. Me voilà encerclée d'amour, entre une maman et son fils, et j'ai l'impression que mon cœur va exploser.

— Je crois que j'adore les alertes orange.

TONY

Les verres sont toujours suspendus au plafond, et les mêmes tables de billard occupent le fond du Bar du Vieux stade. Je reconnais l'odeur, celle qui a bercé une partie de mon enfance, quand personne ne pouvait nous garder, une odeur d'alcool et de cigarette, mais d'autre chose aussi, de réconfort, de sécurité. Les murs n'ont pas changé, pourtant le cœur n'y est plus. Il a disparu, il s'est évanoui avec les années. Il a cessé de battre.

Jay siffle entre ses dents tandis qu'il parcourt la salle. Il hausse les épaules et va se percher sur un tabouret au bar, décidant probablement que se bourrer la gueule ici ou ailleurs, c'est du pareil au même.

Sa remarque tourne en boucle dans ma tête depuis tout à l'heure.

« Peut-être pas pour toi, mais pour quelqu'un à qui tu tiens. »

Comme s'il avait deviné. Pourtant, je ne lui ai rien dit, c'est un peu un accord tacite entre nous, on ne se pose pas de question sur ce qui nous a conduits dans cette prison.

Avant, je me battais pour le club et pour le sport, pour gagner. Puis il y a eu cette terrible nuit où je me suis battu pour de mauvaises raisons. Frapper pour effacer, pour anéantir, pour alléger ma peine et la sienne. Notre douleur. Ça n'a fait que la nourrir.

Deux vieux sont en train de jouer aux cartes à une table, tout en commentant le match de base-ball qui passe à la télé. Ils se retournent pour voir qui peut bien se pointer un jeudi soir dans ce boui-boui. Les messes basses entre eux fusent immédiatement. Un autre type est assis seul au bout du bar, une bière entamée entre ses mains, à laquelle il semble se raccrocher.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ici pour avoir à boire ? s'impatiente Jay.

Au même moment, les portes battantes de la cuisine s'ouvrent sur mon grand-père, une assiette fumante dans chaque main. Il se fige un instant en m'apercevant et va déposer les assiettes sur la table des joueurs de cartes.

L'odeur qui s'échappe de la cuisine me ramène des années en arrière, quand, après un match, je venais pour refaire le combat avec Nic et le coach tout en mangeant. Je les écoutais déblatérer sur les coups manqués, ceux que j'aurais pu éviter de prendre, et sur ce qu'on devait corriger à l'entraînement, tout en m'empiffrant de bouffe bien grasse. Après des jours de privation pour atteindre le poids réglementaire pour le combat, je savourais chaque bouchée d'un gros burger bien juteux.

Nic réapparaît derrière le bar et, sans un mot, nous sert deux bières. Jay le remercie en levant la sienne dans sa direction et en descend la moitié en une seule fois. Je ne touche pas la mienne. Je ne bois pas. L'alcool nous fait perdre le contrôle et je ne veux surtout pas que ça m'arrive.

— Tu n'aimes plus la bière ? s'étonne Nic.

Jay récupère la bouteille.

— Un soda pour mon ami, s'il vous plaît. C'est lui qui conduit.

Il part d'un rire sonore qui fait se retourner toutes les têtes – enfin,

les trois présentes ce soir — vers nous.

— On est venus à pied, cette ville est si petite, continue-t-il en riant comme un perdu, une main sur le ventre. Mais ne lui dites pas, hein !

Nic secoue la tête et va chercher une canette dans le frigo.

— Tu le connais, me dit-il en versant le liquide orangé dans un grand verre.

Ce n'est pas une question, plutôt un fait. Ça ne l'étonne pas que son raté de petit-fils fréquente un gars comme Jay.

— Nic, je te présente, Jay. Jay, voici Nic, mon grand-père.

Jay me contemple comme si je venais de lui annoncer que j'étais un extraterrestre, puis il se tourne vers Nic. Après un échange silencieux entre les deux hommes, Nic tend une main à Jay.

— Enchanté, monsieur.

— Appelle-moi Nic, fiston.

Nic a certainement décelé chez mon ami ce que j'ai moi aussi vu la première fois. Sa perte, sa douleur. Son âme brisée.

Jay boit une longue gorgée de bière. Sans un mot, il se lève et va se réfugier vers le juke-box. Il n'aime pas ça, créer des liens. Il n'aime pas la famille. Je hausse les épaules et secoue la tête vers Nic en réponse à sa question muette.

— Tu as trouvé un emploi ? dit-il, les coudes sur le bar.

— Oui, et un appart. C'est temporaire.

Il se redresse et croise les bras sur son ventre rond.

— Tu as l'intention de partir ?

Je bois une gorgée de soda et repose mon verre.

— Non, j'espère simplement trouver mieux. Je m'occupe de la cuisson des steaks.

— Et alors ? Des tas de gens font cuire des steaks, je fais cuire des steaks. Et à moins que tu ne saches faire autre chose, je ne vois pas de mal à ça.

— Je sais retaper des trucs, réponds-je vivement. Les remettre en état.

— Tu étais incapable de planter un clou, se moque-t-il.

— J'ai eu le temps d'apprendre en prison.

Il se renfrogne soudain, attrape un torchon et nettoie devant lui avec force.

— La même chose, s'il vous plaît, Nic ! crie Jay.

Il a tapé l'incruste à la table des joueurs et commence à distribuer les cartes.

Nic dépose trois bières et dit :

— Apporte ça à ton ami, je vais vous chercher de quoi manger.

— Tu sais, je ne pense pas que c'est ce que voulait dire Jay.

— Il mangera, répond Nic en disparaissant dans la cuisine.

Je jette les bouteilles vides dans le bac de recyclage et rince la vaisselle dans l'évier. Nic revient quelques minutes plus tard avec deux assiettes. Quand il se rend compte que je suis passé derrière le bar, comme avant, il marque un temps d'arrêt, et je jurerais l'avoir vu sourire.

— Merci, grand-père, dis-je quand il me tend une assiette garnie d'un hamburger et de frites.

J'en manipule toute la journée depuis des jours, de ce genre de bouffe, mais rien à voir avec le burger de Nic. Il pose une main sur mon épaule, ses doigts se plantant dans ma chair avec force, comme s'il avait besoin de sentir que je suis bien là, avec lui. Il s'autorise alors à faire face à mes cicatrices, ce qu'il s'était toujours gardé de faire jusqu'à maintenant. Tant de questions subsistent entre nous que je me sens brusquement incapable de les affronter. Puis les regrets remplacent les questions.

— Je suis désolé.

— Je sais, mon garçon.

Une douleur m'étreint soudain, et je ne peux plus respirer. Nic me serre contre lui, et quelque chose en moi se remet en place. Tout doucement.

— Tout ira bien, maintenant, me glisse-t-il dans l'oreille. Tu es rentré à la maison.

Quelque chose a bougé en moi, mais il reste tant encore à retaper. Tout est mélangé à l'intérieur, tout est cabossé. Je pensais revenir ici pour réparer les autres, ce sont eux qui le font en réalité. Ma sœur, mon neveu, Vincent, Billy et même Kara, ils participent tous à ma guérison sans le savoir.

... la force de le faire

KARA

Je joue à la maman. Sauf que le bébé est tout ce qu'il y a de plus réel.

Nicole, une amie de Patti, est passée dans la soirée avec son fils de quelques mois. Elle ne parvenait pas à le calmer et à le faire dormir, et a fini par le promener dans toute la ville en poussette. Elle accepte le verre de margarita que Patti lui tend, avec un soupir qui en dit long sur les joies de la maternité. Son fils gazouille sur mes genoux en jouant avec mon collier depuis dix bonnes minutes.

— Tu as des enfants ? me demande Nicole après avoir avalé une grande lampée de boisson.

— J'ai fait du baby-sitting.

Nicole se cale entre deux coussins sur le canapé.

— Tu ne veux pas venir vivre à la maison ? On dirait qu'il t'aime bien et, du coup, je peux te dire que là, tout de suite, tu es ma personne préférée au monde.

J'étends mes jambes sur le tapis où je suis assise, pour que Jacob puisse se mettre debout, soutenu par mes mains.

— Kara a un truc avec les gosses, avance Patti. Tu verrais Clarence, il en est complètement gaga. D'ailleurs, il n'est pas le seul.

Nicole se redresse, fourre une poignée de cacahuètes dans sa bouche et lance :

— Oh ! chouette ! Des ragots ! J'adore ça !

Je rougis bêtement en pensant à Tony et à notre torride baiser de ce matin. Je sens presque encore ses lèvres sur les miennes, leur douceur et leur exigence. Comme s'il cherchait à éteindre quelque chose en m'embrassant.

— Lucifer, lâche Patti.

— Non ? Le chat hideux de la librairie ? s'étonne Nicole en terminant son verre.

Patti la ressert et remplit le sien en même temps. Elle a pris de l'avance sur nous, c'est déjà son troisième.

— Billy m'a dit qu'il lui mangeait dans la main, ricane-t-elle.

Patti me lance un clin d'œil complice, puis éclate de rire. Je lui tire la langue en louchant.

— Attendez, vous me cachez un truc, je le vois, se plaint Nicole. Vous pourriez avoir pitié de moi, les filles, je ne sors plus depuis des mois. Tu as déjà oublié comment c'était, Patti ?

Patti se déchausse, envoyant valdinguer ses ballerines sous la table basse, et croise les jambes sous ses fesses.

— Nicole, je suis une mère célibataire qui vit encore chez sa mère, je gagne à tous les coups.

— C'est vrai, désolée. Vincent est parti en voyage d'affaires seulement pour deux jours. Je ne sais pas comment tu fais, toute seule constamment.

— Je ne suis pas vraiment seule, il y a mon grand-père, et toi et Vincent. Vous avoir pour voisins m'a sauvé la vie plus d'une fois !

Jacob s'assoit entre mes jambes en tailleur et secoue mes mains dans les siennes en criant. Il est plus de 22 heures, et il ne semble pas le moins du monde avoir sommeil.

Patti se sert un quatrième verre, qu'elle vide d'une traite. Son visage, dépourvu de maquillage, fait plus jeune que tout à l'heure, quand elle est passée à la librairie. Avec ses cheveux en bataille, son bas de pyjama et son débardeur de princesse Disney, elle a l'air plus jeune que moi. J'ai l'impression que le rendez-vous pour lequel elle s'était si bien préparée ne s'est pas déroulé comme elle l'espérait.

— Maintenant que Clarence est plus grand, commence Nicole, tu vas pouvoir ressortir, non ?

— Pas tant que je vis ici, c'était la condition de ma mère.

— Elle a peut-être changé d'avis ? Tu étais très jeune à l'époque.

Je les écoute en silence, concentrée sur le bébé qui est en train de se calmer. Elles se connaissent depuis si longtemps que je me sens une intruse.

— On va sortir ! s'exclame Nicole. Toutes les trois. On va aller... euh...

— Bon courage pour trouver un truc intéressant ici, ma belle, fait Patti en vidant le pichet de margarita dans son verre.

— Une de mes connaissances au boulot m'a parlé de combats illégaux, à Providence, lâche Nicole.

Elle se lève du canapé, s'approche de moi sur la pointe des pieds, un grand sourire aux lèvres. Jacob dort paisiblement, calé au creux de

mes jambes.

— Je ne suis pas sorti depuis mes 16 ans, chuchote Patti, et tu veux m’emmener à un truc illégal ?

J’avais plus ou moins deviné que Patti avait eu Clarence très jeune, mais 16 ans ? Je comprends maintenant sa morosité. Elle a été privée de son adolescence. Patti et moi, nous nous ressemblons plus que ce que je pensais.

Nicole me serre l’épaule, un geste tendre pour me remercier, avant de répondre à Patti, en comptant sur ses doigts :

— Une autre ville, des mecs en short et torse nu, de la sueur et de la bière.

— Tu m’as eue à « une autre ville », dit Patti. Et Vincent te laisse aller à ce genre de trucs ?

— Vincent n’est pas mon père, mais celui de Jacob, rétorque Nicole.

Un bip résonne soudain dans le salon. Patti grimace en récupérant son téléphone coincé entre les coussins du canapé.

— Tony est en rade de café. Il arrive.

TONY

Nic a fini par nous foutre dehors. Jay tient debout tout seul. Je le connais assez maintenant pour savoir qu’il va bientôt me réclamer des litres de café pour ne pas s’endormir. Il n’est pas assez bourré pour se le permettre. J’envoie rapidement un texto à Patti pour lui demander si je peux venir en chercher, car je suis à sec depuis que Jay a tout bu ce matin. Elle me répond immédiatement par l’affirmative, un peu trop vite peut-être. Ça cache quelque chose.

Dix minutes plus tard, on est devant chez elle. Jay s’est arrêté pour observer une affiche du bal.

— Jay, ramène-toi.

Je frappe et tourne la poignée de mon ancienne maison. Ma mère n’est pas là, c’est donc plus facile d’entrer, bien que j’aie un peu honte que ma petite sœur fasse la connaissance de mon meilleur ami quand il est dans cet état.

Kara est assise par terre, sur le tapis, un bébé endormi sur les jambes. Quelque chose en moi s’ouvre. Une image s’imprime derrière mes rétines, pleine d’espoir et d’amour. Elle rougit en se mordant la lèvre inférieure, et je souhaite qu’elle repense à ce matin, car moi j’y ai songé toute la journée.

Patti se lève pour venir m’embrasser, en frottant mon crâne comme elle le fait maintenant depuis quelque temps. Une manière à elle de

me rappeler qu'elle regrette mes cheveux plus longs. Puis elle voit Jay, qui se plante à mes côtés en la reluquant. Il se renfrogne quand je fais les présentations.

— Jay, voici ma petite sœur, Patti. Patti, c'est Jay.

— *Le Jay ?* demande-t-elle.

Bien sûr, elle sait quelle importance il a eue pour moi en prison. Je hoche la tête. Elle s'approche et lui plante un baiser sur la bouche. Jay a un mouvement de recul, mais elle l'agrippe par les bras pour l'empêcher de bouger. Elle mesure vingt centimètres de moins que lui, pourtant elle a le dessus en un instant. Elle le relâche aussi soudainement.

— Merci, dit-elle. Pour tout.

Jay ricane en se frottant la barbe et me lance :

— Tu m'as jamais remercié comme ça.

Le regard que je lui adresse le calme sur-le-champ. Un certain temps, du moins. Il semble obnubilé par Patti et un signal d'alarme retentit dans ma tête.

— Arrête ça tout de suite, ordonné-je en lui donnant un coup de coude dans les côtes.

Je ne veux pas qu'il traite ma sœur comme il fait avec toutes les femmes qui croisent sa route. Une main sur son flanc, il s'éloigne pour s'affaler sur le canapé.

— C'est elle qui s'est jetée sur moi.

Le bébé se réveille et se met à pleurer. Patti vient en aide à Kara, récupère le gamin et le plante sur sa hanche, comme elle a dû le faire des millions de fois avec Clarence.

Le changement qui s'opère alors chez Jay serait presque risible si je ne me faisais pas tant de soucis pour lui. Il regarde Patti, le gamin, puis la poussette qu'il avait loupée dans l'entrée, trop concentré qu'il était sur ma sœur. Puis il remarque les jouets de Clarence, une voiture de police abandonnée sur le meuble, ses petites baskets, son manteau suspendu. Devant lui, il remarque les magazines pour enfants sur la table basse. D'un geste rapide, il descend ses lunettes de soleil sur son nez, saute du canapé comme si ce qui se passait ici pouvait le contaminer, et quitte la maison en jurant.

— C'est quoi, son problème ? lance Patti en déposant le petit dans les bras de sa mère.

— Je ferais mieux de le rejoindre, m'excusé-je.

Patti m'intercepte sur le pas de la porte et me fourre un paquet de café dans les mains. Je dépose un baiser sur son front en la remerciant et pars retrouver Jay. J'ai vu des signes qui ne trompent pas. La nuit

risque d'être longue.

Il est assis sur le trottoir, les jambes étendues devant lui, visage tourné vers le ciel comme s'il prenait le soleil, alors qu'il commence à pleuvoir et qu'on est en pleine nuit.

— C'était quoi, ça ? demandé-je en me plantant devant lui.

Il se redresse un peu et se passe une main sur le visage, faisant tomber ses lunettes. La lumière du réverbère fait briller ses yeux, à moins que ce ne soit autre chose.

— J'aime pas les gosses, marmonne-t-il.

— Mon neveu dormait à l'étage, il n'allait rien te faire, pas plus que le bébé. Il ne marche pas, il ne pouvait pas te sauter à la gorge.

— T'as déjà vu Chucky ? Le film ?

— Ça n'a rien à voir, Chucky est une poupée.

Il ne répond pas, occupé à affronter ce qui le ronge. Il se frotte un peu plus vigoureusement le visage en poussant un cri d'exaspération, espérant peut-être effacer ce qu'il ressent. Nous savons tous les deux que ça ne marche pas comme ça.

Il baisse les bras et lâche :

— Je vais avoir besoin d'un truc plus fort que ça, ce soir, mon pote.

Il se redresse en tanguant un peu. Je ramasse ses lunettes, les lui tends. Il les plante sur son nez, se dissimulant derrière.

— Je vais marcher.

Je lui donne un double de mes clés qu'il glisse dans la poche de sa veste en jean.

— On se retrouve chez moi, je vais chercher à boire.

Il hoche la tête et commence à descendre la rue tranquillement, sans se soucier de la pluie qui martèle son dos.

L'alcool n'est pas la solution, mais tant qu'il ne sera pas prêt à affronter ses démons, il vaut peut-être mieux les endormir jusqu'à ce qu'il trouve la force de le faire.

... une très mauvaise idée

KARA

Le comportement étrange de Jay a plombé l'ambiance. Quant à Tony, c'est à peine s'il m'a remarquée. Qu'est-ce que j'espérais, au juste ? Qu'il vienne m'embrasser devant tout le monde, comme si de rien n'était ? On ne peut pas dire qu'on se soit quittés de la meilleure façon, ce matin. Et c'est en partie ma faute. Me sentir soudain si proche de lui m'a fait peur.

— Pour quelqu'un qui n'est pas sorti depuis des années, tu n'as pas perdu de temps, remarque Nicole en riant.

Jacob s'est rendormi dès qu'elle l'a posé dans la poussette, alors qu'elle l'a promené une bonne partie de la soirée dedans sans y parvenir. Patti rougit et porte une main à ses lèvres.

— Kara, tu as été ma sauveuse ce soir, me dit Nicole. Et toi, ajoutes-t-elle à Patti, tu es mon héroïne. C'était qui, ce type ?

— Un très bon ami de Tony, répond Patti. Le seul qui a été là pour lui, ces dernières années.

Nicole, occupée avec son fils, ne remarque pas l'air peiné de Patti.

— J'adore ses cheveux décolorés, tu crois que ça irait à Vincent ?

— Tu l'imagines au boulot, comme ça ? rétorque Patti.

Nicole grimace.

— Il travaille dans quoi ? demandé-je, tandis que Patti commence à rire.

— La banque, m'informe Nicole tout en récupérant le biberon vide sur la table basse. Pas très sexy, hein ?

Patti serre son amie contre elle.

— Ma pauvre chérie, qui doit se contenter d'un beau mec en costume tous les jours.

— C'est vrai qu'il est pas mal dans son costume. Surtout le gris.

Quelques minutes plus tard, Nicole s'engouffre dans la nuit pour rentrer chez elle, dans la maison d'en face. Je récupère mon sac en

remerciant Patti.

— J'ai passé une très bonne soirée, merci pour l'invitation.

— On remet ça très vite, d'accord ?

La pluie tombe de plus en plus fort et, le temps que j'arrive à la librairie, je suis trempée. Tony m'attend sur le palier, assis par terre, près de ma porte. Je lui tend la main pour l'aider à se relever.

— Salut, la fille qui aime les bébés.

— Salut. Comment va Jay ?

— Il survivra.

Un bruit sourd nous parvient de l'appartement de Tony, suivi d'un juron de Jay.

— Tu devrais peut-être le rejoindre, il n'avait pas l'air bien tout à l'heure.

— Oui, mais avant, je voulais te dire bonne nuit.

Ses vêtements mouillés lui collent à la peau, et des gouttes dégoulinent le long de son visage, dans son cou. Il attrape mes joues entre ses grandes mains et se plaque contre moi, m'enveloppant de sa chaleur. Puis il m'embrasse à pleine bouche. Sa langue n'attend pas pour se faufiler entre mes lèvres et trouver la mienne. Il me pousse doucement contre la porte. Je penche la tête pour le goûter davantage, pour profiter de lui, mes mains autour de sa taille. Il tressaille en se contractant.

— Désolé, s'excuse-t-il en se tenant le flanc.

— Tu es blessé ?

— Rien de méchant, je me suis fait mal au boulot, c'est tout.

Je fronce les sourcils en me demandant comment on peut se blesser au ventre en préparant des hamburgers.

— Laisse-moi voir.

— Pas la peine, ça va déjà mieux, dit-il en repoussant gentiment mes mains.

Il les fait passer derrière mon dos et se penche pour m'embrasser.

— Attends, murmuré-je contre ses lèvres. Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Sa poitrine se soulève quand il rit, sa bouche sur la mienne. Il se recule, une main toujours autour de mes poignets coincés dans mon dos. De l'autre, il me caresse le menton, et descend sur ma gorge.

— Je crois que c'est plutôt clair, non ?

— Je voulais dire, en général, tu vois, pas là tout de suite. On n'a pas encore parlé de... de toi et moi. Est-ce que... est-ce qu'on dort, euh... sort ensemble ?

Je dois être rouge comme un coquelicot. Un doigt sous mon

menton, il m'oblige à relever la tête.

— La fille au goût de pluie, toi et moi, on est déjà nous, tu ne le vois pas ? Et je veux bien sortir, ou dormir si tu préfères, avec toi autant de temps que tu le souhaiteras.

Quand je vivais avec mon frère, je ne pouvais pas fréquenter de garçon, aller au cinéma, dîner, ce que font tous les gens normaux. Je n'avais pas le droit.

— On n'a pas eu de rendez-vous.

Tony se frotte le crâne d'une main.

— Désolé, je ne suis pas très doué pour ces choses.

— Je ne le suis pas non plus. Je ne sais pas ce qu'il faut faire, en fait.

Il fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien, c'est juste que ça fait longtemps que je n'ai pas... enfin, tu vois.

Il n'a pas l'air de comprendre et finalement, ce n'est pas plus mal. Comment lui dire que je n'ai jamais eu de rendez-vous avec un homme, et surtout, que je suis encore vierge ?

— Il y a le bal, demain soir.

— Je suis désolée, je suis obligée de refuser. J'ai déjà accepté l'invitation de Clarence.

— Tu sais que moi, j'ai plus que la permission de 20 heures, au moins ? fait-il en riant. Allons-y tous ensemble. Je viens te chercher pour t'emmener dîner avant, d'accord ?

— Comme un vrai rendez-vous ?

— Comme un vrai rendez-vous.

Je me jette dans ses bras, oubliant sa blessure.

— Désolée, dis-je quand il plisse le front de douleur. Je vais te mettre de la pommade, viens.

— Tu n'as pas à faire ça.

— Tu serais bien le premier mec de la terre à refuser qu'une fille le tripote, lancé-je en ouvrant la porte. Ça prendra deux minutes, tu pourras ensuite veiller sur ton ami.

Dès que je pose un pied chez moi, je sens que quelque chose ne va pas. J'allume le salon. Tout semble à sa place. Même Lucifer dort sur son fauteuil habituel. Tony glisse une main autour de ma taille, m'attire contre lui pour m'embrasser, et j'oublie tout. La pommade, la fatigue, et l'impression que quelqu'un s'est introduit chez moi pendant mon absence.

Si je n'avais pas reçu un SMS de Jay me demandant où j'étais passé, j'aurais pu passer la nuit chez Kara. Au lieu de ça, j'ai regardé Jay boire et s'enfoncer dans sa mélancolie. Notre arrêt chez Patti a réveillé quelque chose en lui.

Quand mon réveil sonne, j'ai dû fermer l'œil deux petites heures. Jay est déjà debout, une bière dont j'ignore la provenance dans la main.

— Tu bosses tôt ? me lance-t-il d'une voix pâteuse.

— Non, on va courir.

Je m'extirpe du lit et vais nous servir un grand verre d'eau chacun.

— Je suis déjà hydraté, merci, dit Jay quand je lui tends son verre.

— L'alcool ne compte pas, au contraire, ça te déshydrate.

— T'es docteur, maintenant ?

— Pas besoin de l'être pour le savoir. Tu le sais toi aussi, tu as été sportif, comme moi. Allez, magne-toi, on n'a pas toute la matinée.

Il se cale dans le canapé, croise ses jambes sur la table basse.

— Je suis très bien ici.

— Depuis quand tu n'as pas fait de sport ?

— J'en fais quand je tape sur des types, comme ceux d'hier soir.

C'est pas de ma faute s'ils se sont barrés avant ma séance.

Jay a fait de la boxe pendant des années lui aussi. C'est comme ça qu'on s'est rapprochés en prison. Il connaissait mon nom et voulait voir de ses yeux le grand Tony Miller prendre des raclées à longueur de journée entre ces murs. Contrairement à moi, il n'a aucun scrupule à user de ses poings.

Je pousse ses jambes de la table et débarrasse les cadavres de bouteilles qui l'encombrent. Puis je vais ouvrir la fenêtre pour aérer.

— Tu as besoin de transpirer pour faire sortir tout ce que tu as bu cette nuit. Et je n'ai pas envie de courir seul, ce matin.

— Pourquoi tu demandes pas à ta jolie petite copine ?

— C'est à toi que je le demande. Tu me dois bien ça, Jay.

Une heure plus tard, et après vingt tours de stade, je me sens mieux et apaisé. Je préfère cette fatigue musculaire à toutes les autres. Jay est en train de vider sa seconde bouteille d'eau quand le coach apparaît sur la piste. Les mains dans les poches, son béret gris sur la tête, il fume son cigare tout en nous observant.

— Tu le connais ? fait Jay à voix basse.

— C'est mon coach.

Pas besoin de lui en dire plus, il sait quelle importance a un entraîneur dans la vie d'un boxeur. Le coach Benny finit par approcher et nous salue en retirant son béret. Il le remet rapidement en place et enfonce sa tête entre ses épaules.

— Bonjour, coach. Je vous présente Jay.

Jay lui serre la main sans faire le malin. On ne rigole pas avec les coachs, même ceux des autres.

— Boxeur, hein ?

— Oui, m'sieur.

Le coach nous observe chacun notre tour, puis tout à coup, il tourne les talons.

— J'ai pas toute la journée ! s'exclame-t-il.

Jay fronce les sourcils. Je hausse les épaules, récupère mon sac à dos sur le banc et emboîte le pas au coach.

Dans nos vies, il y a des moments qui comptent plus que d'autres, des moments décisifs, et celui-ci en fait partie.

J'ai grandi en boxant. À l'âge de Clarence, j'étais déjà là, à fouler le sol de la salle, à épier les grands sur le ring, à les envier. Puis ce fut mon tour. Très vite, le coach a décelé en moi un certain talent qui méritait de s'y attarder. Je venais de perdre mon père, et j'éprouvais une colère qui ne demandait qu'à sortir. La boxe m'a permis de me libérer de cette rage et m'a fait mûrir. Je suis devenu le boxeur numéro un de ma catégorie au club en peu de temps, puis de la région. Mon existence entière tournait autour de la boxe. Je mangeais, buvais, respirais pour ce sport, il dirigeait ma vie, lui donnait un sens. Je rêvais de grands combats, même des jeux Olympiques, mais ce que je voulais par-dessus tout, c'était faire ce que le coach avait fait pour moi : m'occuper des jeunes, leur apprendre les valeurs de la vie et du sport. Les aider à s'épanouir.

Le soir du drame, je suis passé de la vedette locale à l'ennemi à abattre. Je suis passé du rêve au cauchemar. Je n'ai pas seulement perdu la ville et une partie de ses habitants, j'ai perdu qui j'étais et ce qui avait fait ma vie depuis toujours. J'ai perdu la boxe.

Le coach ouvre la porte du club et l'odeur m'enveloppe, s'infiltre en moi comme une drogue. Elle réveille des sentiments, et un manque que je tente de combler avec la course depuis des années.

Je m'attendais à trouver l'endroit vidé, alors que rien n'a bougé. Le

fond est occupé par les machines de musculation, et sur le côté droit, près des portes qui mènent aux vestiaires et au bureau du coach, les sacs de frappe suspendus au plafond patientent aux côtés des poires et des armoires de rangement. Au centre, les tapis de sol ont perdu de leur éclat, il faut dire qu'ils ont été foulés par des centaines de jeunes boxeurs. Et enfin, profitant de la lumière des grandes fenêtres, il y a les deux rings.

Je suis chez moi.

La gorge nouée, je m'empresse de me détourner en me frottant le visage. Jay siffle derrière moi tandis que le coach souffle longuement. Je suis avec les seules personnes au monde capables de comprendre ce que je ressens.

— Vous n'avez rien enlevé, coach ?

Il ferme la porte derrière nous, puis se dirige en silence vers son bureau. Jay s'arrête vers un sac de frappe et commence à tourner autour, les coudes contre les côtes. Je l'abandonne à ses propres souvenirs et rejoins le coach dans son bureau, comme je l'ai fait des millions de fois dans le passé.

— Vous n'avez rien enlevé, je répète.

Il fouille dans le tiroir d'un meuble posé contre le mur, près de l'entrée. Derrière son bureau massif, les posters promotionnels sont encore épinglés au mur, certains recouverts par des mots manuscrits, des dates, des dessins. Le calendrier de cette fameuse année est resté punaisé lui aussi, bloqué sur le mois de juin, une blonde dénudée dans une posture provocante, figée elle aussi. Le coach jette une enveloppe kraft sur le bureau rangé, devant moi.

— J'attendais que tu le fasses.

— Quoi ?

— Ouvre ça, ordonne-t-il en indiquant d'un doigt l'enveloppe.

À l'intérieur, des papiers officiels.

— Il est à toi. Tu n'as plus qu'à signer.

Je parcours les feuilles, le cœur battant, et trouve en effet mon nom.

— Même si je le voulais, coach, je n'ai pas les moyens de l'acheter.

— Ce n'est pas une vente, c'est une donation.

Je range les papiers dans l'enveloppe kraft, la repose sur le bureau et m'en éloigne en hochant la tête.

— Je n'ai pas l'argent pour le remettre en état.

Le coach marche vers une étagère sur laquelle des dizaines de coupes ont pris la poussière.

— Au début, je venais régulièrement nettoyer, je ne voulais pas que tu retrouves un club malpropre à ton retour.

Il passe un doigt courbé sur l'une d'elles et frotte la poussière entre son pouce et son index.

— Je suis devenu trop vieux pour continuer, et tu as mis du temps à revenir.

Il m'adresse un regard en biais comme s'il guettait des explications.

— Je ne comprends pas ce que vous attendez de moi. Et ma promesse ? Je ne suis pas revenu pour boxer.

Je croise les bras et rentre la tête dans mes épaules, prêt à affronter ce qui ne va pas tarder à suivre.

— Pourquoi es-tu revenu, alors ?

— Pour recoller les morceaux.

— Et ça marche ? Ta mère t'a mis dehors, je crois.

— Je ne me soucie plus d'elle depuis longtemps.

Il acquiesce. Ma mère n'est jamais venue à l'entraînement, encore moins à un match. Lorsque mon grand-père m'a inscrit, elle ne voulait même pas en entendre parler. Pour elle, c'était un sport de barbares. Heureusement que Nic était là pour prendre en charge les frais.

— Je n'ai pas l'argent pour remettre le club en état. Les machines de musculation datent de quand j'étais petit, les tapis sont trop vieux eux aussi. Et je ne parle pas des murs à repeindre.

— Tu as eu le temps de voir tout ça rien qu'en traversant la salle, remarque-t-il, amusé.

Il roule son cigare entre ses doigts quelques secondes, sort un briquet de la poche de son veston et l'allume. Après avoir tiré plusieurs fois dessus, il expire longuement avant de poser ses prunelles intransigeantes sur moi.

— Tu te cherches des excuses.

— Je ne vous suis plus, coach. C'est pourtant vous qui m'avez fait jurer de ne plus boxer.

— Tu peux diriger un club sans boxer, je l'ai fait pendant des années.

Et quel exemple serais-je pour les jeunes ? Quelle image auront-ils de moi, le criminel au visage balafre ?

— Personne ne voudra avoir un gars comme moi pour entraîneur. La Ville ne me donnerait pas l'autorisation, même si j'avais l'argent. On perd notre temps.

J'ai l'impression de porter toute la misère du monde sur les épaules, mais je l'ai bien cherché. Jay apparaît dans l'embrasure de la porte.

— Si on a l'argent, vous nous garantisiez que la Ville acceptera qu'on rouvre le club ? demande-t-il à mon ancien entraîneur.

Le coach plante son béret sur sa tête, fait tourner son cigare entre

ses lèvres en souriant.

— Et comment !

Moi, la seule chose à laquelle je pense, c'est que c'est une très mauvaise idée.

... jamais libre

KARA

Billy a décidé de fermer plus tôt aujourd'hui, pour cause de bal. Ses cernes montrent à quel point elle a eu une journée et peut-être même une nuit difficiles.

Je m'observe dans le miroir. Je porte une robe rétro années cinquante et j'ai remonté mes cheveux bruns en un chignon élaboré. Un trait d'eye-liner noir au bord des cils, du rose sur les lèvres, et me voilà prête.

— Miss Hepburn ? demande un Marlon Brando plus vrai que nature, quand je lui ouvre. Waouh ! tu es...

Tony s'appuie contre le chambranle de la porte en croisant les bras, cigarette éteinte coincée entre les lèvres. Son tee-shirt blanc moulant, rentré dans son pantalon, épouse à la perfection son torse. Je n'avais pas remarqué sa ressemblance physique avec le jeune Marlon Brando, les cheveux coupés très courts n'aidant pas. Alors que dans cette tenue, c'est frappant.

— Tu es belle, dit-il finalement en m'embrassant. Tu as faim ?

Je suis affamée d'autre chose quand je le vois. Il rit comme s'il m'avait percée à jour, me lance un clin d'œil et saisit ma main.

— Giulia nous a réservé une table.

Mes talons claquent sur le trottoir. Je n'ai pas l'habitude d'en porter, ni ce genre de robe, pourtant je me sens bien. La soirée s'annonce merveilleuse, et j'ai l'intention de profiter de chaque seconde, en essayant, pour commencer, de ne plus penser à mon frère. Cela fait presque un an que je lui ai échappé. Est-ce suffisant pour me croire hors de danger ? Je ne sais pas. Quoi qu'il arrive, je devrais supporter cette épée de Damoclès. Mais je ne peux pas non plus vivre en constante tension.

J'ai besoin d'une pause. Ce soir me paraît être le bon moment pour m'octroyer une parenthèse. C'est décidé, il ne sera question que de

moi, de Tony et de notre premier rendez-vous.

Des lumières multicolores illuminent les arbres, formant un chemin jusqu'au parc, où le bal a lieu. Un homme en costume d'oiseau de nuit s'arrête devant nous, lance des poignées de plumes au-dessus de nos têtes, puis déguerpit en battant des ailes.

— La ville et son obsession pour les chouettes, commente Tony en retirant les plumes accrochées dans mes cheveux.

Des jeunes nous dépassent en courant, poursuivis par un groupe armé de bombes de mousse à raser et de confettis. Tony m'enlace pour me protéger d'éventuelles projections. Le calme revenu, il me tient serré contre lui, un bras autour de mes épaules, et nous pénétrons quelques minutes plus tard dans le restaurant de Giulia. La soirée se déroule comme dans un rêve. Nous conversons tout en nous régaland de plats siciliens, des *pasta alla Norma* pour moi et des *cannelloni* pour Tony, et quand le silence s'installe, nous l'accueillons comme un vieil ami, nous contentant de la présence de l'autre.

Tony m'observe, amusé, m'emparer d'un troisième petit pain dans la panière posée sur la table.

— Pas de commentaire.

— Je ne suis pas le genre à critiquer une femme qui mange, se défend-il.

— Depuis que je cours, j'ai plus d'appétit. Mais j'aime bien, si on fait abstraction des douleurs aux jambes.

— Tu vas t'habituer et tu ne pourras plus t'en passer.

— J'adore courir près du lac, c'est tellement beau et calme.

— J'aimerais que tu n'y ailles pas sans moi, me recommande-t-il soudain d'un air grave. Promets-moi de t'en tenir au stade quand tu es seule pour courir. On ne sait jamais. Au moins, là-bas, Nic n'est pas loin.

— C'est d'accord, à une condition : parle-moi de l'île de la Sorcière. Il rit en secouant la tête.

— J'ai une meilleure idée. Dès qu'il fera assez chaud, on ira sur l'île.

— Tous les deux ?

— À moins que tu aies peur ?

— Tu me mets au défi ?

— Tu as un maillot de bain ?

J'adorais nager quand j'étais petite. Je l'avais oublié.

— Je ne manquerais ce défi pour rien au monde.

— Moi non plus, me lance-t-il avec un clin d'œil.

Giulia nous apporte le dessert : une salade d'oranges.

— C'était délicieux, la remercié-je. Je pourrais facilement vivre en

Sicile, vous savez.

Son rire chantant retentit dans le restaurant, elle me caresse la joue et repart s'occuper d'autres clients.

— Alors comme ça, tu pourrais vivre en Sicile, dit Tony en piochant dans son assiette une rondelle de fruit juteuse.

— Pour la nourriture, sans hésiter. Mais je suis bien ici, j'aime Owl City et ses habitants.

— Tous ses habitants ?

— Certains plus que d'autres. Les gens sont si gentils avec moi à la librairie.

Il semble remarquer quelque chose qui le contrarie, car son sourire disparaît. À mon tour je scrute la salle sans que quoi que ce soit m'interpelle, si l'on omet bien sûr que la plupart des clients sont déguisés. L'homme-chouette de tout à l'heure entre avant de se faire jeter dehors par Giulia.

— Pas de plumes chez moi, il faut vraiment être *stupido* pour faire ça ici !

La chouette ne se fait pas prier pour déguerpir, sous l'œil amusé des clients.

— Tout va bien ? demandé-je à Tony, qui contemple son assiette sans rien dire.

Plusieurs personnes sortent du restaurant. Avec leur déguisement, j'ai du mal à reconnaître les gens ce soir. Cette longue tresse blonde me fait pourtant penser à quelqu'un. Un type dont le visage est caché maintenant par une capuche de Jedi lui passe le bras autour de la taille tandis qu'ils remontent la rue.

— Ce sont des amis à toi ? demandé-je encore à Tony.

— Non, simplement de vieilles connaissances.

Il se lève et me tend la main en se penchant en avant et ajoute :

— Allons danser, j'ai très envie de te serrer contre moi.

Une tente ouverte a été dressée dans le parc. Des centaines de guirlandes lumineuses recouvrent le plafond en toile, des arbres en pot ont été posés çà et là, décorés de papillons en tissu multicolores. C'est intime et festif à la fois. Je passe la soirée à danser avec Tony, à jouer avec Clarence, déguisé en parfait petit Link, et à parler avec Patti, dont la tenue de secrétaire stricte et coincée fait retourner toutes les têtes masculines. Ce qui agace son grand frère et nous amuse beaucoup.

Patti se laisse tomber sur la chaise à côté de Tony et moi. J'ai fini par abandonner mes chaussures, et la danse par la même occasion. Patti sourit en voyant Tony me masser les pieds, mes jambes posées sur ses genoux. Elle fait glisser une bière devant moi et avale une longue gorgée de la sienne. Je la remercie sans y toucher.

— Tu n'aimes pas la bière ? me lance Patti en voyant que je ne la bois pas.

— Si si, bien sûr.

En réalité, je n'ai jamais eu l'occasion d'en boire. Avant de vivre avec Wilson, j'étais trop jeune, et ensuite... eh bien ! disons qu'entre mon frère et les ravages causés par l'alcool sur mon père, ça ne m'attirait pas.

— Elle n'a pas l'âge, lui rappelle Tony.

— Oh ! allez, elle a bien le droit de s'amuser, non ? lui lance Patti. Une bière n'a jamais tué personne.

Wilson n'est pas là pour me dicter ma conduite. Je suis libre de faire et d'aller où je veux. Et comme dit Patti, une bière n'a jamais tué personne. Je porte la bouteille à mes lèvres et bois une gorgée. Puis deux. La soirée continue et je me sens de plus en plus libre. Forte aussi. Wilson ne me retrouvera pas, j'y ai veillé. C'est la première fois que j'éprouve une pareille confiance. Je n'ai même plus mal aux pieds. Alors je me rechausse et j'entraîne Tony sur la piste de danse.

Une musique endiablée commence et Tony m'emporte avec lui dans une sorte de valse improvisée tandis que je ris aux larmes. Nous tournoyons plus vite, les gens et les couleurs se mélangent à mes rires.

Soudain, Wilson est là.

Je tourne la tête, une douleur dans la poitrine, et manque de trébucher. J'ai dû me tromper, c'est impossible. J'essaye de m'en convaincre. Quand je m'aperçois que ce n'est pas lui, mais quelqu'un qui porte le même genre de veste marron que Wilson affectionne et les mêmes lunettes de vue, je ne parviens plus à me détacher de ce sentiment d'être observée. Les gens autour de nous se transforment en lui, je le vois partout : à la table près de Patti, en train de danser avec une vieille dame, au bar, dans la rue... Il peut être n'importe laquelle de ces personnes déguisées. Derrière ce masque de Batman ou dans l'ombre de ce chapeau de cow-boy.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiète Tony en se rendant compte que je tremble.

Je pensais pouvoir faire une pause, ne plus songer à cette menace constante que représente Wilson, mais j'avais tort. Je ne serai jamais libre.

TONY

Elle est pâle à faire peur. Ses épaules se contractent. Elle se renferme sur elle-même. On dirait qu'elle se protège. De quoi ? Ou de qui ?

— Je... je...

Elle ne parvient pas à aligner deux mots cohérents. Je serre sa main et lui fais quitter la piste de danse. Je récupère sa veste et son sac à notre table, indique à Patti, qui fronce les sourcils en comprenant qu'on s'en va, que je l'appellerai, et nous nous dirigeons vers la librairie. Hors de question que je laisse Kara seule cette nuit dans cet état. Et elle va me dire ce qui lui fait peur à ce point, qu'elle le veuille ou non.

Elle ne décroche pas un mot de tout le trajet, lançant des coups d'œil à droite à gauche. Une fois sur le palier, je me dirige vers sa porte.

— Non, je... commence-t-elle d'une voix tremblante.

Elle est si pâle que j'ai peur qu'elle disparaisse, comme ça, devant moi.

— Tu veux qu'on aille chez moi ?

Elle hoche la tête sans prononcer un mot. Elle ressemble à une de ces entités des légendes qu'on raconte aux enfants. Elle est là mais absente en même temps, comme entre deux mondes. J'aimerais la toucher pour la retenir dans mon monde, mais j'ai peur qu'elle disparaisse dans le sien, et de me rendre compte qu'elle n'est pas réelle. Elle est devenue ma bouée, comment ferais-je pour nager sans elle ?

Ses mains continuent de trembler lorsque je la force à s'asseoir sur le canapé. Je la quitte quelques instants le temps de ranger nos vestes sur le porte-manteau dans l'entrée. Quand je reviens, elle se tient devant la fenêtre. Elle serre son portable dans ses mains si fort que je vois ses doigts blanchir.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

Elle tourne la tête vers moi et écarquille les yeux. On dirait un animal fragile pris dans les phares d'une voiture en pleine nuit. Puis elle se précipite vers la table basse sur laquelle Jay a laissé une bouteille de whisky à moitié pleine et un verre vide. Elle verse le liquide dans le verre sans se préoccuper qu'il soit sale, et le descend d'un trait. Elle grimace en tremblant des pieds à la tête sous le coup de l'alcool fort. Je l'empêche de se resservir.

— Hé ! la fille qui descend l'alcool plus vite que son ombre, on va y

aller doucement, d'accord ?

Accrochée à son portable comme si elle attendait un appel important qui ne vient pas, elle retourne près de la fenêtre. Des rires nous parviennent de la rue, des bruits de fête, ainsi que la musique, qu'on entend pulser au loin.

— De qui est-ce que tu as peur ? insisté-je en prenant ses mains pour les empêcher de malmenier ce pauvre portable. Est-ce que quelqu'un te menace ? Un ex ?

— Je n'ai pas d'ex, dit-elle d'une voix blanche.

Elle se tourne vers la fenêtre, se referme une fois de plus. Je m'approche d'elle et la prends doucement dans mes bras pour ne pas l'effrayer.

— Tu peux te confier à moi. Tu peux me parler.

Elle penche la tête sur le côté en m'observant, soupesant si oui ou non elle peut me dire ce qui la met dans cet état. Elle fait finalement volte-face et recule. On dirait qu'elle a besoin d'être loin de moi pour trouver du courage. Elle se frotte le visage et relève enfin la tête.

— Je... Je ne peux pas.

Elle m'abandonne là, élevant des barrières entre elle et moi. Elle se ressert un verre, le vide aussi vite que le premier en grimaçant, et se laisse tomber sur le canapé, sa robe bouffant autour d'elle. Sa tête dodeline à droite puis à gauche. Elle se met à rire sans raison. Je lui tends une bouteille d'eau et m'assois près d'elle. Son attention se fixe difficilement sur mon visage. Elle fronce les sourcils pour se concentrer, les joues un peu rouges.

— Tu veux que je te dise un truc trop bête ? demande-t-elle. C'était la première fois.

Elle a prononcé les derniers mots penchée vers moi, en chuchotant, une main près de sa bouche. Elle perd l'équilibre et bascule en avant. Je la rattrape et la remets en place, pendant qu'elle ricane.

— La première fois ? Tu n'avais jamais bu avant ce soir ?

— Je n'avais pas le droit. Il ne voulait pas. L'alcool délie les langues, tu dois toujours garder le contrôle ! ajoute-t-elle d'une grosse voix, un doigt moralisateur vers moi. Il me manque beaucoup de premières fois.

Elle retire ses chaussures et croise les jambes en tailleur, dévoilant le galbe de ses cuisses. La bouteille d'eau lui échappe et roule sous la table basse.

— Qui ne voulait pas ? Ton père ?

Elle pouffe dans sa main avant de répondre sur un ton plus grave :

— Mon père est mort quand j'avais 12 ans. Il s'est suicidé. Il ne

supportait plus de me voir.

Elle remplit son verre sans quitter le canapé. Je suis trop abasourdi pour l'empêcher de le boire cul sec. Elle tremble de tout son corps en tirant la langue, et se laisse tomber en arrière. En quelques secondes j'en apprends plus sur elle que depuis que je la connais.

— J'ai tué la seule personne qu'il aimait, et je l'ai tué lui aussi, reprend-elle. Je l'ai tué à petit feu dès que je suis née. Je lui ressemblais trop, tu comprends ? Je ne pouvais pas m'en empêcher. Comment on fait pour ne pas ressembler physiquement à quelqu'un ?

Elle me regarde comme si elle attendait une vraie réponse de ma part. Je n'en ai pas à lui donner. Je la laisse se resservir sans rien dire. Si elle est partie pour prendre sa première cuite, autant que ce soit ici et que je puisse veiller sur elle.

Alors je l'écoute parler de sa mère et de son père, morts tous les deux, et de son frère qui a pris soin d'elle pendant longtemps, laissant échapper parfois un prénom qui semble venir de très loin, jusqu'à ce qu'elle s'appuie sur moi en sombrant dans un sommeil profond, juste avant cette révélation à laquelle je ne m'attendais pas : Kara Lowell n'est pas son vrai nom.

... il sait

KARA

J'ouvre un œil puis le referme aussitôt, trop douloureux. La lumière m'aveugle et me tire un gémissement. On dirait que j'ai du sable sous les paupières. Dans la bouche aussi. J'ai dû m'endormir sur une plage, c'est la seule explication rationnelle. Je soulève avec précaution la paupière gauche, puis la droite, et me retrouve face à un dos. Je me recule vivement, geste que je regrette aussitôt quand une douleur lancinante s'infiltre sous mon crâne. Je ne suis définitivement pas sur une plage.

— Oh non ! qu'est-ce que j'ai fait, murmuré-je.

J'essaie de retirer ma main, emprisonnée dans celles de Tony contre son ventre nu. Des bribes de la soirée d'hier refont surface. J'ai fait ce contre quoi Wilson m'a mise en garde toute ma vie : j'ai bu, j'ai parlé, j'ai lâché prise. Je relève la tête et constate que je ne porte plus ma robe mais un tee-shirt trop grand pour moi, et, pire, je n'ai plus de soutien-gorge. Je tâtonne de ma main libre à la recherche de ma culotte, qui n'a heureusement pas disparu.

Je n'aurais pas dû boire comme ça. J'ai peur d'avoir été trop loin dans mes confidences à Tony. Je me rappelle avoir mentionné la mort de mon père, et le chagrin que j'en ai éprouvé, la culpabilité surtout. Je n'en avais jamais parlé avant cette nuit. Wilson me l'interdisait. Tout comme il m'interdisait d'évoquer notre mère.

Je n'ai même pas pu assister à l'enterrement de papa ni me recueillir sur sa tombe. Nous avions déjà pris la fuite. C'est du moins ce que m'avait expliqué Wilson quand je m'étais réveillée, encore dans les vapes, dans la voiture qu'il conduisait. On a commencé une nouvelle vie dans un nouvel État, comme si on pouvait laisser derrière nous ce que nous étions. « Pour me protéger », disait-il. Papa était mort par ma faute, et ils allaient m'enlever à la seule famille qui me restait pour me placer dans d'autres foyers, où des tas de trucs

horribles pouvaient m'arriver. « C'est ce que tu veux ? » répétait-il sans la moindre compassion pour mes larmes.

Quand j'ai pris la fuite à mon tour, des années plus tard, j'ai été tentée de retourner dans la ville de mon enfance. J'avais besoin d'aller sur la tombe de mes parents pour leur parler. Je savais que ce serait le premier endroit où Wilson me chercherait. Alors j'ai ravalé tous les mots que je désirais leur confier, et j'ai fui dans une autre direction.

— J'espère que tu n'es pas en train de chercher un moyen de t'enfuir comme une voleuse, la fille qui fait semblant de dormir, articule soudain Tony d'une voix ensommeillée.

— Je ne fais pas semblant.

Je ne reconnais pas ma voix, elle est rauque, chargée de tristesse et de regret.

— En fait, je tentais de me souvenir de ce qui s'est passé hier soir.

Tony s'allonge sur le dos. Ma main, toujours accrochée aux siennes, suit le mouvement et reste plaquée sur ses abdos. Il raffermi sa prise quand j'essaie de la retirer.

— Première cuite ?

— C'était si évident que ça ?

Je ferme les yeux, rouge de honte.

— Je t'en prie, dis-moi que je n'ai rien fait de stupide.

— Voyons voir, commence-t-il, un sourire moqueur aux lèvres. Premièrement, tu as retiré ta robe toi-même, je tiens à être clair sur ce point, je ne te l'ai pas enlevée, bien que j'en aie eu envie toute la soirée. Et c'est toi qui as fouillé dans mon placard à la recherche d'un truc plus confortable à mettre.

Je me cache le visage dans l'oreiller.

— Et je n'ai pas profité de toi, ajoute-t-il, malgré toutes tes demandes insistantes. On pourrait me décerner une médaille d'or de maîtrise de soi. J'ai fait preuve de beaucoup de sang-froid, compte tenu de la situation.

— Dis tout de suite que je me suis jetée sur toi !

— Exactement ! Tu t'es jetée sur moi. Avec tes mains vicieuses qui se faufilaient partout.

Je suis d'abord choquée par mon comportement, puis je comprends qu'il se moque de moi. Je lui balance mon oreiller à la figure. Il rit et roule sur moi.

— Alors, qui profite de la situation, maintenant ? dis-je en le laissant m'enlacer.

J'écarte les jambes pour les nouer autour des siennes. Ses doigts retirent délicatement les mèches de cheveux de mon visage.

— Tu as beaucoup parlé, la fille qui est une vraie pipelette quand elle est ivre.

Je me fige dans ses bras, attendant que les images et les mots me reviennent en tête. Tony est plus rapide qu'eux.

— Tu as parlé de ton frère.

Je le pousse de la hanche et m'assois sur le lit, en serrant l'oreiller contre moi.

— Ah bon ?

Je devais vraiment être bourrée, pour être incapable de me souvenir de quoi que ce soit.

Tony m'imita et s'assoit face à moi. Le drap glisse par terre. Il ne porte qu'un caleçon moulant. J'essaie de refouler ce que je ressens.

— Tu as dit que vous vous étiez quittés en mauvais termes, il y a plusieurs mois.

Je me souviens tout à coup. Je m'entends lui expliquer la chance de Patti d'avoir un frère comme lui. Que le mien n'était pas un grand frère sympa. Mais plutôt autoritaire.

— C'est vrai, je me le rappelle maintenant. J'enviais la relation que tu as avec Patti. Je l'envie toujours.

Il sourit tristement, se frotte le visage et reprend :

— Tu m'as fait promettre plusieurs choses. La première, de t'emmener courir tous les jours autour du lac. Ce qui est plutôt cool. Deuxièmement, de t'empêcher de boire à nouveau. Ça, c'était quand tu as commencé à avoir envie de vomir.

— J'ai vomi ! m'exclamé-je en portant une main à ma bouche afin de vérifier mon haleine.

— Ce n'était pas loin.

Je me laisse tomber sur le matelas, soulagée.

— J'ai aussi promis de t'offrir des tonnes de chocolat, ce que j'aurais pu deviner tout seul. Ensuite, ça se corse un peu.

Il s'allonge près de moi, l'oreiller entre nous, sans rien ajouter.

— Dis-moi.

— Tu es sûre ?

Je hoche la tête et il continue tout bas :

— Tu m'as fait promettre de ne pas t'interdire quoi que ce soit, de ne rien te cacher et de ne jamais te demander de m'épouser, car tu ne veux pas avoir à me dire non. Tu m'as assuré que c'est ce que tu me répondrais si je le faisais, pas que tu ne m'aimes pas, mais parce que tu ne veux pas changer de nom. Encore une fois.

Un gouffre s'ouvre dans mon estomac.

Il sait.

Le parc du Centenaire est plein à craquer. Des nappes de toutes les couleurs parsèment la pelouse, des ballons rebondissent à droite à gauche sous les cris des parents, des verres s'entrechoquent entre voisins pour célébrer cette journée. Chaque lendemain de bal, c'est la tradition : les restes de la veille sont rassemblés sur une longue table, et les habitants apportent ce qu'ils veulent pour partager un pique-nique à l'échelle de la ville. C'est l'occasion pour les enfants de se retrouver en dehors de l'école, et pour les parents de se relâcher un peu en laissant leur progéniture sous la surveillance collective.

Avec les potes, on adorait ces journées. C'était facile de chiper de l'alcool sans se faire remarquer. On avait aussi vite compris quels plats éviter, et surtout sur lesquels se jeter en premier.

J'ai tenu ma promesse : j'ai emmené Kara courir près du lac. Après la soirée d'hier, ce n'était pas une mauvaise idée. Rien de tel que de transpirer pour évacuer l'alcool de l'organisme. Puis je l'ai raccompagnée chez elle. Pendant tout ce temps je n'avais qu'une envie : lui poser des questions sur son passé et ce changement d'identité. Son attitude, ce matin, quand elle a compris qu'elle avait trop parlé, m'en a dissuadé. J'attendrai qu'elle soit prête à se confier, même si cela prend des années. J'ai l'impression qu'elle est en train de rebâtir des murs autour d'elle.

Alors que je la cherche justement dans la foule qui se forme, une odeur de barbe à papa faisant gronder mon estomac, Gustave Stone – surnommé Gus par la plupart des gens, bien que tout le monde sache qu'il déteste ce surnom – accourt vers moi en agitant les bras. Les conversations alentour deviennent tout à coup moins bruyantes.

— Par respect pour ta mère, commence Gus sans même un bonjour, je vais être correct avec toi.

Il me colle une liasse de papiers contre le torse d'un geste brusque.

— Tu peux dire à ton ami, qui qu'il soit, que c'est hors de question. Vous ne rouvrirez pas ce satané club pour y former des criminels comme toi !

Je rattrape les papiers avant qu'ils ne s'éparpillent dans l'herbe. J'aperçois le nom de Jay sur l'un d'eux. Je n'ai pas le temps de riposter, quelqu'un d'autre s'en charge pour moi, et je ne sais pas ce qui me choque le plus, les accusations de Gus ou bien le fait que mon grand-père prenne publiquement ma défense.

— Dans ce cas, Gus, intervient Nic en apparaissant à mes côtés, tu devrais peut-être songer à fermer la salle de sport. J'ai entendu dire

qu'on y prenait des paris pour des combats illégaux.

Gus pâlit.

— Je le saurais, si quelque chose comme ça se passait dans ma ville.

Il devient rouge et recule lorsque mon grand-père se plante devant lui. Il ouvre la bouche pour protester, la referme aussitôt.

— Le gamin n'a pas besoin de ta permission pour rouvrir le club, lâche Nic.

— Peut-être pas, en effet, mais sans le soutien de la mairie...

— Alors vous allez lui accorder l'entretien qu'il demande et l'écouter.

Un entretien ? Quel entretien ? Qu'est-ce que Jay a encore été fabriquer ?

Gus devient verdâtre lorsque mon grand-père pose sa grosse main sur son épaule. J'espère qu'il ne va pas vomir. Il a toujours eu les nerfs fragiles. Quand nous étions petits, on s'en amusait beaucoup avec Patti, c'était si facile de lui faire perdre ses moyens.

— Tu as déjà entendu parler de rédemption, Gus ? Tu n'es quand même pas si con que ça, dis-moi ? Mon petit-fils a payé pour ce qui s'est passé. Tout seul. Il a le droit à une seconde chance. On lui doit tous une seconde chance.

Le teint toujours aussi maladif, Gus reforme la pile de papiers que lui tend mon grand-père.

— D'accord, on... oui, on va accepter sa demande. Mais ça ne veut pas dire qu'il aura notre soutien.

Puis il déguerpit avant que Nic ne lui remette la main dessus.

— Une entrevue devant le conseil, murmuré-je.

— Je vais t'aider à te préparer, me rassure mon grand-père. Ton ami Jay a de la ressource. Et entre Benny et moi, on a déjà la moitié du conseil de notre côté.

Je suis revenu à Owl City pour trouver le pardon de mes proches, et celui de la ville. Et je m'apprête à être, une fois de plus, le sujet de la discorde en son sein.

— Si tu vois des plats avec le drapeau de la Sicile, tu n'hésites pas, tu prends, conseillé-je à Kara tandis que nous patientons pour accéder au buffet.

— Je ne sais même pas à quoi ressemble le drapeau sicilien.

— Ne dis pas ça devant Giulia.

Elle rit aux éclats, les joues encore colorées par la séance de course

de ce matin.

— Tu te sens mieux, on dirait.

On arrive enfin devant la longue table et je repère immédiatement la salade au *pesto* de Giulia. J'espérais bien qu'elle en aurait apporté. Je prends deux assiettes en carton. Salades, cakes salés et fromages dans l'une, fruits, tartes sucrées et biscuits dans l'autre.

— Courir m'a fait du bien, tu avais raison, dit Kara.

Elle glisse ses mains autour de ma taille et se blottit dans mes bras. Je l'embrasse sur le front tout en humant son odeur, fruits rouges et fleurs des champs, le mélange parfait pour cette journée.

Les gens circulent autour de nous, on gêne probablement tout le monde, plantés comme ça devant la table. À cet instant, il n'y a qu'elle et moi, peu importe son passé et qu'elle ait changé de nom, ou tous ces gens qui nous observent. Pour la première fois depuis longtemps je me sens à ma place, pas comme un cheveu sur la soupe, ou comme ce criminel dans la plus jolie et paisible des petites villes des États-Unis.

Quand je relève la tête, Lucas se tient non loin de là. Je peux lire la satisfaction dans ses yeux. Comme s'il venait de résoudre une équation compliquée.

— Viens, allons nous trouver une couverture à squatter.

Quelques minutes plus tard, Kara picore dans l'assiette « salée » en se léchant les doigts.

— Arrête, fait-elle en riant et en me donnant une petite tape sur le bras.

Le soleil anime des braises dorées qui dansent dans ses iris marron.

— Que j'arrête quoi ?

— De me regarder comme si tu voulais me manger.

— Je m'imaginais plutôt être ce morceau de tomate séchée que tu viens de mettre dans ta bouche.

Elle glousse en rougissant. Le meilleur son du monde. Elle pose l'assiette entre nous et redevient soudain sérieuse.

— Merci de ne pas m'interroger à propos de ce que je t'ai dit hier.

— Toi non plus, tu ne le fais pas. Tu sais pourquoi j'ai été en prison et pourquoi j'ai ces cicatrices, c'est tout. Tu ne cherches pas plus loin.

Elle baisse la tête, et ses doigts commencent à déchirer la serviette en papier sur ses genoux.

— Tu as raison. On s'est juré de ne pas se mentir, mais en réalité on ne se dit rien. Ne rien dire est-il un mensonge, Tony ?

— Ça dépend pourquoi tu ne dis rien, je crois.

— Pour protéger ceux qu'on aime ?

Je me glisse près d'elle et lui saisis la main.

— C'est ce que tu fais ? Tu me protèges en ne disant rien ?

Elle fronce les sourcils. Les braises dorées ont disparu de ses yeux.

— Quelqu'un te veut du mal ? demandé-je encore. C'est pour ça que tu as changé de nom ?

Au même moment, un rire sonore retentit derrière nous. Je me retourne juste à temps pour voir Lucas me faire un signe de tête et approcher. Sa présence jette une ombre sur nous.

Lucas n'est pas très grand et d'apparence propre sur lui. Ses cheveux sont bien coupés, il est rasé de près, et pas un fil ne dépasse de ses vêtements. Ses dents sont parfaitement blanches quand il sourit à Kara en se présentant :

— Je suis un ami de Tony, Lucas.

— Kara, répond-elle en serrant sa main.

— Tu es la nouvelle fiancée ? L'ancienne n'a plus voulu de toi, Tony ?

Il ricane et avale d'un trait le reste de sa bière. Kara me jette un coup d'œil perplexe.

— Je vais me chercher à boire, je te rapporte quelque chose ?

Je fais non de la tête tout en me relevant, soulagé qu'elle ne traîne pas plus longtemps près de cet abruti.

— Je veux bien une bière, chérie.

Je la vois serrer les dents et ravalier ce qu'elle aimerait lui dire. Au lieu de ça, elle hoche la tête et disparaît dans la foule.

— Si tu ne combats pas pour moi, je ferai bien pire que lui révéler ton vrai visage, me menace-t-il.

— Je n'ai rien à lui cacher.

— Elle savait même pas que tu avais été fiancé, raille-t-il sans que je puisse le contredire. Elle est mignonne. Un peu maigrichonne à mon goût...

Je le saisis brusquement par son tee-shirt. Il se contente de me sourire et glisse un papier dans la poche de ma chemise ouverte.

— Tout le monde t'observe, mon pote. Et tu sais ce qu'ils pensent ? Que t'as pas changé, t'es toujours ce putain de criminel qui a buté un type avec ses poings, et qui recommencera à la moindre occasion.

Je le relâche en le poussant en arrière.

— T'as tout ce dont t'as besoin, sur le papier. Dis au revoir pour moi à ta fiancée, et buvez la bière à ma santé.

Puis il s'en va. Et moi, je suis coincé. Quoi que je fasse, je suis perdant.

— Tony ? m'interpelle Patti en approchant. Tout va bien ?

— Oncle Tony, regarde tous les bonbons qu'on a achetés pour le

pique-nique ! s'exclame Clarence, un saladier de friandises multicolores dans les mains.

— Tu comptes manger tout ça ?

Il pouffe en serrant le saladier contre lui d'un geste possessif.

— Clarence, mon cœur, intervient sa mère, grand-père Nic t'attend, tu le vois ?

Elle lui indique Nic près d'une table qu'il a réservée.

— Va vite le rejoindre, j'arrive. Et ne mange pas tous les bonbons !

— Oui, maman.

Patti l'observe jusqu'à ce qu'il soit près de Nic, puis elle se tourne vers moi, bras croisés.

— Qu'est-ce que Lucas te voulait ?

— Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Assez pour comprendre qu'il te cherchait des ennuis. Tu ne dois pas traîner avec ce type.

Je me passe une main sur le crâne, tout en surveillant du coin de l'œil Kara qui est en train de discuter avec Billy, sous la tente.

— Il me colle aux basques, c'est tout.

— Il veut que tu combattes pour lui, c'est ça.

— Comment est-ce que tu sais ça, toi ?

— Un collègue de Nicole lui a parlé des combats qu'il organise, à Providence.

— Lucas a du mal à accepter que je lui dise non.

— Il t'a menacé ?

Je m'assure que Kara soit toujours loin de cette conversation. Bien sûr, Patti s'en rend compte. Je n'ai jamais rien pu lui cacher.

— Il menace Kara, comprend-elle. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je fourre les mains dans mes poches et baisse la tête.

— Tu devrais en parler avec Benny.

— Il n'est plus mon coach, c'est à moi de gérer ça. Ne dis rien à personne, tu veux bien, Patti ? Je vais trouver une solution.

... pas bon du tout

KARA

— Quelqu'un aurait vu ma boucle d'oreille ? demande Nicole en fouillant dans sa trousse à maquillage.

— Sur le lavabo, lui répond Patti.

Elle rectifie son rouge à lèvres, unique trace de maquillage sur son visage, puis se tourne vers moi.

— À ton tour.

Je devrais me méfier de son sourire, mais je suis encore perturbée par leur présence à toutes les deux dans ma salle de bains.

Nicole nous a organisé une soirée entre filles. C'est le week-end des premières fois : premier rencart avec Tony, premier bal, première cuite... Je risque de le payer cher, demain, au boulot.

— Il en manque une, dit Nicole en agitant le bijou devant nous.

— C'est sûrement un coup de Lucifer, articulé-je tandis que Patti me maquille les paupières.

— Il est ici ? s'exclame Nicole en se figeant.

— Tu as oublié que Kara s'en occupe, lui lance Patti.

— Je croyais que ça concernait uniquement la librairie, pas chez toi ! Ce chat me terrifie.

Patti applique du blush sur mes joues et s'attaque à mes cheveux.

— C'est un gentil chat, rassuré-je Nicole. Il a juste la fâcheuse manie de chiper des trucs. Tu devrais jeter un œil sous mon lit ou au-dessus de la bibliothèque dans le salon, c'est là qu'il cache ses trésors, en général.

— Je crois que je vais m'abstenir de porter des boucles ce soir. Je ne tiens pas à énerver l'animal.

Patti remonte mes cheveux en un chignon lâche et naturel. Elle ajoute du brillant sur mes lèvres et s'exclame :

— Tu vas tous les faire tomber, chérie.

— Tu es au courant que je sors avec ton frère, je ne pense pas qu'il

aurait très envie de me voir tous les faire tomber.

— On n'est plus au XVIII^e siècle, fait Nicole en mettant son sac sur son épaule. Et puis de toute façon, ce n'est pas au programme. Vous êtes prêtes ?

Deux heures plus tard, et un dîner dans un resto vegan de Providence, nous nous retrouvons dans une salle remplie de monde. La musique pulse contre les murs, et les lumières sont toutes dirigées vers le centre de la pièce où une cage a été installée.

— On ne devrait pas être là, répète Patti pour la énième fois.

— Relax, Patti, on ne fait rien de mal. On est simplement venues assister à un match, la rassure Nicole en jetant un œil sur les tickets qu'elle tient.

— Illégal, je te rappelle, ajoute Patti.

Les sièges se remplissent vite, le brouhaha devient insupportable avec la musique en fond. Il est difficile de nous parler, même si pour le moment Nicole semble vexée de la réaction de son amie face à la surprise qu'elle nous a organisée. Nous nous frayons un chemin jusqu'à nos places. Patti se décale pour que je me retrouve assise entre elle et Nicole. Elle inspecte sans arrêt la salle. On pourrait croire qu'elle cherche à se cacher de quelqu'un, elle aussi.

— Je vais aller nous chercher à boire avant que ça commence, annonce Nicole. Gardez nos places, d'accord ?

Nous hochons la tête et la laissons passer pour qu'elle puisse rejoindre l'allée qui remonte vers le bar. J'en profite pour interroger Patti :

— Tout va bien ? Tu as l'air... tendue. C'est à cause de Clarence ?

— Il est avec ma mère. C'est dingue, depuis que Tony est revenu, c'est la seconde fois qu'elle me propose de le garder pour que je puisse sortir.

— Alors c'est quoi, le problème ?

— Je ne me sens pas très à l'aise, reconnaît-elle.

— Pourtant, l'autre soir, tu avais l'air partante quand elle en a parlé.

— Oui, avant que je sache qui organisait ce truc.

Elle me lance un coup de coude et m'indique un type, près d'une porte de service, en pleine conversation avec deux autres.

— On devrait rejoindre Nicole, dit-elle quand il tourne la tête vers nous.

— Mais c'est...

— Lucas, confirme Patti. Il ne doit pas nous voir, viens vite.

Elle me force à me lever de mon siège et nous fait emprunter la même allée que Nicole quelques minutes plus tôt.

— Attends, Patti, qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne me répond pas, elle continue de me tirer derrière elle en serrant ma main avec force dans la sienne. Nous croisons Nicole devant le stand de boissons, qui se met à nous courir après.

— Par ici, fait Patti en ouvrant la porte des toilettes pour dames.

Elle me jette presque à l'intérieur, laisse entrer Nicole, puis vérifie que nous sommes seules et verrouille la porte.

— Tu peux m'expliquer ce cirque, Patti, s'énerve Nicole. Tu te plains sans arrêt que tu ne peux pas sortir, et quand je te prépare une soirée, tu réagis comme... comme une gamine pourrie gâtée.

— Lucas est ici, annonce Patti sans tenir compte des paroles de son amie.

Nicole hausse les épaules.

— C'est l'organisateur, je ne vois pas où est le problème.

Patti me lance un coup d'œil hésitant.

— Je suppose que tu sais pourquoi mon frère a fait de la prison.

— Il s'est battu, confirmé-je.

Cette fois, j'ai droit à deux coups d'œil hésitants entre Patti et Nicole.

— Lucas fait pression sur lui pour qu'il combatte, lâche Patti.

— Il ne peut pas l'obliger ! m'exclamé-je.

— Non, et Tony n'en a pas envie, c'est fini pour lui, la boxe. En plus, ce serait le meilleur moyen pour retourner en prison.

Quelqu'un essaie d'entrer dans les toilettes en tapant.

— Sortons d'ici, décide Nicole en déverrouillant la porte.

Un groupe de filles entre en riant. Nous nous retrouvons dans le couloir. Les gens commencent à se diriger en masse vers la cage.

— Je suis désolée pour Tony, s'impatiente Nicole, mais je ne vois pas en quoi ça nous concerne. On est venues pour passer une bonne soirée, alors je compte bien assister à ces matchs.

Nicole nous abandonne là.

— Elle n'a pas tout à fait tort, et c'est elle qui conduit, fais-je remarquer à Patti. On ne peut pas la laisser seule ici, certains mecs sont trop louches.

Un type passe justement près de nous en faisant des bruits de bouche suggestifs.

— Tu as raison, reconnaît Patti. J'espère qu'on n'aura pas à le regretter.

TONY

Il est 23 heures quand je quitte mon service au fast-food.

Jay est revenu de son voyage « mission club » comme il l'appelle. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui demander où il comptait trouver l'argent pour remettre en état la salle de boxe.

— C'est bon, on va le faire, dit-il en se jetant sur moi à peine ai-je mis un pied dans l'appart. Je viens d'avoir un appel de ce gus.

— Tu sais que Gus, c'est vraiment son surnom.

— Pas de bol. Il veut nous voir demain.

Je balance mon sac dans l'entrée et vais me servir un soda dans la cuisine.

— Tu as déjà présenté un projet devant le conseil d'une ville, peut-être ? Parce que moi pas.

— Quelqu'un est de mauvais poil, ce soir, se moque-t-il en engloutissant les frites que je lui ai rapportées.

Mon portable se met à sonner. Je l'ignore, concentré sur Jay et cette folie dans laquelle il nous embarque.

— Et ensuite, si par un heureux hasard le conseil dit oui, comment on va payer les travaux ? Quelle banque voudra bien nous accorder un prêt, tu t'es posé la question avant de te lancer là-dedans ?

— Que ce soit bien clair, le conseil ne peut pas nous empêcher d'ouvrir le club, on présente le projet par courtoisie. Quant à l'argent, on l'a déjà, lâche Jay. De manière légale, et c'est tout ce que tu as besoin de savoir, je ne veux plus parler de ça.

Ses yeux bleus sont plus froids que d'habitude. Ses joues semblent soudain plus creusées, et ses muscles sont tendus comme s'ils luttaien contre quelque chose.

— Tu me jures que c'est légal ?

— Tu me connais, mec, je ferai rien qui te mette dans la merde.

Je ne peux le contredire. Mais s'il a tout ce pognon, pourquoi il roule avec un tas de boue et squatte à droite à gauche depuis des mois ?

— Si on n'a pas l'aval du conseil, ça ne marchera pas. Tu as raison, ils ne peuvent pas nous l'interdire. Par contre, ils peuvent nous mettre des bâtons dans les roues. Sans le soutien de la mairie, on va droit dans le mur.

Mon portable recommence à sonner. Cette fois, c'est un SMS.

Regarde qui est avec moi. Toujours réticent à combattre ? Tu as une heure pour être dans la cage, mon pote.

Une photo de Clarence est jointe au message. Il n'a pas du tout l'air rassuré. Impossible de savoir où elle a été prise, il fait trop sombre.

— J'ai besoin de ta voiture, dis-je à Jay.

Tout ce temps, j'ai cru que Kara serait la cible de Lucas. Je n'imaginais pas qu'il puisse s'en prendre à un enfant.

— C'est qui ?

— Rien, c'est... écoute, j'ai juste besoin de ta voiture, tu me la prêtes ou pas ?

— Un jour ou l'autre, faudra bien que tu me fasses confiance, Tony. Ne fais rien de stupide au moins jusqu'à ce que le conseil soit de notre côté.

Il me lance les clés.

Ne rien faire de stupide. Mes poings me démangent. Et ça, ce n'est pas bon du tout.

... retourner en prison

KARA

Voilà bientôt une heure que nous assistons à un carnage. Un type aligne ses adversaires les uns à la suite des autres.

— J'espère ne pas le croiser dans une allée sombre, celui-là, dit Patti en se couvrant les yeux d'une main tandis que « la Bête », comme le nomme la foule en délire, fait claquer la tête de son adversaire sur le sol.

— Il a le droit de faire ça ? demande Nicole qui n'en perd pas une miette depuis le début. Putain, il manque plus que les épées et on se croirait dans la série *Spartacus*.

— Ou *Game of Thrones*, ajouté-je quand une gerbe de sang éclabousse le premier rang sous des exclamations.

— « *You know nothing, Jon Snow* », fait Patti. Je veux bien lui apprendre tout ce qu'il ne sait pas, moi. Oh merde !

Elle se cache la tête contre mon épaule.

— Il pourrait prévenir avant.

— Sérieusement, est-ce qu'il a le droit de faire ça ? s'exclame à nouveau Nicole.

La Bête vient de briser le bras du pauvre gars. Toute cette violence et ces gens qui applaudissent, qui en redemandent, me dépassent complètement.

— Je suis bien contente que Tony ait refusé de combattre pour Lucas.

Depuis la révélation de Patti dans les toilettes, je surveille les agissements de Lucas. Il tourne autour de la cage, répond régulièrement à son téléphone. Il semble dans son élément, plus que quand je l'ai croisé au pique-nique ce midi.

— Lucas n'était déjà pas sympa à l'époque. Il traînait tout le temps près de mon frère et de ses potes, m'apprend Patti. Il était plus jeune, ne boxait pas... enfin tu sais comment sont les ados à cet âge. Il

n'avait aucune chance de faire partie de la bande.

Elle grimace quand la Bête saute, coude en avant, sur son adversaire étendu sur le sol.

— C'est supposé durer combien de temps, ce truc ? marmonne-t-elle.

Deux hommes entrent dans la cage et aident le perdant à en sortir, tandis que la Bête s'adresse au public en réclamant plus de bruit. Tout le monde est debout à hurler. On les imite, sans les cris, quoique Nicole semble être prise dans l'ambiance. Au même instant, trois types traversent la salle en direction de Lucas. Je reconnaîtrais celui du milieu n'importe où.

— Tony ? Tony !

Il ne m'entend pas tant le public gronde pour la Bête.

— Tu as vu Tony ? me lance Patti. Où ça ?

— Il se dirigeait vers Lucas, vers la cage.

— Tu crois que...

La voix de Patti est étouffée par les acclamations des spectateurs. Nous nous tournons vers le cœur de la salle. Mon estomac remonte dans ma gorge. Tony approche de la cage, la main de Lucas sur son épaule ; dans l'autre, ce dernier tient un téléphone qu'il agite sous son nez. Je ne sais pas ce qui a poussé Tony à changer d'avis, mais je sais une chose, il le fait à contrecœur. Lucas doit faire pression sur lui, d'une manière ou d'une autre. Si Patti et moi sommes ici, alors c'est peut-être son neveu qui est en jeu.

— Appelle ta mère, ordonné-je à Patti. Vérifie que Clarence va bien, vite !

J'abandonne mon sac dans ses bras. Elle prend un air horrifié, puis :

— Empêche-le d'entrer dans cette cage, Kara. Je t'en prie.

Je hoche la tête et enjambe les sièges devant moi, bouscule des personnes et m'élance dans l'allée, mon portable à la main. Je cours jusqu'au centre de la salle, me faufile entre les gardes de Lucas, puis me jette sur Tony. Étonné, il fait un pas en arrière quand je lui saute dans les bras, nouant mes jambes autour de ses hanches.

— Ne fais pas ça, le supplié-je en enfouissant mon visage dans son cou.

Ses bras se resserrent autour de moi.

— Je n'ai pas le choix, la fille qui n'est pas supposée être là.

— Rien n'arrive par hasard, Tony.

Mon portable émet un bip. C'est Patti m'informant que Clarence va bien.

— Embrasse-moi, murmuré-je.

— Je dois y aller, dit-il en essayant de détacher mes bras de son cou.

— Clarence va bien, Tony, fais-moi confiance, et embrasse-moi.

Je n'attends pas un instant de plus et pose ma bouche sur la sienne. Je caresse ses cheveux en m'abandonnant à son étreinte comme si nous étions seuls et non devant des centaines de personnes. Les sifflements ne mettent pas longtemps à fuser. Le speaker annonce :

— Je crois que ce concurrent a quelque chose de mieux à faire que de monter sur le ring ce soir !

Sans interrompre notre baiser, Tony nous éloigne de la cage. Il fait un signe à la salle et m'empoigne les fesses sous les acclamations des gens. Puis nous disparaissions dans une pièce. Une fois la porte fermée, il me fait descendre et me serre les bras.

— Où est mon neveu ?

— Il va bien, le rassuré-je en lui montrant le message de Patti sur mon téléphone.

— Lucas m'a envoyé une photo, en disant qu'il était avec lui, m'explique-t-il.

Il me tend à son tour son portable pour que je puisse voir la photo de Clarence. Au même instant, la porte s'ouvre sur Lucas, fou de rage.

— Tu vas le regretter, mon pote, crache-t-il.

Tony serre les poings. Je suis plus rapide que lui. Je prends Lucas par surprise et lui colle mon poing dans la figure. Il s'apprête à répliquer, mais Tony le pousse et s'interpose entre nous.

Patti, Nicole et deux types entrent comme des furies. La présence de Patti semble déstabiliser Lucas, qui ordonne à ses gardes de rester en dehors de ça. Patti s'avance vers lui, l'obligeant à reculer jusqu'au mur. Elle le giflé.

— La prochaine fois que tu t'approches de mon fils, je te tue.

Puis elle sort de la pièce, suivie par Nicole.

Tout en se frottant la joue, Lucas s'adresse à Tony :

— Entre la sœur et la fiancée, on peut dire que tu es entouré de deux beaux spécimens. Tu peux pas me reprocher d'avoir essayé. Toi et moi, on se ferait un paquet de fric.

— Refais un truc comme ça, et je les laisserai s'occuper de toi, Lucas. Tu penses que je serais un bon candidat pour tes combats ? Tu n'as pas idée de ce qu'une femme est capable de faire pour ceux qu'elle aime.

Il me prend la main et nous partons.

Une fois dehors, nous retrouvons Patti et Nicole.

— J'ai eu maman au téléphone, nous informe Patti. Lucas est passé

juste après mon départ de la maison. Il a tapé l'incrusted, tu sais comme il est beau parleur, et elle l'a laissé seul avec Clarence le temps d'aller chercher du café dans la cuisine.

— C'est à ce moment-là qu'il a dû faire cette photo, dit Tony en lui tendant son téléphone. Je suis tellement désolé, Patti.

— Tu n'y es pour rien.

Elle le prend dans ses bras.

— On devrait appeler la police, propose Nicole. On ne peut pas le laisser s'en tirer comme ça.

— Techniquement, il n'a rien fait d'illégal, il ne menace même pas Clarence dans son message, explique Tony. Par contre, moi, je n'ai pas le droit de me trouver dans ce genre d'endroit, je pourrais retourner en prison.

TONY

Kara me tient discrètement la main depuis que nous sommes sortis de ce merdier.

— Tu te sens capable de conduire ? demandé-je à Nicole, une fois devant sa voiture.

— Oui, pas de soucis, ça va aller. Je suis tellement désolée, je ne pensais pas que ça se passerait comme ça.

C'est la troisième fois qu'elle s'excuse.

— Tu n'y es pour rien, la rassuré-je. Fais attention sur la route.

La voiture partie, nous nous dirigeons vers celle de Jay. Je prends doucement la main de Kara.

— Fais-moi voir. Tu as mal ?

— Un peu, grimace-t-elle. Sur le moment, ça m'a fait tellement de bien.

— Premier coup de poing ?

Elle hoche la tête en souriant.

— C'est le week-end des premières fois.

— Et il n'est pas fini, dis-je en passant mon bras autour de ses épaules.

Elle me bouscule en riant. Je la tiens contre moi jusqu'au moment où nous arrivons à la voiture.

— Tony, énonce-t-elle en posant les mains sur la portière que je viens de lui ouvrir. Tu allais vraiment entrer dans cette cage ?

— J'ai cru que je n'avais pas le choix. L'arrangement, c'était de rentrer dedans.

Elle porte une main à ses lèvres.

— Tu veux dire que tu l'aurais laissé te taper dessus sans réagir ? Il t'aurait tué, Tony ! Tu ne l'as pas vu combattre, tu n'étais pas là. On l'appelle la Bête.

Je passe mes bras autour d'elle pour interrompre ses frissons.

— Quand je t'ai vu près de cette cage, après ce que les adversaires de cette bête avaient subi...

— C'est fini, dis-je en lui caressant le dos.

Elle relève la tête et me regarde comme personne avant elle. Je suis désarmé, impuissant face à ce que je ressens.

— Je tiens à toi, Tony, avoue-t-elle en fronçant les sourcils.

— Et c'est mal ? Parce que je tiens à toi, moi aussi.

Elle et moi, c'est une évidence depuis le début.

— Non, ce n'est pas mal, c'est... J'ai peur. Kara n'est pas mon vrai nom.

— Oui.

— Tu as dit que tu risquais de retourner en prison si la police t'arrêtait dans ce genre d'endroit. Ça ne t'inquiète pas ?

Je pose ma main sur sa nuque pour l'obliger à ne pas baisser les yeux.

— Inquiet pour quoi ? Pour le fait que tu as changé de nom, probablement pour fuir un passé qui te terrifie ?

— Et si j'étais une criminelle ?

— Dans ce cas on est deux. Je prends le risque, la fille qui a volé mon cœur.

Je l'attire à moi pour l'embrasser. J'aimerais lui dire bien plus que ces mots, mais elle n'est pas prête à les entendre, et moi, peut-être pas non plus à les lui dire. Ça n'enlève rien au fait que j'ai des sentiments pour cette fille dont je ne connais même pas le nom.

Cela fait deux fois que la secrétaire à l'accueil se racle la gorge en jetant un coup d'œil exaspéré à Jay. On poireaute depuis bientôt une heure sur nos chaises pour notre rendez-vous avec Gus. Jay et la patience, ça fait deux, voire quatre. Je me demande combien de temps encore il va tenir avant de défoncer la porte. Pour l'instant, il se contente de taper du pied par terre et de lancer des sourires niais à la secrétaire chaque fois qu'il entre dans son champ de vision.

— Laisse-la tranquille, lui ordonné-je à voix basse.

— C'est pour passer le temps. D'ailleurs, en parlant de bon temps, comment c'était hier soir ? Bien, je suppose, puisque tu n'as pas dormi

chez toi.

C'est moi qui ai droit à son sourire niais maintenant.

En raccompagnant Kara chez elle la veille, ni moi ni elle n'avions envie de nous séparer. Ça s'est fait naturellement : elle a ouvert sa porte et m'a fait entrer. On a discuté jusqu'à tard dans la nuit. C'était notre deuxième nuit ensemble, et la première fois qu'elle le décidait. Il ne s'est rien passé cette fois encore, je n'étais pas là pour ça. J'avais juste envie de la tenir dans mes bras et de me réveiller auprès d'elle ce matin.

— J'étais chez Kara. La soirée a été mouvementée.

Puis je lui relate les faits : les menaces de Lucas, jusqu'à son coup de bluff et l'heureux hasard qui a fait que Kara, Patti et Nicole se trouvaient là-bas. Puis l'intervention de Kara.

— Elle a de la ressource, fait-il.

Si Jay et moi on doit rouvrir le club et se lancer dans ce truc complètement insensé, il doit connaître mon histoire.

Je pose les coudes sur mes genoux en prenant une grande inspiration.

— J'ai frappé quelqu'un à mort.

— Quand, hier soir ? s'exclame Jay en s'attirant de nouveau les foudres de la secrétaire. Oh ! je vois, comprend-il soudain.

— J'allais avoir 18 ans. Un événement s'est produit et... j'ai perdu les pédales. Je me suis battu contre un type et l'ai mis dans un sale état. Ça faisait un bout de temps que certains jeunes causaient des problèmes au club et en ville, alors ils ont voulu faire un exemple avec moi. J'ai eu droit à deux procès, un premier au tribunal et un autre ici, à Owl City. Il est mort à l'hôpital pendant le procès, ça a fini de convaincre le juge. J'ai pris quatre ans. Tu connais la suite.

Jay passe une main dans ses cheveux décolorés.

— Merde. C'est pour ça qu'il te lâche plus, ce Lucas. Il sait de quoi tu es capable.

— Sauf que je ne le suis plus, c'est fini.

Au même moment, la secrétaire nous annonce :

— Il va vous recevoir.

... rien d'autre

KARA

Billy se masse les tempes d'un air absent depuis bientôt une heure. Elle n'a même pas touché aux biscuits au miel de Mira, pourtant ses préférés, ni grondé Lucifer qui traîne autour d'elle. On dirait qu'elle n'a plus d'énergie, depuis quelques jours.

Tony et Jay présentent leur dossier au conseil cet après-midi. J'espère que ça va marcher. Jay est tellement à fond qu'on ne peut que partager son enthousiasme. Tony est plutôt prudent face à ce projet. Il préfère attendre de voir comment les choses vont se dérouler avant de se réjouir. Au fond, je pense qu'il redoute un oui comme un non.

J'abandonne la liste de commandes sur le bureau pour rejoindre Billy. Assise sur un des fauteuils verts, près de la vitrine, elle observe Gus en pleine discussion avec Benny sur le trottoir.

— Ces deux-là ne se supportent pas, ils sont pourtant toujours fourrés ensemble, remarque-t-elle. Je crois que Gus a une très haute opinion de Benny et qu'il recherche son approbation en permanence.

Elle étouffe un bâillement. J'abandonne les deux hommes pour me concentrer sur Billy.

— Est-ce que tout va bien ?

Elle tourne la tête vers moi et sourit d'un air triste. Son regard, d'habitude si bleu et lumineux, est voilé.

— Je ne sais pas, reconnaît-elle après avoir réfléchi. Je crois que c'est ce qui me trouble le plus, tu vois.

Sa lumière a disparu. Tout est devenu terne en elle. J'ai l'impression qu'elle perçoit mes peurs car elle ajoute :

— Bientôt je le saurai, Kara. J'ai juste besoin d'un peu de temps. Je suis contente de t'avoir près de moi.

— Tu me le dirais, si tu avais des ennuis, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, ma jolie mélodie, dit-elle en tapotant mon genou.

J'ai toujours un pincement au cœur incontrôlable quand elle me

parle ainsi. Elle se redresse et vient m'embrasser sur la joue.

— Je peux te laisser fermer seule ?

— Pas de problème.

Elle s'éloigne d'un pas lent, s'arrête pour laisser passer Lucifer sans même lui crier dessus, récupère son sac et ses clés, et sort de la librairie.

Je reste assise là pendant de longues minutes sans pouvoir bouger. J'ai de l'affection pour Billy, et la voir dans cet état me trouble.

— Bonjour, lance une voix en même temps que hulule la chouette au-dessus de la porte.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, tablette à la main, me fixe depuis l'entrée. Il est vêtu d'un pantalon en toile et d'une chemise sur laquelle pend un cordon avec une carte plastifiée.

— Je travaille pour *la Gazette*, le journal de la ville, William King.

Voilà un nom qui ne doit pas être facile à porter tous les jours. Il me serre la main puis me tend un papier : une liste de questions.

— Je prépare un article sur les différents commerces du centre-ville et leurs actions pour le rendre plus attractif pour les touristes.

Mon signal d'alarme interne se met en route, d'abord doucement, comme pour me faire comprendre d'être sur mes gardes.

— Vous devriez voir avec la gérante, Mme Lockwood.

— Vous ne travaillez pas ici ? Vous êtes Kara, c'est ça ?

Il lève sa tablette et me prend en photo.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous l'ai dit, c'est pour l'article.

— Vous venez de me prendre en photo ?

Il continue de manipuler sa tablette sans me prêter attention.

— Ce sera bon pour les affaires, lâche-t-il en se dirigeant vers la sortie. Je repasserai plus tard.

Puis il s'en va et je reste là, le signal d'alarme hurlant dans ma tête. *La Gazette* a forcément un site en ligne, je vais me retrouver en photo sur le Net, et ce n'est pas possible. Même si c'est mon faux nom qui est cité, qui sait si Wilson ne tombera pas dessus par hasard ? Les gens, de nos jours, partagent tout et n'importe quoi sur leur page.

Je me précipite dehors, claque la porte derrière moi. Mes mains tremblent tandis que je le cherche parmi les passants. Il est au bout de la rue, en train de discuter avec une femme en tailleur. Je m'élance vers eux, mon cœur bat si vite qu'il va exploser contre mes côtes. Le type se remet en route.

— Attendez ! crié-je.

Tant pis si tout le monde me remarque, je dois à tout prix

l'empêcher de publier cette photo. Je cours sans parvenir à le rattraper. Il disparaît à l'angle de la rue. Arrivée au croisement, je tourne en évitant de mon mieux les gens. Je heurte violemment quelqu'un. Mes poumons sont en feu. Des bras me retiennent.

— Lâchez-moi, je dois...

— Hé ! tout va bien, dit soudain Tony.

Il pose une main sur mon visage.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il d'une voix inquiète.

— Il a fait une photo, je ne peux pas... il ne doit pas...

— Qui ?

— Un journaliste, il travaille pour *la Gazette*. Tony, s'il publie cette photo...

Je fonds en larmes sans pouvoir m'en empêcher. Tout ce que j'ai construit ces derniers mois, mon appartement, mon travail, mes nouveaux amis, Lucifer, je ne peux pas les laisser derrière moi et partir. Car c'est ce que je devrai faire si cette photo est publiée.

— Il ne le fera pas, décide Tony.

TONY

— C'est lui, m'indique Kara en pointant du doigt un mec en chemise qui s'engouffre dans une allée bordée d'immeubles.

Une plaque sur le mur nous indique qu'il s'agit des bureaux de *la Gazette*.

— Tu vas retourner à la librairie, ordonné-je à Kara.

— Je l'ai laissée sans surveillance, je... je suis la pire des employées, s'écrie-t-elle en portant les mains à sa tête et en se frottant le front.

— Tu n'es partie que quelques minutes, et tu oublies qu'on est à Owl City, ça va aller.

Elle observe le bâtiment, indécise.

— La photo, je ne peux pas...

— Je m'en charge, ils ne la publieront pas, je te le promets. Retourne à la librairie.

Elle ne bouge pas.

— Fais-moi confiance, d'accord ?

— Tu ne peux pas débarquer comme ça et exiger qu'ils suppriment cette photo sans éveiller les soupçons. Tout est fini. Si je ne fais rien, ma tête sera dans leur journal et sur leur site internet, et si j'insiste, ils vont se poser des questions et enquêter sur moi. Dans l'un ou l'autre cas, je suis fichue.

Ses épaules s'affaissent et son visage pâlit.

— Tout le monde a droit à la vie privée, même les filles qui se cachent.

Je trouve rapidement le site internet du journal sur mon téléphone, et clique sur la page des employés, que je montre à Kara.

— C'est lequel ?

Elle pose son doigt sur un certain William King. Je ne le connais pas, et ce n'est peut-être pas plus mal.

— Retourne à la librairie.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Lui rappeler deux ou trois petites choses.

J'attends qu'elle s'éloigne et disparaisse au coin de la rue pour entrer dans l'immeuble. Je trouve facilement le bureau du « reporter King ». Ce mec se croit où, sérieux ?

— Tony Miller ! s'exclame-t-il avant même que je me présente.

Il abandonne son clavier d'ordinateur et me rejoint devant son bureau au milieu d'un *open space*. Nous sommes seuls dans les locaux.

— William King, m'informe-t-il en me serrant la main. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Mon collègue ne tarit pas d'éloges. Une vraie célébrité.

Son collègue a tenté une fois ou deux de m'approcher, il voulait une interview sur mon retour en ville. Il a fini par abandonner, mais a tout de même publié un petit encart me concernant dans *la Gazette*.

— Je ne suis pas là pour moi.

Il m'indique un siège que je refuse d'un signe de tête.

— J'avais justement l'intention de passer vous voir, j'ai quelques questions au sujet du club que vous rouvrez. Vous avez prévu de gros travaux ? Pensez-vous obtenir le soutien de la mairie ?

— Vous avez pris des photos à la librairie.

Il fronce les sourcils et se reprend vite. Il comprend qu'il est en position de force.

— Exact, pour le dossier que je prépare sur les commerces du centre.

— Vous avez besoin d'une autorisation pour publier ces photos, pas vrai ?

— C'est un lieu ouvert au public, dit-il en retournant s'asseoir derrière son bureau.

— Dans ce cas, prenez des photos de la librairie, mais vous allez devoir renoncer à publier celle de l'employée.

Il croise les mains derrière la tête et fronce les sourcils.

— Kara Lowell ? C'est une jolie fille, elle ne devrait pas s'en faire comme ça.

— Où est le rapport ? C'est son droit, de refuser, et si vous vous obstinez, ce sera une atteinte à sa vie privée.

Il se relève, fait le tour de son bureau. Il semble incapable de rester en place.

— Pas de problème, je comprends.

— Maintenant, ordonné-je en avançant vers lui.

Il tressaille, une mèche de cheveux lui tombe sur le front. Il se recoiffe d'un geste brusque et repasse derrière son bureau.

— Pas de problème, répète-t-il en cliquant sur sa tablette.

J'aperçois des photos défiler, jusqu'à celles de Kara. Il supprime les trois.

— C'est étrange de ne pas vouloir être dans le journal, commente-t-il, le nez toujours vissé à sa tablette.

Je saisis son porte-nom, où est écrit « reporter King », tandis qu'il continue :

— De nos jours, tout le monde n'attend que ça, passer dans le journal. Il faut voir le nombre de selfies publiés sur les réseaux.

Il relève la tête et remarque que je tiens son porte-nom. Je le balance sur son bureau.

— On ne cherche pas tous la notoriété.

Puis je tourne les talons. Arrivé devant la porte, je l'entends dire :

— Vous ne la cherchiez pas la notoriété, peut-être, quand vous boxiez ?

Je me fige.

— Et quand vous l'avez tué ?

Je me retourne en serrant les poings. Il s'est encore levé de sa chaise et trépigne devant moi d'un air satisfait. Il tend son portable entre nous.

— Vous avez revu ses parents depuis votre sortie ? Vous saviez qu'ils ne supportaient plus de vivre ici, qu'ils étaient partis ?

Je pourrais lui en coller une, j'ai envie de lui en coller une, au lieu de ça, je prends une grande inspiration et avance vers lui. Il recule en balbutiant, comme si j'allais le frapper. Bizarrement, ça ne me fait pas plaisir ; au contraire, ça me met mal à l'aise. Ce type fait seulement son boulot.

— Je serais heureux de parler du club de boxe avec vous, si ça vous intéresse. Vous savez où me trouver.

Kara est assise sur un des fauteuils vert olive, le visage grave, quand

j'arrive à la librairie. Elle ne relève même pas la tête au hululement de la chouette.

— Il les a supprimées.

Elle sursaute au son de ma voix et lève ses doigts devant sa bouche. Elle reste là sans bouger ni parler. Je m'agenouille face à elle et pose une main sur sa jambe. Elle est glacée.

— Tout va bien, tenté-je de la rassurer.

En vérité, je ne sais rien. J'ignore ce qu'elle a fui, pourquoi elle a dû changer de nom.

— Tout va bien, répété-je en frottant son mollet. Ils ne les publieront pas.

— Il y en aura d'autres. Un jour ou l'autre ça arrivera, annonce-t-elle en baissant les bras. Je ne peux plus vivre comme ça, Tony. Je ne peux plus vivre dans le doute et risquer de tout perdre.

— Tu ne me perdras pas, moi, quoi qu'il arrive, je serai toujours là pour toi.

Elle se passe une main lasse sur le front.

— Tu oublies les mensonges. Avec eux, quel avenir a notre relation ? lâche-t-elle en se dirigeant vers la caisse.

Je la rattrape et l'enlace par-derrière. Je niche mon nez dans son cou en murmurant :

— Tu me possèdes depuis le premier jour.

Je sens son souffle se bloquer dans sa poitrine puis s'accélérer, alors je continue :

— J'ai été à toi dès je t'ai vue sur le palier, avec cet horrible chat.

Je la fais se retourner.

— C'est toi qui m'importes, rien d'autre.

... dans ses yeux

KARA

— Même si tu t'appelais Gertrude.

— Qu'est-ce que tu as contre le prénom Gertrude ? m'esclaffé-je.

Tony me serre contre lui. Il parvient à éloigner toutes mes craintes en quelques minutes. Auprès de lui, je pourrais tout affronter, y compris mon frère.

Parfois je me demande si quelque chose de plus grand que nous n'existe pas, comme le destin. J'ai atterri dans cette petite ville en tombant par hasard sur l'annonce de Billy. Était-ce un hasard ? N'étais-je pas prédestinée à vivre ici et à rencontrer Tony ?

J'ai grandi dans la crainte de Wilson. Petite, même quand mon père était là pour faire tampon, je savais que je devais rester à ma place et ne pas l'importuner. Puis quand il n'y a plus eu que lui et moi, j'ai subi en silence. Je le regrette aujourd'hui. J'aurais dû réagir, mais j'avais trop peur de le provoquer. Que se serait-il passé si j'avais rencontré Tony plus tôt ? Aurais-je eu la force d'affronter mon frère ?

— Ces mensonges dont tu parles, c'est à cause de ton frère, n'est-ce pas ? demande-t-il doucement. Viens.

Il rapproche les fauteuils. Nous nous asseyons et il me prend la main en attendant que je sois prête à lui répondre. J'ai besoin de me confier à lui, qu'il sache une part de vérité sur mon histoire. Alors, malgré ma peur, je commence à lui raconter :

— Il a toujours été difficile à vivre. Il était en colère contre le monde entier, pas seulement contre moi. Bien sûr, je ne le comprenais pas à l'époque. Quand mon père est décédé, on a dû se sauver pour rester ensemble, et changer de nom. Il disait qu'on me placerait chez des gens, ou, pire, dans un centre pour délinquants, puisque j'étais responsable de sa mort. Au début, il était gentil, et je lui étais tellement reconnaissante de prendre soin de moi. C'est ce que je me répétais quand il a commencé à changer. Je lui trouvais sans arrêt des

excuses. Je m'adaptais à lui et à ses sautes d'humeur. Il avait de bons arguments : le monde trop dangereux, les hommes trop violents... et il se servait de ma culpabilité. Il faisait tout ça par amour, il s'occupait de moi, je pouvais bien supporter ses crises, non ?

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Ma mère.

Je souris en pensant à elle, même si je n'en ai aucun souvenir. Devant l'air confus de Tony, j'ajoute :

— Je possède une boîte secrète, cachée dans un gros livre, qu'elle avait achetée avant ma naissance pour y conserver différents objets et me l'offrir pour mes 10 ans. C'est mon père qui s'en est finalement chargé. Un jour, j'ai trouvé un mot à l'intérieur du livre, une longue lettre écrite par ma mère à la femme que je deviendrais. Elle parlait de tout, de grandes questions philosophiques, religieuses, de sexe et surtout d'amour. Ça m'a donné la force d'ouvrir les yeux.

— Et donc tu as changé de nom et tu t'es enfuie.

Il me prend dans ses bras et je me laisse aller contre son épaule.

— Tu es la fille la plus courageuse que je connaisse.

— Ah oui ? Tu as vu dans quel état je suis pour une simple photo.

L'autre soir, j'ai couru devant une salle pleine de gens survoltés et interrompu un match ; pourtant, quand ce journaliste m'a prise en photo, j'ai été incapable d'agir. J'ai cru que mon monde s'écroulait. Ça m'a pétrifiée.

— Ça ne veut pas dire que tu n'es pas courageuse. Tu n'es pas restée sans rien faire, tu pourchassais quand même ce gars dans la rue quand on s'est croisés.

Il m'embrasse sur le front et me frotte le dos.

— Merci de t'être confiée à moi.

— Merci de m'avoir écoutée.

— Est-ce qu'un jour tu me diras ton prénom ?

Je me redresse. J'ai l'estomac noué à l'idée de le lui révéler, mais les regrets seraient pires.

— Je m'appelle...

TONY

La sonnerie de mon téléphone résonne, empêchant Kara de me révéler sa véritable identité. Elle porte une main à ses lèvres, troublée, tandis que je réponds à Jay. Je me demande depuis quand elle n'a pas prononcé son nom.

— Qu'est-ce que tu fous ? me fait la voix étouffée de Jay.

Je consulte l'heure à ma montre. Le rendez-vous à la mairie ! Je l'avais complètement oublié !

— J'arrive dans cinq minutes. Retarde le début de la séance.

— Comment je suis supposé m'y prendre ? chuchote-t-il. Ce gus est tout rouge, tellement il n'en peut plus.

— Je suis en route, tu n'as qu'à faire ce que tu sais faire de mieux.

— Leur casser la gueule ?

— Les baratiner, Jay ! J'arrive.

Puis je raccroche.

— Je dois y aller.

Un couple d'ados entre au même moment dans la librairie.

— Tu choisis celui que tu veux, dit le garçon à la fille qu'il tient par la main. Je te l'offre.

— Je peux me payer mes livres, répond sa copine.

Kara les salue et les observe se diriger vers les étagères.

— J'aurais pu être comme cette jeune fille, mais je l'ai laissé contrôler ma vie.

Je glisse mes bras autour de sa taille. Son corps semble avoir été créé pour le mien.

— Ça demandait un sacré courage, d'affronter l'inconnu comme tu l'as fait. Tu te rends compte de ce que tu as accompli ? Tu ne connaissais personne quand tu es arrivée ici. Et aujourd'hui, tu as un travail, un appartement, des amis.

— Et un chat, ajoute-t-elle en redressant les épaules.

Elle les a conservées basses trop longtemps en étant enfermée dans cette peur. Alors qu'elle est faite pour être libre.

— Et un chat.

— Quoi d'autre ? demande-t-elle en arquant un sourcil.

Je l'enlace un peu plus étroitement. Je ne me laisserai jamais de la sensation de son corps contre le mien.

— Tu as un Tony.

Je l'embrasse dans le cou. Elle rit doucement et se tortille dans mes bras pour se dégager.

— Faut pas croire, c'est hyper rare ces trucs-là.

— J'ai de la chance alors, reconnaît-elle en se mettant sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Jay t'attend, et moi j'ai du travail.

Elle est plus sage que moi. Je pourrais tout oublier dans ses bras, même ce bon vieux Jay qui s'est donné du mal toute la semaine pour préparer ce rendez-vous.

— Ce soir, je t'emmène dîner.

— Je ne peux pas, je sors avec ta sœur et Nicole. On va boire un

verre chez Nic.

Kara et l'alcool, on ne peut pas dire que ça fasse bon ménage. Au moins mon grand-père sera là pour veiller sur elle.

— Tu pourrais nous y rejoindre, propose-t-elle en déposant un baiser sur ma joue, celle avec la cicatrice.

Assis à la table, face à nous, certains ne cachent pas leur désaccord pour notre projet.

— Les rencontres sportives amènent du monde, explique Jay sans se démonter. Eh non ! Gustave, pas des criminels, moi je vous parle d'enfants avec leur famille qui se déplaceront pour les matchs interclubs.

Voilà trente minutes qu'il présente notre dossier. Je ne lui connaissais pas ce talent, on dirait qu'il a fait ça toute sa vie, dans son costume sombre. Il distribue des papiers – des brochures d'autres clubs de la région, concernant les rencontres – tout en expliquant à quel point ce genre d'événements pourrait dynamiser l'économie de la ville.

En jean et chemise, j'ai l'air d'un plouc à côté de lui. Je voulais me présenter devant le conseil sans tricher. Jay est à l'aise dans ce jeu-là, contrairement à moi.

— Ma sœur va régulièrement à Providence pour les matchs de son fils, dit une femme que je ne connais pas. Il fait du basket.

— Nous prévoyons d'ouvrir la salle de boxe à d'autres disciplines par la suite, continue Jay. D'abord la boxe, mon domaine, puisque j'ai un diplôme d'État pour l'enseigner, puis des sports avec des valeurs tout aussi nobles, comme le judo, le karaté. C'est important d'inculquer certaines valeurs profondes à nos enfants, et ces sports ont fait leurs preuves depuis des siècles.

Gus émet un ricanement méchant depuis sa chaise.

— Des valeurs comme les siennes ? lâche-t-il en me pointant du doigt.

— Exactement, Gustave. Le pardon et la rédemption font partie de ces valeurs que nous défendrons auprès de vos enfants. Ces mêmes valeurs que la Bible nous enseigne.

Gus croise les bras d'un air mauvais, tandis que la plupart des autres hochent la tête, satisfaits.

Jay continue ainsi pendant presque une heure jusqu'à ce que le maire Suarez, en poste depuis que je suis petit, mette un terme à la

séance en nous félicitant pour notre travail.

Nous avons le soutien de la Ville.

— Laisse-moi deviner, dit Jay une fois dehors, tu étais avec ta copine.

— Je suis désolé, tu comptais sur moi et...

— C'est pas moi qui vais te jeter la pierre pour avoir pris du bon temps avec une femme, coupe-t-il en levant la main.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Elle... c'est compliqué.

Il hausse les épaules, défait sa cravate et la fourre dans sa poche.

— Tout s'est bien passé, c'est le principal. Ils ne sont pas cons, ils savent qu'ils ont tout autant que nous intérêt à ce que ça fonctionne.

— Le fait qu'on ait déjà les fonds nécessaires a joué en notre faveur.

— Justement, à ce propos, dit-il sans affronter mon regard.

Ce qui est rare, sauf quand il a un truc à dire qui le met mal à l'aise.

— Je te rembourserai, Jay, tu me connais.

— Ce n'est pas ce que je souhaite.

— Je ne te suis pas.

— Cet argent, je n'en voulais pas. Il était là et j'ignorais quoi en faire. J'ai songé à le donner, seulement, c'était comme abandonner une seconde fois.

Je ne comprends rien à ce qu'il raconte. Je sais peu de choses sur lui et sur sa vie d'avant la prison. Parfois, on connaît les gens sans avoir besoin de tout savoir. C'est le cas avec Jay. Il fait partie de ma famille.

— Ce club, c'était un signe, Tony. J'ai enfin compris.

— Compris quoi, Jay ?

— C'est notre seconde chance.

C'est vrai que ça y ressemble, et ça me terrifie.

— On n'a pas intérêt à se loucher alors, car après ça, c'est fini.

— T'as tout compris, patron, s'exclame-t-il.

La grimace que je lui adresse le fait rire.

— Tu as été impressionnant, Jay, devant le conseil. Tu continues de me sauver la mise, même ici. Tu es un peu comme la marraine de cette princesse, tu sais, la bonne fée ?

— Merde alors, tu me vois comme une vieille femme ? Faut vraiment que je me remette au cardio !

Nos rires résonnent dans la rue que nous remontons pour rejoindre mon appart.

— Tiens, un gars te cherchait ce matin, à la salle, m'informe Jay en

déposant sa mallette et les papiers dans l'entrée. Il avait l'air louche, si tu veux mon avis.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

Jay récupère des boissons dans le frigo.

— Voir le coach. J'ai d'abord cru qu'il parlait de Benny, puis il a dit que c'était le potentiel futur coach, le jeune avec des cicatrices.

Une sensation que je connais bien m'étreint. J'ai souvent eu affaire à ces situations en prison. Quand un gars vous recherche, ce n'est jamais bon. Enfermé ou pas.

— Je lui ai dit de repasser au club, je n'allais pas te l'envoyer chez ta copine. Il était le genre propre sur lui, avec lunette et veste en tweed, un peu blaireau même, mais, je ne sais pas, y avait un truc pas net. Peut-être son attitude, ou un truc dans ses yeux.

... les mêmes mots

KARA

Quand je ferme la librairie à clé, Patti m'attend déjà sur le trottoir. Elle porte une jupe longue blanche fendue sur les côtés, avec un débardeur rose.

— Tu aurais pu patienter à l'intérieur, dis-je en la rejoignant.

— Je ne voulais pas te déranger pendant ton travail. Nicole et Vincent nous retrouvent plus tard. Ils ont un problème de baby-sitter.

Elle entortille un mouchoir en papier autour de son index tandis que nous nous mettons en route. Je remarque une trace de maquillage sous son œil gauche, comme si elle avait pleuré. Elle se recoiffe en pinçant les lèvres.

— Clarence va bien ?

— Oui, répond-elle.

Sa voix tremble légèrement et elle renifle.

— Pardon, Kara, ajoute-t-elle. C'est juste qu'on est vendredi. Clarence vient de partir chez ses grands-parents paternels pour le week-end.

— C'est bien que Clarence passe du temps avec eux, non ?

Le père de Clarence semble être un sujet tabou. Je sais qu'elle a eu son fils quand elle était très jeune ; par contre, rien sur l'identité du papa ni pourquoi il n'est pas dans le paysage.

— Oui, tu as raison, reconnaît-elle. C'est une épreuve chaque fois pour lui comme pour moi.

Nous croisons un couple avec leur chien. Patti baisse la voix et continue :

— Clarence aime beaucoup ses grands-parents. Mais c'est plus fort que moi. J'ai toujours peur qu'ils ne me le rendent pas.

— Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

Elle m'adresse un sourire crispé tout en passant une main dans ses cheveux.

— Parce qu'ils ont perdu le procès. Ils ont demandé sa garde après sa naissance. Le juge a tranché en ma faveur, en partie grâce à ma mère. Sans elle, je ne sais pas si l'on m'aurait laissée élever mon fils.

— Il va souvent chez eux ?

— Un week-end par mois et une semaine pendant les vacances. Une décision du juge. Ils vivent en dehors de la ville, ça n'aide pas à me sentir plus rassurée, tu peux me croire.

Nous arrivons déjà devant chez Nic. Une musique nous parvient du bâtiment.

— Comme au bon vieux temps, murmure Patti en poussant la porte.

Le bar est métamorphosé. C'est toujours le même, l'enveloppe n'a pas changé, pourtant l'ambiance est différente. Comme s'il avait repris vie. Nic traverse la salle, des bières dans les mains. Dès qu'il nous aperçoit, il vient nous saluer. Nous l'embrassons chacune sur une joue, et il rit de bon cœur, son ventre rond tressautant dans sa chemise à carreaux rouge.

La musique provient du juke-box, placé au fond de la salle, près des tables de billard. Un groupe de jeunes est en train de faire une partie sur fond de rock des années soixante-dix.

— Tu as besoin d'aide, grand-père ?

— Profite de ta soirée. Le petit est bien arrivé ?

Patti hoche la tête puis elle tape dans les mains en criant :

— Tu as raison, ce soir, c'est la fête !

Elle s'empare d'une bière qu'elle boit à grandes gorgées sous le regard surpris de Nic.

— Vous... vous avez mangé ? demande-t-il.

— Non, dis-je en retirant la bière des mains de Patti qui me sourit crânement. Heureusement que ce n'était pas du whisky !

— Installez-vous, nous ordonne Nic en allant servir ses clients.

Patti et moi nous asseyons au bar. Don est là lui aussi. Il déguste un burger en suivant un match de hockey à la télé.

— Bonsoir, Don.

— Tiens, ma jolie brunette préférée. Patti, comment va ton garçon ?

— Il va bien, merci, Don.

— Alors, qu'est-ce que je vous sers, mesdemoiselles ? nous lance Nic, de retour derrière son bar.

— On n'attend pas Vincent et Nicole ? demandé-je.

Patti secoue la tête puis se hisse sur son tabouret pour attraper un bol de cacahuètes.

— Ils mangent hyper tôt, comme les petits vieux. Désolée, grand-père.

— Je ne suis pas petit, rit-il.

La musique s'arrête. Un des jeunes glisse une pièce dans le juke-box et sélectionne un nouveau titre.

— Quand ils sont là, c'est sans interruption, nous apprend Nic. Ça les fascine de payer pour écouter des chansons.

— Tu ne leur as pas dit que tu avais des jetons à disposition ? s'étonne Patti.

— Pourquoi je l'aurais fait ?

Il nous adresse un clin d'œil et disparaît dans sa cuisine.

— C'est vrai que tu es végétarienne, se rappelle Patti en allant chercher une carte à l'autre bout du bar. Pas le meilleur endroit, je suis désolée. J'espère que tu aimes les frites.

— Qu'est-ce que c'est que ça, végétarienne ? lance Don tout en mâchant.

— C'est quand on ne mange ni viande ni poisson, lui répond Patti. Tu ne t'en souviens pas ? On en a parlé le mois dernier à la réunion de la Ville, pour la semaine végétarienne de l'école. D'ailleurs, Clarence veut être végétarien à plein temps, me glisse-t-elle.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas. Je veux que mon bébé vive le plus longtemps possible, et en bonne santé.

TONY

Le Bar du Vieux stade n'est pas bondé comme à une certaine époque ; pourtant, il y a autant de bruit qu'avant. Je comprends immédiatement la cause de tous ces rires. Ma sœur joue au billard avec une bande de jeunes. Elle les a sûrement embarqués dans un pari. C'était son truc pour se faire de l'argent quand on était ados. Elle a grandi ici tout autant que moi, et le billard était la seule distraction pour la petite fille qu'elle était. Elle n'avait même pas 12 ans qu'elle raflait déjà la mise devant des adultes incrédules de se faire avoir par une gamine.

Nic hausse les épaules quand je l'interroge, mais il a l'air content, tandis que Jay salue ses nouveaux potes, les joueurs de cartes. Je m'approche du bar. Vêtue d'un débardeur noir avec des lunettes dessinées dessus et l'inscription « *The book or the movie ?* », Kara est en train de recouvrir ses frites de ketchup tout en conversant énergiquement avec Nicole.

— Je suis désolée, je ne peux pas te laisser dire ça ! s'exclame-t-elle.

Elle se lèche les doigts et ajoute :

— C'est comme si tu me disais que tu préfères regarder un match à la télé plutôt qu'au stade. Le livre est et sera toujours meilleur que le film.

Nicole s'esclaffe à son tour et me remarque.

— Salut, Tony ! Je t'en prie, dis que tu es d'accord avec moi.

L'avertissement que me lance Kara me fait hésiter un instant de trop, à moins que ce ne soit cette lueur dans ses yeux.

— Tu es un vendu ! s'exclame Nicole en secouant la tête.

Elle se lève, m'embrasse sur la joue et m'abandonne sa place.

— Tu es venu, me dit Kara.

— Je suis venu.

Je me penche pour lui donner un long baiser.

— Tu as déjà été à un match ? demandé-je.

Elle rajoute du ketchup dans son assiette.

— Mon père m'avait emmenée à un match de basket quand j'étais petite, je devais avoir 9 ans. Il était fan des Bulls. Tu aurais vu l'ambiance. La salle pulsait au rythme du jeu, on vibrait à l'unisson. C'était magique.

Je note dans ma tête qu'elle a grandi à Chicago, ou pas loin, tout en reconnaissant les sensations dont elle parle. C'est ce que je vivais à chacun de mes matchs. Cette puissante montée d'adrénaline, cette tension qui courait dans mes veines. J'avais ça dans le sang.

— Mon père ne manquait aucune rencontre à la télé, reprend-elle. J'aimais bien passer ces moments-là avec lui, parce qu'il avait l'air heureux.

Elle trempe distraitement une frite dans la sauce et baisse la voix.

— Mon frère détestait ça, c'était notre truc rien qu'à mon père et moi.

Elle saisit de nouveau la bouteille et en verse un tas dans le coin de son assiette, débordant sur les frites.

— Un peu de frites avec ton ketchup ?

— J'aime le ketchup, déclare-t-elle, les frites, c'est juste l'excuse pour en manger.

Comme pour illustrer ses propos, elle trempe son doigt dans la sauce couleur sang et le fourre dans sa bouche. Elle sourit en rougissant, prenant conscience de son geste. Je glisse de mon tabouret et me place entre ses jambes nues pour l'embrasser. Elle a le goût de tomate sucrée et de sel, et je ne pourrai plus voir de ketchup sans penser à elle.

— Attention, vous risquez de vous retrouver à la une de *la Gazette*, avec ce type de démonstration publique, nous lance Vincent en s'asseyant près de nous.

Je lui serre la main en secouant la tête.

— Ce n'est quand même pas devenu ce genre de journal.

— Pourtant, vous êtes dans le numéro d'hier, et depuis la semaine dernière sur leur site internet.

Kara pâlit instantanément. Vincent passe derrière le comptoir et fouille dans un tas de journaux, sans trouver celui qu'il cherche.

— Nic, il est où, le journal ?

— Machine à café !

Vincent le récupère, l'ouvre et le pose devant moi, m'indiquant un article sur le bal et le pique-nique. Et pour l'illustrer, une photo de Kara et moi nous tenant par la main, face au buffet.

— « Le potentiel futur coach du club de boxe en plaisante compagnie », lit Kara en se saisissant du torchon.

Ses joues reprennent des couleurs. Elle semble rassurée.

Elle ne sait pas qu'un type louche a demandé après moi ce matin en utilisant exactement les mêmes mots.

... la retrouver

KARA

Mes angoisses remontent. L'espace d'un instant, j'ai l'impression d'être revenue à cette époque où il contrôlait tout, moi y compris. Les sons du bar disparaissent, les couleurs s'estompent tandis que ma cage thoracique se bloque. Une pression sur mes doigts, d'une douceur surprenante et étonnamment sûre, me tire de là. L'air s'infiltre de nouveau dans mes poumons et le bar redevient distinct.

Je me sens en sécurité dans cette ville grâce aux personnes qui m'entourent. Il y a d'abord Tony : sans s'en douter, il me transmet sa force d'une simple caresse. Puis Patti, dont je suis de plus en plus proche, comme on peut l'être d'une vraie amie. Et même Nic et sa bienveillance paternelle.

Je saisis le journal.

— « Le potentiel futur coach du club de boxe en plaisante compagnie. »

La photo me montre telle que j'ai toujours voulu être. Forte, sûre de moi, bien dans mes baskets. Je suis différente depuis que je vis ici.

Je récupère une vieille photo dans mon portefeuille. Je n'avais pas l'intention d'emporter de souvenir de Wilson. J'ai conservé ce cliché parce que c'est le seul qui me reste de mon père. Il est assis sur une chaise, une main autour de ma taille. Il ne sourit pas à l'objectif. Moi non plus. Car Wilson est derrière moi. Du haut de mes 10 ans, je savais qu'il me détestait, sans en saisir les raisons.

— Ça va ? me demande Tony, une légère crainte dans la voix.

Je compare les deux photos, presque dix années les séparent.

— Qu'est-ce que c'est ? insiste-t-il.

Je tends la vieille photo à Tony en lui expliquant :

— C'est mon père.

— La petite fille, c'est toi ?

Je hoche la tête.

— Tu as l'air... hésite-t-il.

— Apeurée ? terminé-je à sa place.

— J'allais dire triste.

— J'étais tout ça à la fois, quand il était là.

Tony lève la photo.

— C'est lui ?

— Mon frère, acquiescé-je. Mon père le craignait aussi, je ne le savais pas à l'époque. Ils se disputaient tellement, je ne pensais pas qu'il en avait peur. Quand je vois cette photo, ça me paraît évident maintenant.

— Et ta mère ? Elle est morte quand tu étais petite, c'est ça ?

— En me mettant au monde. Wilson était son fils d'un premier mariage. Du jour au lendemain il s'est retrouvé sans sa mère, avec un beau-père qu'il ne supportait pas et un bébé pleurnichard qui venait de tuer sa maman.

— Tu n'es pas responsable de sa mort.

— Je le sais maintenant, mais quand j'étais petite, y compris durant mon adolescence, il avait réussi à m'en persuader.

Wilson est même parvenu à me faire sentir coupable du suicide de mon père. C'était facile, je culpabilisais déjà pour la mort de ma mère. Un rien a suffi pour me mettre cela aussi sur la conscience.

— Il me tenait avec ça, je lui devais tout, tu comprends ?

— Et tu es tout de même parvenue à trouver la force de disparaître, fait Tony en secouant la tête.

Autour de nous, le bar déborde de vie, les gens rient, s'amuse, sans que cela nous atteigne. Il n'existe que Tony et moi, à cet instant, et tous ces souvenirs et non-dits.

— C'est elle qui m'a trouvée. Wilson...

Les mots s'éteignent dans ma bouche. Je viens de prononcer tout haut le vrai prénom de mon frère. Je sais que je l'ai déjà dit devant Tony, mais ici, avec tout ce monde autour de nous, c'est déstabilisant. Il est temps d'affronter la vérité, de l'assumer. Je ne veux pas que Wilson contrôle aussi cette vie que je suis en train de me construire.

— Wilson a toujours été violent, il l'était déjà avec mon père. Je devais m'enfermer dans ma chambre lorsque le ton montait entre eux, car il pouvait devenir incontrôlable. La plupart du temps, ce n'était que des cris, des objets cassés. Après, quand il n'y avait que Wilson et moi, sa colère s'est apaisée un moment. Au début c'était incroyable, j'avais enfin le frère que j'avais toujours voulu. Au fil des mois, sa colère s'est réveillée.

La main de Tony se crispe dans la mienne.

— Au départ, seulement des cris, j'avais assez peur pour ne pas le provoquer davantage. Il a ensuite commencé à s'en prendre aux meubles, surtout aux objets auxquels je tenais le plus. Et ça n'a plus suffi à le calmer. Peu importe ce que je disais, ou ce que je ne disais pas, ça n'allait jamais. Je... J'étais une déception pour lui. Un jour, il a franchi une ligne, il m'a frappée. Pour s'en justifier, il racontait que c'était son devoir de me protéger, que c'était ce que les frères font pour leur petite sœur.

— Et tes amis, ils n'ont rien vu ?

La voix de Tony tremble un peu.

— Je n'en avais plus. J'étudiais à la maison et, quand j'en avais l'occasion, je passais mon temps à la bibliothèque, où je me sentais en sécurité. Sans cette lettre de ma mère, je ne sais pas si je serais là.

Ma mère avait décelé très tôt que son fils était le portrait craché de son père, un homme violent plein de noirceur. Elle regrettait d'avoir trop attendu avant de le quitter, et d'avoir subi toute sa haine sans broncher. Je vivais d'une certaine manière ce que ma mère avait enduré lors de son précédent mariage. Un homme, avait-elle écrit, n'a pas le droit de lever la main sur une femme. Rien ne justifie la violence, selon elle, surtout pas l'amour.

— Elle m'a sauvée.

— Je suis désolé que tu aies dû vivre tout ça.

— C'est fini, c'est du passé.

Jay apparaît brusquement à nos côtés, brisant la bulle dans laquelle nous nous trouvions.

— Alors les amoureux, quoi de neuf ? Hé, c'est lui ! s'exclame-t-il.

Il s'empare de la photo.

— Il est plus vieux maintenant, mais c'est ce type qui est venu l'autre jour, dit-il. Celui qui te cherchait, Tony.

TONY

Kara fronce les sourcils.

— Il est ici ?

Elle se relève si vite que son tabouret tombe derrière elle. Jay scrute la salle en serrant les poings, prêt à en découdre. Je ne lui ai pas dit que Kara avait un passé difficile, qu'elle fuyait quelque chose. Mais on en est tous là, pas vrai ? Pourtant, il comprend tout de suite la situation et est le premier à rassurer Kara.

— Tu es en sécurité.

Il ramasse le tabouret et l'aide à se rasseoir. Puis il se faufile

derrière le bar et lui sert un whisky. Il déguerpit vite fait quand Nic pointe un doigt sur lui en marmonnant depuis la table qu'il est en train de nettoyer. Le verre à la main, Kara fixe un point par terre. Sa respiration est calme, elle ne tremble même pas. Elle semble accepter la situation avec fatalité.

— C'est qui, ce type ? interroge Jay une fois de retour du bon côté du bar.

Il se place entre Kara et moi, nous isolant du reste de la clientèle. Kara répond par un signe de tête à ma question muette, alors je lui explique :

— C'est son frère. Elle s'est tirée de chez eux y a un an. Il est du genre violent.

Une main dans ses cheveux décolorés, Jay souffle longuement.

— Et à ton avis, il est ici pour te ramener chez lui ?

Kara hoche de nouveau la tête.

— Je n'y retournerai pas, dit-elle du bout des lèvres.

— Il ne peut pas te forcer, la rassuré-je.

Nous savons tous les trois que certaines personnes s'en moquent et prennent ce qu'elles veulent.

Patti se laisse tomber lourdement sur le tabouret à côté de celui de Kara, en empochant une liasse de billets.

— C'est quoi, ces têtes d'enterrement ? Qui est mort ?

— Personne, mais ça ne saurait tarder, répond Jay.

Je lui lance une tape dans le torse en observant Kara qui n'a toujours pas bronché.

— J'en ai assez de fuir et de m'aplatir devant mon frère, déclare-t-elle tout à coup. Tu as raison, Tony, j'ai le droit de vivre où je veux et avec qui je veux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Patti. C'est quoi, cette histoire ?

— J'ai besoin de me rafraîchir, fait Kara en se dirigeant vers les toilettes.

Je l'intercepte.

— Je te promets que tout ira bien, il ne peut rien t'arriver ici, je vais m'en assurer.

— Tu ne le connais pas comme moi, tu ne sais pas ce dont il est capable.

Elle se dégage de mes bras et s'enferme dans les toilettes avec Patti.

— Jusqu'à quel point ? s'enquiert Jay.

— Quoi ?

— Tu as dit que tu allais t'assurer que rien n'arrive à ta copine. Jusqu'à quel point ?

Je serre les poings. Il vient de mettre le doigt sur ce qui me travaille depuis longtemps. En prison, je n'avais personne sur qui veiller, à part moi. Alors qu'ici, dans cette ville, tant de gens comptent pour moi. J'ai bien failli entrer dans cette cage. Irais-je jusqu'à trahir ma promesse au coach, pour Kara ?

— On doit le trouver en premier, lâche Jay. S'il lui tombe dessus quand elle est seule, ou avec toi, qu'est-ce qui se passera ?

— Je suis capable de la protéger.

Il pose sa main sur mon bras.

— Je n'en ai pas le moindre doute, mais ce n'est pas là la question. Elle ne peut pas vivre comme ça, dans l'attente, il faut régler cette histoire.

— Comment ?

— On doit être prêts à l'accueillir. Il reviendra à la salle, tu es sa seule piste pour la retrouver.

... elle nous choisit

KARA

Je parviens enfin à refermer la porte derrière Tony. Il a insisté pendant des heures pour que je le laisse dormir à la maison. J'ai besoin d'affronter seule mon frère. Et puis, si Wilson est en ville, que je sois chez Tony, ici ou à la librairie, il finira par me trouver. Je ne pourrai pas passer le reste de ma vie avec Tony à mes côtés, ou à me cacher.

Je tourne en rond depuis plus d'une heure, allant du salon à la chambre, feuilletant un livre sur lequel je ne parviens pas à me concentrer. J'ai menti à Tony. Je suis morte de trouille à l'idée de me retrouver face à mon frère. Un bruit dans le couloir me fait soudain sursauter. Lucifer sur les talons, je me dirige vers l'entrée, juste à temps pour percevoir une voix étouffée. Le cœur cognant contre mes côtes, j'ouvre prudemment la porte et découvre Tony assis par terre.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiète-t-il en se relevant, une main appuyée contre le mur derrière lui.

— J'ai entendu du bruit. Qu'est-ce que tu fais ?

Il glisse son portable dans la poche arrière de son pantalon.

— Désolé, ce devait être moi, je l'ai fait tomber.

— Tu ne peux pas rester là.

— Et s'il vient ici ?

— Je ne le laisserai pas entrer.

— Et s'il t'attend quand tu sors de chez toi ?

— Eh bien ! je lui expliquerai que ma vie est à Owl City, que ça lui plaise ou non.

Tony se frotte le visage puis la nuque en faisant les cent pas dans le couloir. Lucifer, fatigué de notre petit drame, retourne faire sa toilette sur son fauteuil.

— Je ne peux pas te laisser seule.

— Tu ne me laisses pas, c'est moi qui le décide. Je dois faire ça par

moi-même, Tony, tu comprends ? Je dois lui prouver que je n'ai pas besoin de lui ni de personne d'autre pour gérer ma vie.

Je glisse mes bras autour de sa taille.

— Tout ira bien, tenté-je de le rassurer. Rentre chez toi, tu ne peux pas passer la nuit sur le palier.

— Je dormirai sur le canapé, insiste-t-il.

Je n'ai aucun doute quant à ses intentions. Il n'a pas essayé de profiter de moi, même quand j'étais bourrée dans son lit et à moitié nue.

Je secoue la tête. Il ne pourra pas toujours être avec moi.

— Non, Tony.

Je me hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Rentre chez toi. Il n'y a que deux portes entre nous. Tout ira bien.

Il me serre contre lui, puis me relâche. Je m'en veux d'être la cause de son inquiétude.

— Garde ton portable près de toi, dit-il.

Un dernier baiser sur mes lèvres, puis il recule.

— J'attends que tu verrouilles la porte. Promis, je rentre chez moi après ça.

— Bonne nuit, Tony.

— Bonne nuit, la fille la plus têtue du monde.

Têtue, je ne sais pas ; apeurée, ça oui. Je commence à comprendre ces héroïnes qui accomplissent des exploits la trouille au ventre. J'espère que j'aurai ne serait-ce qu'une once de leur courage.

Les jours suivants, je les ai rarement passés seule. Au début, je ne m'en suis pas rendu compte. Ils étaient subtils et s'arrangeaient toujours pour que ça ait l'air imprévu. Que ce soit Patti qui débarquait à la boutique en prétextant que Clarence avait envie d'un nouveau livre, qu'il mettait bien sûr deux heures à choisir, ou Nic que je croisais par hasard dans la rue et qui faisait un bout de chemin avec moi. La librairie était un va-et-vient constant de mes amis, se relayant, inventant des raisons de plus en plus farfelues pour justifier leur présence près de moi. Tony n'avait pas besoin de se cacher derrière des excuses. Nous savions l'un comme l'autre qu'il était inquiet. Et si m'apporter un thé le matin le rassurait, même quelques minutes, alors pourquoi pas, après tout.

Dix jours se sont ainsi écoulés, sans que mon frère ne pointe le bout

de son nez. La tension a commencé à s'atténuer, la peur à diminuer. J'aurais dû me souvenir que c'était sa tactique favorite : semer le trouble, laisser redescendre la tension, puis attaquer. J'étais trop entourée, trop confiante pour me le rappeler.

Mais aussi trop occupée. Billy s'est absentée plusieurs jours pour une destination inconnue, me laissant gérer seule la librairie. Je n'ai plus une minute à moi pour penser à mon frère.

Ce n'est que cinq jours après son départ que Billy revient. Un matin, je la trouve en train de ranger des cartons dans la réserve.

— Je suis si contente de te revoir !

Mon exclamation la fait rire, chose que je n'avais pas entendue depuis des semaines.

— On dirait que je t'ai manqué.

— La librairie n'est pas pareille sans toi, Billy.

Elle dépose le carton sur le sol et me serre dans ses bras en m'embrassant sur les deux joues.

— Tu as meilleure mine, remarqué-je.

— Le Texas a toujours eu cet effet sur moi.

Elle consulte sa montre et ajoute :

— On a une heure devant nous avant l'ouverture, allons boire un café.

Quelques minutes plus tard, nous sommes assises à une table, en terrasse. Ce début de mois de juillet est déjà très chaud, et c'est agréable de profiter de la fraîcheur matinale.

— Il faut reconnaître que leurs cookies sont bons, dit Billy après en avoir gobé un.

Elle grimace en avalant une longue gorgée de son café. Nous n'avions pas le temps d'aller le prendre chez Nic, son fournisseur officiel en caféine.

— Donc, tu étais au Texas ?

Cette information m'inquiète, j'ai peur de ce que cela signifie.

— Mon père est mort.

— Je suis désolée, Billy, je ne savais pas.

— Tu ne pouvais pas, c'est arrivé avant qu'on se connaisse. Et puis, nous n'étions pas proches, lui et moi. Je ne suis même pas allée à ses funérailles.

Je fronce les sourcils. Elle s'adosse contre sa chaise et ajoute :

— Mon frère s'est occupé du ranch pendant des mois, jusqu'à ce qu'il se décide enfin à le vendre. Ce ranch, il a été toute ma vie dès que je suis née. J'étais faite pour ça. Mon père avait une vision archaïque de la place de la femme dans ce milieu. Mon Dieu, pour ça,

c'était un vrai con. J'ai pourtant fait de mon mieux, j'ai encaissé pendant des années. J'espérais lui prouver qu'une femme est aussi capable qu'un homme. Bien sûr, ce n'était jamais suffisant. Je ne pouvais lutter contre mon frère, il avait un atout majeur que je n'avais pas. Lui, il n'en voulait pas, de ce ranch. Il a plaidé ma cause un paquet de fois. J'ai fini par être fatiguée d'espérer une approbation qui n'arriverait jamais. Je suis partie. J'ai voyagé dans plusieurs États avant de poser mes valises ici, à Owl City.

Je reste sans voix devant les révélations de Billy. Tant de tristesse et de regret émanent de son récit.

— Quand j'ai appris la mise en vente du ranch, je n'ai pas su comment réagir. J'étais heureuse pour mon frère, qui allait pouvoir réaliser son rêve sans plus avoir à accomplir celui de notre père. Mais j'étais triste, car je perdais une partie de moi.

— Tu devrais vendre la librairie et racheter la part de ton frère. Je ne sais pas combien vaut un tel bien, mais avec les deux appartements, tu auras peut-être assez.

Billy me serre la main.

— Ma vie est ici maintenant. Tu es bien placée pour comprendre ça.

Owl City est spéciale. Les gens comme Billy et moi y avons trouvé plus qu'un foyer en y déposant nos valises.

— La famille.

— Elle nous tombe dessus quand on ne s'y attend pas, me sourit-elle. Elle nous choisit.

TONY

Ce matin j'ai un rendez-vous un peu spécial et qui me stresse plus que ce que j'imaginai. Patti m'a demandé de garder Clarence toute la journée. Passer autant de temps seul avec lui est inédit. Kara a essayé de me rassurer quand je l'ai suppliée de ne pas aller travailler pour rester avec nous. Elle doit venir ce midi, elle s'est chargée du repas. Le petit a décidé de ne plus manger de viande, et à part un burger et des frites, je n'avais aucune idée de ce que j'allais pouvoir lui donner.

J'ai passé du temps avec mon neveu, ces dernières semaines. Sa mère était présente chaque fois. Kara prétend que c'est normal d'être nerveux, mais elle ne sait pas tout. Quand je me retrouve face à ce petit garçon, j'ai l'impression d'être un usurpateur.

Je suis à la librairie en avance. C'est là qu'on s'est donné rendez-vous, avec ma sœur. Je crois qu'elle a deviné mon appréhension et elle a dû se dire que la présence de Kara et de Billy me rassurerait.

Assis sur l'un des fauteuils verts, je consulte l'heure sur mon portable pour la cinquantième fois. Je me relève et marche jusqu'à la porte. Depuis la caisse, j'entends les moqueries de Kara et de Billy.

— On dirait que tu vas à la cérémonie de ton mariage, plaisante Billy. Les enfants ressentent tout. Si tu stresses à ce point, il va finir par stresser lui aussi.

Je me retourne vivement vers elle et elle éclate de rire.

— Elle te taquine, me rassure Kara.

Elle est en train de vérifier une commande sur l'ordinateur. C'est dingue à quelle vitesse elle a trouvé ses marques ici. Elle ne faisait que le ménage, au début, et maintenant, elle est capable de gérer toute seule la librairie. Malgré la menace constante qui plane au-dessus d'elle, elle parvient à garder le cap sur ce qu'elle s'est fixé, et continue de travailler sans relâche pour accomplir son rêve.

J'ai commencé à rassembler des infos sur les universités de la région, sans le lui dire. Je veux l'aider à réussir ; à nous deux, on aura l'argent nécessaire pour l'inscrire. J'espère qu'elle acceptera.

— Tiens, dit Billy en se plantant près de moi. Donne ton poignet.

Elle ouvre une fiole et dépose une goutte de liquide sur ma peau.

— Frotte, ordonne-t-elle. Ce sont des huiles essentielles, dont de la lavande, ça aide à se décontracter.

— Tu as toujours ça sur toi ?

Billy s'est pas mal absentée ces derniers temps, d'où le changement de travail de Kara. Je ne sais pas grand-chose sur la vie de Billy, à part qu'elle tient cette librairie depuis presque deux ans, qu'elle vient du Texas, qu'elle boit du café à longueur de journée et aime les chevaux. C'est une femme qui parle peu d'elle.

— C'est toujours mieux que des antidépresseurs, non ? lance-t-elle en haussant les épaules. Même si ce n'est pas aussi efficace.

— Alors pourquoi tu en prends ?

— Pour ne pas prendre d'antidépresseurs.

Elle fait tomber une goutte de la même fiole sur son poignet et frotte énergiquement. Kara nous rejoint et m'entoure de ses bras.

— Tu es un tonton génial, me glisse-t-elle à l'oreille. Clarence t'adore, tout ce qu'il veut, c'est passer du temps avec toi.

Elle m'embrasse sur la joue, un baiser un peu trop chaste à mon goût, mais je suis si stressé que je suis bien incapable de me concentrer sur autre chose que cette journée.

— Oncle Tony ? C'est vrai que les garçons ont pas le droit de pleurer ?

On a pique-niqué dans le parc du Centenaire, à l'ombre du grand chêne, celui qui a fendu un rocher. Kara adore cet arbre. Peut-être parce qu'il lui ressemble, d'une certaine manière. La pousse qu'il était a trouvé le moyen de grandir en dépit de l'obstacle de taille sur son chemin. Parfois, je me demande comment Kara a fait pour être cette jeune femme douce et sensible, et tellement équilibrée, qu'elle est aujourd'hui, malgré le bagage familial qu'elle traîne. Allongée sur une couverture, elle est plongée dans la lecture d'un roman policier.

Clarence me lance le ballon que je prends en pleine tête, trop occupé que j'étais à relancer Kara. Je me frotte le crâne et reporte mon attention sur le petit.

— Tout le monde a le droit de pleurer, ce n'est pas réservé aux filles.

Clarence ramasse une brindille et la brise en minuscules morceaux qu'il éparpille autour de lui. Il jette des coups d'œil furtifs vers Kara, s'assurant qu'elle ne nous écoute pas. Je m'agenouille et demande :

— Tu as eu envie de pleurer ces derniers jours ?

Il hoche la tête sans me regarder en face.

— Tu veux me dire pourquoi ?

Il hausse les épaules et s'accroupit dans l'herbe, qu'il se met à arracher et à jeter en l'air.

— Ce soir, je vais dormir chez papy et mamie.

Une vive douleur me saisit le ventre. Depuis tout ce temps, je ne pensais qu'à ce que j'avais pris à Clarence, sans songer à ce que j'avais ôté à ses grands-parents.

Je m'éclaircis la gorge.

— C'est super, ça, tu as de la chance.

Il hausse de nouveau les épaules.

— Tu aimes bien aller chez eux ?

— Des fois, oui, des fois, non. Papy Stan dit que les garçons ont pas le droit de pleurer, alors j'essaie de pas le faire. Sinon il dit que je suis une fille.

— Tu sais, je connais des tas de filles super fortes à qui j'aimerais beaucoup ressembler.

Il relève la tête et fronce les sourcils.

— Tu veux être une fille ?

— Être comme elles, avoir leur force et leur courage. Ta maman, par exemple, tu ne trouves pas qu'elle est super forte ? Elle a deux boulots et s'occupe de la maison et de toi. Moi je crois qu'il faut être

super fort pour faire tout ça. Et Kara ? Elle a emménagé toute seule dans une ville où elle ne connaissait personne.

Il observe Kara un moment puis dit :

— Et toi, est-ce que tu pleures ?

— Ça m'est arrivé, oui. Quand j'étais en prison, je me sentais seul.

— T'avais pas d'ami ?

— Pas au début, et puis il y a eu Jay.

— Et maintenant tu as moi, ajoute-t-il avec un grand sourire.

... tué son père

KARA

Je ne parviens plus à suivre ce que je suis en train de lire. Je ne voulais pas être indiscrete en écoutant Tony et Clarence. C'était plus fort que moi. Comment ne pas fondre devant ces deux êtres blessés par la vie ?

J'abandonne finalement ma lecture – Kay Scarpetta résoudra ces nouveaux meurtres plus tard – pour profiter de ce moment. Clarence et Tony jouent maintenant dans l'herbe à se chamailler. Clarence essaye d'attraper Tony, leurs éclats de rire emplissant tout l'espace. Je me sens légère et heureuse. Des bulles de savon explosent dans mon ventre quand je surprends le regard de Tony. Il semble à sa place, ici, auprès de son neveu.

— Maman, arrête, fait tout à coup la voix de Patti derrière moi.

Elle court après une femme d'un certain âge qui a la même apparence qu'elle, en plus mince. Leurs visages se ressemblent. Celui de la femme arbore une dureté que je devine dans tout le reste de son corps et de sa personne.

— Quel genre de mère es-tu pour le laisser approcher Clarence ? lui reproche brusquement la femme en se tournant vers Patti.

Patti semble se ratatiner face aux accusations de sa mère. Aucune ne remarque ma présence. Je sens le drame se profiler à l'horizon. La mère de Patti observe un instant Tony et Clarence, qui jouent toujours à quelques mètres de là sans se douter de ce qui se passe. Patti inspire un grand coup et annonce :

— Je sais quel genre de mère je suis, et je sais aussi quel genre de mère tu es.

La mère de Patti recule, un air choqué sur le visage.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Après tout ce que j'ai fait pour toi ?

Patti secoue la tête, comme si c'était une conversation qu'elles avaient déjà eue un million de fois et qu'elle ne se sentait pas la force

de revivre.

— Ce n'est pas le moment.

La mère de Patti serre les lèvres et pointe un doigt rageur vers Tony et Clarence en criant :

— C'est justement maintenant qui compte, il est si petit. Tu as pensé à ton fils ?

Clarence et Tony s'arrêtent de jouer, alertés par les cris. Tony semble indécis sur le comportement à adopter. Il se rapproche des deux femmes, tandis que Clarence reste en retrait.

— Je pense à lui tous les jours, c'est pour lui que je fais tout ça, et je suis heureuse qu'il puisse enfin connaître son oncle. Tu devrais l'être toi aussi.

— C'est un criminel !

Les promeneurs de ce début d'après-midi commencent à être interpellés par les cris. Certains ne se cachent même pas pour écouter. Je m'empresse de rejoindre Tony dont le teint a brusquement pâli. La mère fait un autre pas et son talon se prend dans une motte de terre. Elle titube en marmonnant, lève la jambe et perd l'équilibre. Tony la rattrape de justesse.

— Ne me touche pas ! crie-t-elle en le repoussant. Tu n'aurais jamais dû revenir ici. Qu'est-ce que tu espérais au juste ? Il est à moi, tu m'entends ? Tu ne t'approches pas de lui, tu as tué son père !

TONY

Les mots tombent comme une hache sur un billot. Ce n'est pas ma tête qu'elle vient de sectionner, mais mon âme. Le silence qui suit est pire que toutes les accusations possibles.

— Clarence ? Clarence !

Le silence gêné est remplacé par des bruits d'affolement. Le petit a tout entendu. Et il est parti.

— Tu es contente de toi ? crache ma sœur en direction de notre mère.

Si je n'avais pas perdu le contrôle ce soir-là, si nous n'avions pas été à cette fête au bord du lac, si je n'avais pas été un boxeur... avec des « si », on peut modifier tant de choses. Mais cela reste du domaine du rêve.

— Il n'a pas pu aller bien loin, tenté-je de rassurer Patti. On va se séparer pour le chercher, et on va le trouver, d'accord ?

Elle hoche la tête, en larmes.

— Rentre chez toi, à tous les coups il y est. Appelle Nic pour le

prévenir, au cas où le petit irait là-bas. Je vais voir du côté de son école.

— Je viens avec toi, me dit Kara.

Elle sait enfin qui je suis. Un meurtrier. Je suis incapable de l'affronter, alors je la laisse me suivre.

Nous parcourons les rues de la ville sans prononcer le moindre mot, mis à part les appels répétés pour Clarence. J'ignore ce que Kara fait encore là, pourquoi elle n'a pas fui elle aussi.

— Est-ce qu'il a une cachette où il aime se réfugier ? demande-t-elle tandis que nous arrivons près de l'école.

On est samedi, elle est donc désespérément vide.

— Comment je le saurais ?

Mon ton sec n'a pas l'air de l'émouvoir. Clarence doit me détester maintenant. Ma mère a raison, je n'aurais pas dû revenir. J'ai gâché sa vie avant même sa naissance, et voilà que je recommence aujourd'hui. La sonnerie de mon portable retentit.

— Tu l'as retrouvé ? demandé-je directement à Patti quand j'accepte l'appel.

— Oui, il est rentré à la maison.

— J'arrive, je...

— Non, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Tony.

— Je dois lui parler.

— Il... (elle soupire longuement et baisse la voix) il ne veut pas te voir.

... dans ses bras

KARA

Un lourd silence s'installe entre Tony et moi tandis que nous marchons jusqu'à la librairie. Je ne sais pas comment le rassurer, ni s'il en a envie. Il est distant depuis l'incident du parc.

Une fois arrivé en bas des escaliers, Tony s'arrête et serre la rampe à s'en blanchir les doigts. Je pose une main sur les siennes. Il sursaute et se dégage.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu n'as pas encore compris qui j'étais ?

Ses mots se veulent blessants. Je devine ce qu'il cherche à faire.

— Je l'ai compris il y a longtemps.

— Ah oui ? Qu'est-ce que tu fais encore là, alors, la fille qui croit tout savoir ?

— Tu serais surpris de tout ce que je sais.

Il se détourne en riant ; pourtant, j'entends des larmes dans ses éclats. J'aimerais pouvoir les faire disparaître, mais c'est quelque chose qu'on doit accomplir soi-même, car quand on se retrouve seul, la souffrance réapparaît. Il attrape brusquement mon bras et m'attire à lui. Sa bouche se jette sur la mienne avec violence, sa langue force le passage et je le laisse se servir de moi pour faire illusion. Il me soulève et je m'accroche à son cou tandis qu'il monte les escaliers jusqu'à chez moi. Il ne me quitte que le temps de déverrouiller la porte. Son corps me réclame aussitôt, ses mains me labourent de partout, il semble chercher quelque chose que j'espère de tout mon cœur être en mesure de lui offrir. Il me pousse et m'écrase contre le mur, ses dents me mordent les lèvres, m'arrachant un cri. Il s'arrête, à bout de souffle.

— Pardon, la fille qui est capable de tout encaisser, s'excuse-t-il, les mains sur son crâne rasé. Comment fais-tu pour le supporter ?

— Supporter quoi ?

— Moi.

Il va s'asseoir sur le canapé et se prend la tête dans les mains.

— Parle-moi, Tony.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu sais tout ce qu'il y a à savoir, grâce à ma mère. Elle ne m'aime pas beaucoup, tu as dû t'en rendre compte. Ce n'est pas nouveau, elle a toujours été comme ça. Je crois qu'elle n'était pas faite pour être mère, qu'elle l'a subi pour mon père. Une fois mon père mort, elle n'avait plus à faire semblant.

Je n'ose pas bouger de peur d'interrompre ses confidences.

— Je suis l'aîné. Ça veut dire que je suis responsable de Patti. Et depuis que notre père nous a quittés, si tu savais tout ce que j'ai fait pour elle, pour la protéger du monde extérieur, pour la prémunir contre tous ces dangers. Un soir, pourtant, j'ai failli à mon devoir et...

Sa voix, sa respiration, ses muscles, tout en lui se bloque soudainement. Il vient d'utiliser les mêmes mots que ceux de mon frère quand il se justifiait de me garder enfermée auprès de lui, ou lorsqu'il me corrigeait. Ces mots, je les ai détestés de toutes mes forces, je les ai rendus responsables de ma douleur, je ne supportais plus de les entendre. Dans la bouche de Tony, ils ont une tout autre signification. Les mots peuvent être des armes, mais aussi un réconfort, comme ceux d'une mère pour son enfant, des confidences de sa meilleure amie, la protection d'un grand frère.

Je pose une main sur son bras. Il sursaute et se lève du canapé. Il tire sur son tee-shirt.

— J'ai besoin de me laver, tu veux bien...

Je hoche la tête inutilement, car il a déjà disparu dans la salle de bains. Le bruit de l'eau me parvient presque aussitôt. Je n'entends rien d'autre pendant un moment. Puis je perçois autre chose, qui me bouleverse.

Des pleurs.

Je pousse la porte de la salle de bains. Nu, les mains appuyées contre le mur de la cabine de douche restée ouverte, le visage tourné vers le sol, Tony pleure.

Je me débarrasse de mes vêtements et me glisse derrière lui. Son dos est couvert de cicatrices. J'entoure sa taille et le serre dans mes bras. Il a un hoquet de surprise, puis il se laisse aller à toute cette souffrance qu'il retient en lui depuis trop longtemps. Mes larmes accompagnent les siennes, leur sel se mélange et rejoint cette eau qui nous lave de tout sauf de notre douleur.

TONY

Elle sait.

Je lui dis tout.

Quand je me calme enfin, ses mains me lavent avec la tendresse d'une mère, me soignent, me réconfortent. Puis elle m'enroule dans une serviette et me conduit jusqu'au lit où elle se blottit contre moi. Jamais elle ne baisse les yeux lorsque j'ose lever les miens, jamais elle ne fuit. Pas même quand les mots s'envolent vers elle, racontant cette nuit cauchemardesque.

Quelques bières, juste assez pour planer. La saison venait de se terminer, j'avais mérité de me défouler. Deborah m'a rejoint en rougissant, j'avais encore son goût sur ma langue. Une autre chose interdite pendant le championnat. Il faisait chaud, la musique provenant d'une des voitures couvrait les rires de mes camarades. On était en vacances et on fêtait ça au bord du lac. Deb a glissé une nouvelle bière dans ma main pour remplacer celle vide. Elle m'a embrassé à pleine bouche. J'aimais quand elle se laissait aller et qu'elle ne se contrôlait plus comme elle le faisait à longueur de temps. C'était une autre Deb, une plus libérée, plus marrante. Ma tête était légère, pour la première fois depuis longtemps, rien ne pesait sur mes épaules, rien ne m'empêchait de me laisser aller moi aussi. J'allais bientôt avoir 18 ans, une vie enivrante et pleine de promesses m'attendait.

— Tu veux bien aller me chercher mon gilet dans la voiture ? a demandé Deb.

Je me suis exécuté sans sourciller, c'est ce que font les gentils garçons pour leur petite amie, ils obéissent et veillent à ce qu'elles ne prennent pas froid. La voiture de Deb était garée à l'écart de la fête. J'ai refermé la portière quand un bruit a attiré mon attention dans une autre voiture. Sûrement un couple en train de prendre du bon temps.

— To... Tony...

Patti, serrant contre elle un tee-shirt en boule, est descendue de la voiture. L'expression sur son visage m'a tétanisé, son regard, lui, m'a révolté. Elle s'est mise à pleurer en hoquetant, des écorchures sur les cuisses, du sang perlant au coin de la bouche. Le mien s'est glacé dans mes veines, et mes muscles se sont tendus.

— Qui t'a fait ça ? C'est lui ?

Son silence était plus éloquent que tout ce qu'elle aurait pu répondre. Mes jambes se sont élancées sans que je leur commande quoi que ce soit. Il était assis près du feu, une bière à la main, un sourire satisfait sur les lèvres, que j'allais m'empresse de faire disparaître. Je me suis précipité sur lui, et mes poings, entraînés depuis des années, ont agi. J'étais le champion de boxe de la région, habité par une rage incontrôlable. Je n'entendais, ne voyais, ne ressentais plus rien que les pleurs et le visage de ma petite sœur

qui venait d'être abusée par le garçon en qui elle avait confiance. Quand on est enfin parvenu à m'arrêter, mes poings étaient en sang. Je ne saurais dire s'il y en avait plus du sien que du mien. Il ne bougeait pas, respirait à peine. La musique n'avait plus rien à couvrir, on ne riait plus. J'allais avoir 18 ans et toute la vie devant moi, mais c'est dans des ténèbres que je venais de m'engager.

— Il est mort à l'hôpital, quelques jours plus tard.

— C'était un accident, dit doucement Kara. Tu étais aveuglé par ta colère, ce sont des choses qui arrivent malheureusement.

— Ça ne l'excuse pas pour autant.

Je finis par m'endormir dans ses bras, ses mains me berçant contre elle, nos peaux nues collées l'une à l'autre.

... nouvelle vie

KARA

Je ne parviens pas à dormir. Je contemple son visage enfin détendu. Il a l'air si jeune. Les lampadaires de la rue projettent une lumière orangée sur ses cicatrices. Je comprends maintenant pourquoi il ne les cache pas. C'est sa façon à lui de montrer au monde entier qui il est. Seulement, il se trompe s'il imagine que c'est un meurtrier que l'on voit.

Je vois un homme blessé, qui culpabilise et qui se punit pour ce qu'il a fait, ou plutôt ce qu'il n'a pu empêcher. Il a réagi comme beaucoup l'auraient fait. Je n'excuse pas son geste, on n'a pas le droit de se faire justice soi-même, surtout pas de cette façon, mais je peux le comprendre. Qu'aurais-je fait si j'avais eu la force et le courage de tenir tête à mon frère ? Au lieu de fuir. Ne suis-je pas plus coupable que Tony, en laissant un homme comme lui s'en sortir et continuer à semer son venin partout où il passe ? Il m'a retrouvée, et c'est sur cette jolie ville et ses habitants qu'il va déverser son poison.

Et sur Tony.

Tony qui réagit au quart de tour quand on touche à ceux qu'il aime.

Il remue dans son sommeil et, comme pour illustrer mes pensées, il me serre contre lui. Je suis amoureuse d'un homme qui ne connaît même pas mon nom. Je ressens tout à coup un besoin urgent qu'il le sache. Je dois le lui dire. Maintenant.

— Tony ?

Il ouvre les yeux instantanément.

— Quelque chose ne va pas ?

— Oui, enfin, non, ça va.

Il se détend et descend sa main le long de mon dos, jusqu'à mes reins. C'est la première fois que je suis nue dans les bras d'un homme.

— Attends, arrête, ajouté-je tandis qu'il commence à m'embrasser dans le cou.

Il se recule et j'en profite pour m'asseoir en maintenant le drap serré contre ma poitrine. Je ne me suis jamais sentie aussi nue que maintenant que je m'apprête à lui révéler mon vrai nom.

— Je dois te le dire.

Il semble comprendre la gravité de ma confession, puisqu'il m'imité en s'asseyant face à moi, sans pour autant se cacher derrière le drap.

— Je t'écoute.

— Je crois qu'il est important, avant qu'on aille plus loin, que tu saches vraiment tout.

Il se redresse et glisse sa main dans la mienne. J'ouvre la bouche, me préparant à me dévoiler, quand Lucifer fait son apparition. Il saute sur le lit et dépose sur mes genoux le cadavre d'une souris.

— Bravo, Lucifer !

— Tu le félicites ? s'étonne Tony.

— C'est la première fois qu'il me rapporte ce genre de chose.

— J'ai peur de te demander ce qu'il rapporte d'habitude.

Lucifer est un chat cleptomane. Il passe son temps à voler des objets de toutes sortes qu'il trouve chez les gens ou dans la librairie.

— Tout, sauf ce qu'un chat est supposé chasser. La dernière fois il m'a rapporté un carnet de timbres.

— Plutôt pratique, bien joué, le chat, fait Tony en tendant les doigts vers Lucifer.

Ce dernier crache dans sa direction et saute du lit.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à ton avis ? demande Tony tandis que Lucifer s'installe sur le haut de la commode. Tu crois qu'il a subtilisé un truc à quelqu'un à qui ça n'a pas plu ?

— Si c'est ça, j'espère que cette personne est en train de croupir en prison. Sans vouloir t'offenser. Tu devrais vérifier le contenu de tes poches, avant de partir.

— S'il m'a volé une chose, c'est ce que tu allais me dire.

Son téléphone se met à sonner au même moment. Il le récupère puis porte une main à son front d'un air tendu.

— C'est Patti.

— Réponds, c'est peut-être important.

Il acquiesce et se couvre avant d'appuyer pour recevoir l'appel.

— Tout va bien ?... Non, je peux passer, aucun problème... Tu es sûre ?... C'est lui qui te l'a demandé ?... D'accord, j'arrive.

Il raccroche et se prend la tête dans les mains.

— Clarence veut me voir.

TONY

On est assis depuis bientôt dix minutes sur les escaliers, devant la maison où j'ai grandi. Clarence vient de les passer à observer ses chaussures, et moi à attendre. Patti m'a conseillé de ne pas le brusquer, mais là, ça devient trop dur. Alors je me lance :

— Je suis désolé.

— Jill dit que tu as tué mon papa.

J'avais oublié qu'il devait appeler ma mère par son prénom. Sa franchise me surprend. Il a raison, autant ne pas y aller par quatre chemins quand il y en a un direct juste en face de nous. J'ouvre la bouche pour répondre. Il me devance :

— Maman dit que c'est faux.

Il croise mon regard et j'y vois beaucoup d'incertitude, et ça me tue qu'un enfant de son âge ressente tout ça.

— Et toi, qu'est-ce que tu crois ? demandé-je.

— Il est mort à l'hôpital. Il était trop malade pour être soigné, les docteurs l'ont éteint.

Je serre mes bras autour de moi, surpris par un long frisson, alors que l'air est chaud en ce début de matinée.

— Ton papa n'était pas très malade, il était très blessé. Tellement blessé que les docteurs ne pouvaient pas le réparer. Est-ce que tu sais comment on peut se blesser ?

Il hoche plusieurs fois la tête en comptant sur ses doigts.

— Avec les couteaux, le feu, si on traverse sans regarder des deux côtés, si je mets pas mon casque quand je fais du vélo.

Je souris en lui tapotant le genou.

— Si on se bagarre aussi, ajoute-t-il d'une voix hésitante.

Il baisse la tête sur ses baskets qu'il frotte l'une contre l'autre. Il avait déjà tout plus ou moins compris, bien entendu.

— C'est ce qui s'est passé entre ton papa et moi. On s'est bagarrés.

— Tu as été blessé ?

— Oui.

— Je suis content que les docteurs *ont* pu te réparer, oncle Tony.

J'inspire longuement, et il vient se coller contre moi. Je pose mon bras sur ses épaules et nous restons là encore d'importantes minutes sans parler, jusqu'à ce que sa mère arrive avec des bagages.

— On est prêts, on peut y aller.

— On va habiter dans une nouvelle maison, dit Clarence en enfilant son sac à dos Spider-man. Jill nous dit pas au revoir ?

— Elle est fatiguée, mon petit cœur. On la verra bientôt, d'accord ?

Clarence hoche la tête vivement puis il glisse sa main dans la mienne. Patti me sourit, une larme roulant sur sa joue. Elle quitte le cocon familial pour la première fois de sa vie. Si notre mère se retrouve abandonnée dans cette grande maison, elle en est la seule responsable. Quant à moi, j'ai l'impression de revivre enfin. De respirer de nouveau normalement. Ça n'excuse en rien ce que j'ai fait. La mort du père de Clarence est la conséquence d'une suite de décisions intolérables qu'il a été le premier à provoquer. Et, quoi qu'on en dise, je suis et serai toujours responsable de sa mort. Aujourd'hui j'ai payé pour mes actes, et les personnes les plus chères à mon cœur m'ont pardonné. Il est temps que je fasse de même et que je trouve la force d'aller de l'avant.

C'est un grand jour pour les Miller, le début d'une toute nouvelle vie.

... sans un mot

KARA

— Viens voir ma nouvelle chambre, Kara !

Clarence tire sur mon bras pour me lever du canapé. Tony me pousse en riant. Je n'en reviens toujours pas du changement. Parler l'a libéré. Il y a encore des non-dits, des choses qu'on ne peut pas raconter à un enfant de 5 ans, mais il a fait le plus grand pas et je suis si fière de lui.

Patti me sourit. Elle le fait beaucoup depuis quelques heures, même si son sourire a changé. Si la vérité a soulagé Tony, j'ai le sentiment qu'elle a eu l'effet inverse sur elle. Peut-être est-ce parce que toutes ses vérités à elle n'ont pas été dévoilées.

— Je vais dormir là, annonce Clarence en indiquant le grand lit du doigt. Avec ma maman. Heureusement, je suis petit.

Il s'assoit au bord du lit et se laisse tomber en arrière, bras écartés. Ils vont vivre chez Tony, le temps de se retourner. Jay squatte depuis quelques jours à la salle de boxe, qu'il est en train d'aménager. Quant à Tony, eh bien ! j'ai dans l'idée qu'il va passer beaucoup de temps chez moi maintenant.

— C'est comme des vacances, en plus cool ! s'exclame Clarence.

— Qu'est-ce qui est plus cool ?

Il roule et saute par terre en explorant autour de lui.

— Oncle Tony va aller chercher tous mes jouets et mes habits. Quand je suis parti camper avec grand-père Nic, j'avais le droit d'emporter que deux jouets.

Il déguerpit en courant dans le salon, où Tony et Jay sont en train de parler du club. Jay est venu pour aider, ils iront ensemble récupérer les affaires de Clarence et de sa mère.

Patti me rejoint dans la chambre. Elle jette un coup d'œil derrière elle, puis elle s'approche de moi d'un pas hésitant.

— Tony t'a tout raconté, n'est-ce pas ?

J'ignore où elle a trouvé la force de continuer à vivre après avoir été violée par le garçon en qui elle avait peut-être le plus confiance.

— Je ne lui en veux pas, ajoute-t-elle quand je le lui confirme d'un hochement de tête. Il y a quelque chose de spécial entre vous, ça ne m'étonne pas qu'il se soit confié à toi.

— Tony se voit comme un meurtrier.

— Quand la moitié de la ville te traite de meurtrier, tu finis par le croire.

Je me demande soudain si elle aussi a un jour accusé son frère.

— La réponse est oui, révèle-t-elle devant mon air étonné. Je sais à quoi tu penses. Je lui en ai parfois voulu.

— De l'avoir frappé ?

Patti secoue la tête en enroulant ses bras autour d'elle. Elle semble plus petite, plus fragile.

— De m'avoir abandonnée dans le chaos qui a suivi. S'il m'avait laissée dire la vérité, alors peut-être que tout aurait été différent. Je me suis retrouvée enceinte à même pas 16 ans. Tu sais ce que ça veut dire, je suppose. Un garçon qui a des rapports sexuels à cet âge, c'est normal, c'est un tombeur, mais une fille ? C'est une pute.

Elle se redresse au son d'un éclat de rire de Clarence, provenant du salon.

— Je...

Elle m'interrompt d'un geste de la main, et son visage devient soudain si dur, si froid que je n'ose plus ouvrir la bouche.

— Tu garderas tout ça pour toi, et nous n'en parlerons plus. Nous sommes maintenant trois à savoir ce qui s'est véritablement passé ce soir-là, et je veux que ça reste comme ça. Pour le bien de Clarence.

— Je comprends.

Qui suis-je pour juger ce qu'il est juste ou pas de dire, alors qu'elle ne connaît même pas mon vrai nom ?

Clarence entre en courant dans la chambre et passe ses bras autour de la taille de sa mère.

— Je t'aime, maman, murmure-t-il, la tête enfouie contre son ventre.

Comme s'il avait perçu l'humeur tourmentée de sa maman.

— Je t'aime aussi, mon petit cœur.

Voilà la réponse à ma question : c'est de son fils qu'elle puise la force de vivre avec ça chaque jour.

— Merci, dit Tony en me prenant dans ses bras alors que je m'apprête à ouvrir la porte de mon appart. Merci d'avoir été là.

— Je n'avais rien de mieux à faire.

Je le taquine, il n'y a nulle part ailleurs où j'aimerais être. Nulle part que dans ses bras.

— Sans toi, cette nuit, j'ignore comment j'aurais survécu. Tu m'as sauvé.

— J'étais juste au bon endroit au bon moment.

Il ne se rend pas compte de la force qu'il a en lui, du courage dont il a fait preuve en revenant ici affronter son passé. Il est tellement plus simple de fuir. Comme moi.

— Dans ce cas, j'aimerais que tu sois toujours au même endroit que moi, la fille trop modeste.

— Je n'ai pas l'intention d'aller ailleurs, tu peux me croire.

Je l'embrasse doucement tout d'abord, puis plus intensément. J'ai l'impression de n'en avoir jamais assez. Il n'y a plus qu'un seul secret entre nous. Nous sommes à l'aube d'une relation toute nouvelle, pour lui comme pour moi. Avant, j'aurais été effrayée à cette idée. Plus maintenant. Il y a des évidences dans la vie, des moments où vous savez. Celui-ci en est un. C'est lui.

Il glisse ses mains sous mon tee-shirt, effleure ma poitrine. Même à travers le tissu, je sens leur chaleur provoquant des décharges dans tout mon corps. Je caresse sa peau, m'aventurant jusque sur ses fesses.

Tony rompt notre baiser et colle nos fronts l'un contre l'autre.

— Si tu me demandes d'entrer, je ne répondrai plus de rien.

Je resserre ma prise et le tire un peu plus contre moi.

— Je n'ai plus de secret pour toi, la fille qui me rend fou. Ce matin, tu t'apprêtais à me révéler quelque chose qui avait l'air de compter. Pour nous deux.

Je laisse tomber mes bras le long de mon corps. Est-ce quelque chose qu'on peut dire comme ça, sur le palier d'un appartement ? Voilà des années que je ne porte plus le prénom choisi par ma mère. J'ai passé mon adolescence avec celui donné par mon frère, jusqu'à ce que j'en décide moi-même d'un autre en fuyant. Kara, ce prénom qui m'accompagne depuis presque un an, me va finalement bien. Serai-je toujours moi ? M'aimera-t-il toujours quand je ne serai plus cette Kara qu'il a connue ?

— J'ai peur, finis-je par avouer.

— Ce n'est qu'un prénom, ça ne change rien à qui tu es, Ka...

— Ne le prononce pas ! coupé-je. S'il te plaît, ne dis pas ce prénom.

Il fronce les sourcils, puis écarquille les yeux.

— Tu ne m’as jamais appelée comme ça, confirmé-je ce qu’il vient de comprendre. J’ai toujours été la fille qui... jamais Kara. Et si tu n’aimais pas celle que je suis vraiment ?

Tony pose sa main à plat sur le haut de ma poitrine. Sa paume me transmet une chaleur indescriptible qui irradie dans tout mon corps.

— Je sais déjà qui tu es, là. Tu es la fille qui aime le chocolat, aux chaussettes marrantes et qui se cache derrière ses cheveux. Tu es la fille qui commande des frites rien que pour pouvoir manger du ketchup et qui pique le petit-déj des autres. Tu es la fille qui aime courir car ça lui donne l’impression d’être libre, la fille à la peau douce qui frissonne quand je la touche, aux lèvres tentantes que j’ai envie d’embrasser sans m’arrêter, à en perdre haleine. Tu es la fille qui me soigne, que j’ai envie d’aimer. Je n’ai pas besoin de connaître ton vrai nom pour tomber amoureux de toi. Je le suis déjà.

Il dépose un long et chaste baiser sur mes lèvres, ses doigts remontant dans mon cou.

— Ce soir, après mon boulot, on passe la soirée tous les deux, rien que toi et moi, pas même ce chat pickpocket. Tu pourras me dire tout ce que tu as envie de me dire, et moi, je pourrai t’embrasser jusqu’à plus soif. Ça marche ?

Je hoche la tête, trop émue pour prononcer quoi que ce soit.

— À ce soir, alors, la fille qui a perdu sa voix.

Un dernier baiser et il disparaît dans les escaliers. Il me faut quelques minutes pour me reprendre et mettre la clé dans la serrure.

J’ouvre la porte et je sais immédiatement qu’il est là. Quelque chose dans l’air le rend plus lourd, plus indigeste, plus dangereux. Je voudrais fuir, mais mes jambes restent bloquées. Je voudrais crier, mais ma gorge reste serrée. Je le laisse fermer derrière moi, sans un mot.

TONY

Après mon service au fast-food, je prends le temps d’aller au stade avant notre rendez-vous, à Kara et moi. Je respire mieux. Je me sens plus léger aussi. Avant je courais pour me sentir libre et vivant. C’est étrange de courir simplement pour courir. J’adore ça.

Je cours pendant une heure avant d’aller me doucher à la salle. Jay est à l’étage, en train de prendre des mesures.

— Vous aviez l’air très proches, ta copine et toi, ce matin, dit-il en mettant ses lunettes de soleil. Ce soir est enfin le grand soir.

— Rien ne presse.

— Ce n'est pas une question d'urgence, c'est du bon sens. Tu ne peux pas tomber amoureux d'une femme sans avoir couché au moins une fois avec elle. Le mieux, c'est deux, voire trois.

— Tu n'es pas sérieux, rassure-moi ?

Il va éteindre le bureau du coach – le mien maintenant, je suppose – et revient près de moi.

— Qu'est-ce qui se passe si tu te rends compte que ça colle pas entre vous à ce niveau-là, et que c'est trop tard ?

C'est plus fort que moi, j'explose de rire. Il relève ses lunettes et plante ses yeux bleus cerclés de rouge dans les miens. J'ai un mouvement de recul involontaire.

— T'as couché avec combien de femmes ? interroge-t-il.

— Une seule.

Il se frotte la barbe en demandant :

— Avant la prison ? Bordel de merde, j'espère pour toi qu'elle est déjà accro, car après votre première fois, y a des chances qu'elle se barre.

Je lui balance mon sac de sport, tandis qu'il se moque de moi en sortant de la salle, non sans avoir semé un léger doute dans mon esprit. Kara et moi, on est faits l'un pour l'autre, ça collera forcément à ce niveau-là aussi. Il n'y a qu'à voir ce qui se passe quand on s'embrasse.

Trente minutes plus tard, je suis devant chez Kara. J'ai beau frapper, personne ne me répond.

— Kara ? Tu es là ?

J'appelle sur son portable et tombe directement sur la messagerie. Peut-être est-elle sous la douche ?

Je raccroche et tourne la poignée. Je ne sais pas si je dois me réjouir ou m'inquiéter de la trouver non verrouillée. L'appartement est vide. Mais ce n'est pas le pire. Le pire ce sont les signes de lutte.

... crime

KARA

Je l'ai suivi sans protester. Il avait fouillé partout chez moi, renversé les meubles, déchiré mes livres. Il avait saccagé en un rien de temps tout ce que je venais de construire dans cet appartement, tous mes souvenirs. J'avais envie de hurler, de lui crier au visage toute ma haine, mais je ne voulais pas risquer que Patti nous entende et qu'elle vienne voir ce qui se passait. Alors je n'ai rien dit.

Lucifer est resté caché. Mon frère n'a jamais, à ma connaissance, fait de mal à des animaux, pourtant j'ai prié pour que le chat ne se montre pas.

Il m'a pris mon téléphone et consulté mes messages en me demandant qui était qui. Puis il a envoyé un SMS à Billy pour lui dire que j'étais malade et que je ne viendrais pas travailler demain. Il avait déjà préparé mon sac.

Nous roulons depuis plus de vingt minutes. Les rues d'Owl City ont défilé devant moi, se sont éloignées pour me laisser le cœur en sang. Comment me faire à l'idée que je ne les verrai plus ?

Je retiens mes larmes, je me souviens de l'effet qu'elles ont sur lui. Elles le mettent en colère au lieu de l'émouvoir. Il n'a jamais été attendri par quoi que ce soit. Il n'a pas changé en un an : même veste en tweed, mêmes lunettes qui lui donnent ce côté inoffensif. Les verres sont pourtant incapables de cacher la noirceur.

Je pourrais sauter de la voiture, et après quoi ? Il reviendrait me chercher. Plus nous nous éloignons de la ville, mieux c'est. Quand on arrivera, je lui dirai que ça ne peut plus continuer comme ça, que j'ai ma propre vie maintenant, et que je ne veux plus qu'il en fasse partie. Je me battrai pour qu'il comprenne. Je serre mon sac contre moi en essayant de me calmer. Mon cœur cogne violemment contre mes côtes. Je n'ai pas le choix. C'est à moi de prendre ma vie en main.

Nous nous arrêtons finalement devant un motel alors que l'horloge

du tableau de bord indique 14 heures. Il attend sans rien dire et je n'ose pas bouger d'un pouce, de peur de déclencher ce qui semble couvrir. Un bruit de porte qui claque me fait tourner la tête sur la droite. Au même instant je ressens une légère piquûre dans la nuque. J'ai à peine le temps de comprendre que ma vue se trouble déjà, puis je sombre dans l'inconscience.

TONY

— Il faut appeler la police, répète Patti pour la centième fois.

On est en train de visionner les bandes de vidéosurveillance de la librairie, côté réserve. On me voit sortir un peu avant 13 heures, puis, à peine quinze minutes plus tard, Kara et un homme. Elle serre contre elle un sac. Il n'a même pas besoin de la tenir, son attitude est suffisamment menaçante pour qu'elle ne tente rien. Elle le suit docilement jusqu'à la rue, puis plus rien.

— Merde, j'espérais qu'on verrait sa voiture, à ce fils de pute.

— Tu vois bien qu'on est impuissants, insiste ma sœur. Ils pourront, je ne sais pas moi, relever ses empreintes.

— Un type comme lui n'est pas fiché, fais-moi confiance, lance Jay.

— Elle t'a dit son nom ? me demande Patti.

Je secoue la tête. J'ai été con, j'aurais dû rester avec elle, j'aurais dû au moins connaître le nom de ce connard.

— Tu es amoureux d'une fille et tu ne sais pas comment elle s'appelle ! s'exclame Patti.

Elle triture un vieux prospectus pour le bal entre ses doigts. Faire des reproches aux autres quand elle est nerveuse, ça a toujours été une de ses spécialités.

— C'est ton amie et tu ne le sais pas plus que moi, rétorqué-je.

Elle roule le papier en boule dans ses mains et le balance de rage.

— On doit appeler la police. Plus on attend et plus il va l'embarquer on ne sait où.

Jay se relève de la chaise du bureau.

— Ils sont déjà loin, à mon avis.

— Pas s'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait, dis-je en me souvenant de l'état de l'appartement de Kara.

— Il a déjà ce qu'il voulait ! s'emporte Patti. C'est pour elle qu'il est venu.

— Il a tout retourné chez elle.

— Parce que c'est un psychopathe, déclare-t-elle.

— Non, il cherchait quelque chose, j'en suis sûr.

— Alors il va revenir, lance Jay.

Voilà une heure que je fouille de fond en comble chaque pièce chez Kara, Jay faisant le guet devant la porte. Plus j'y pense et plus je suis persuadé que le frère de Kara cherchait quelque chose d'important. Kara m'a parlé d'une boîte dans laquelle elle conservait tout ce qui comptait pour elle. J'ai beau tout retourner, je ne la trouve pas.

— Oh putain ! s'exclame soudain Jay depuis la porte.

Je me précipite dans l'entrée. Collé contre le mur, il regarde d'un air effrayé Lucifer passer devant lui. J'ai honte de le reconnaître, j'avais oublié ce chat. Je m'accroupis pour le prendre dans mes bras. Il se laisse étonnamment faire et se met à ronronner.

— Me dis pas qu'il a fait du mal à cette pauvre bête, s'insurge Jay.

— Je ne crois pas, à part peut-être une grosse frayeur. Lucifer a toujours eu cette tête-là.

Jay siffle. Lucifer a cet effet-là sur les gens la première fois. Les fois suivantes aussi, en fait. Kara est la seule à voir au-delà de son apparence monstrueuse. L'animal gesticule dans mes bras et je le dépose par terre. Il traverse le salon et marche comme si de rien n'était sur les livres disloqués. L'un d'eux, encore intact, glisse et s'ouvre, dévoilant une boîte encastrée à l'intérieur.

— Je n'y crois pas, murmuré-je en me précipitant vers le chat. Bien joué, Lucifer, tu l'as trouvée !

Je ne me souvenais plus que la boîte était dissimulée dans un livre. Ma joie est de courte durée. Il y a une serrure.

— Merde, la clé est autour du cou de Kara, juré-je en me souvenant de son collier qui ne la quitte pas, y compris sous la douche.

Jay me prend le livre-boîte des mains.

— C'est une babiole, rien de plus, on peut la forcer.

Puis, avant que j'aie le temps de l'en empêcher, il glisse son couteau sous le mécanisme et le fait sauter. Il éparpille le contenu sur la table : une mèche de cheveux, de vieilles photos, un stylo plume, une médaille du marathon de New York, une lettre... des tas de souvenirs divers et variés de la mère et de l'enfance de Kara. Je m'oblige à prendre de longues inspirations pour calmer mon rythme cardiaque. Tout ceci me bouleverse.

— Regarde ça, me lance Jay tandis que je reste bloqué sur une photographie que je suppose être de la mère de Kara à la maternité, un bébé dans les bras.

Il me tend une pièce d'identité et un permis de conduire. Vais-je enfin connaître le nom de la femme que j'aime ? Mon cœur refait des siennes et je serre les poings.

— Je te présente Wilson O'Brien, ajoute Jay. Elle lui a piqué ses papiers avant de fuir.

— Wilson...

— Je vois pas l'intérêt, dit Jay en saisissant un petit sac en toile bleu marine qui se trouvait dans la boîte. N'importe qui peut faire refaire ses papiers, ça arrive tous les jours de les perdre.

— Sauf quand tu es recherché par les flics et que tu utilises un faux nom. Ils ont changé de nom après la mort de son père.

— Donc ça, c'est son vrai nom ? Voyons voir.

Jay récupère son Smartphone dans sa poche. Quelques secondes plus tard, il me montre un article de presse datant de plusieurs années, titrant « Drame familial à Chicago, le fils recherché pour meurtre et enlèvement ».

Je parcours rapidement l'article. Le père de Kara ne s'est pas suicidé comme elle le pense, il a été abattu par son beau-fils.

Jay lâche un juron en ouvrant le sac et ajoute :

— Je crois qu'on tient l'arme du crime.

... il tire

KARA

Ma bouche est sèche et pâteuse quand je me réveille, des douleurs dans tout le corps. Ma vue est trouble et, dans mon crâne, des réminiscences vagues du passé surgissent. Des images de l'appartement de mon enfance, des voix aussi, des cris, puis cette douleur dans le cou, la même qu'hier soir.

Mon cœur bat trop vite, et une impression familière que je n'avais pas ressentie depuis des mois me serre les poumons. J'ai l'impression d'être revenue à mon point de départ.

Je fais semblant de dormir le temps de m'assurer qu'il n'est pas là, puis j'ouvre les yeux. Je suis dans une chambre d'hôtel, le poignet menotté au lit. J'ai beau tirer de toutes mes forces, le montant en bois ne cède pas. Épuisée, je m'arrête pour reprendre mes esprits. Je dois m'échapper avant son retour, ce sera peut-être ma seule chance. Je remue le poignet dans tous les sens, ignorant la douleur, et les marques rouges et le sang qui apparaissent. Bientôt, la transpiration couvre ma peau. Une chaleur moite règne dans la pièce sans climatisation.

Un bruit de voiture dans la rue. Une portière qui claque. Je reconnais sa façon de marcher, je sais qu'il arrive avant même qu'il glisse la clé dans la serrure.

Je me rallonge vite et fais semblant de dormir avant que la porte ne s'ouvre. Il a un temps d'arrêt en entrant. Puis il ferme derrière lui, étouffant les bruits de la rue et leur promesse de liberté en même temps.

— Je sais que tu es réveillée.

Sa voix est identique à avant. Douce, mais ferme. Je me redresse sur le lit et relève le menton. Je ne devrais pas le provoquer, mais c'est plus fort que moi.

J'avale difficilement ma salive. L'horloge digitale de la box sous la

télévision indique 22 heures. Je n'ai rien absorbé depuis ce matin, ni eau ni nourriture.

Il dépose un sac sur le lit, assez près pour je sente l'odeur, et trop loin pour que je puisse l'attraper.

— Où l'as-tu planquée ?

Je ne lui réponds pas. Mon cœur s'emballe quand il se plante face à moi. Je me concentre sur ses mocassins marron. Tout est resté pareil chez lui, jusqu'à ses chaussures.

— Je vais faire comme si tu ne m'avais pas entendu la première fois. Où l'as-tu planquée ?

Sa gifle me prend par surprise et m'arrache un cri tandis que ma tête bascule sur le côté. Je redresse les épaules, ignorant la douleur à l'intérieur de ma joue, que j'ai mordue.

— Tu veux jouer à ça ? Tu as la mémoire courte.

Il déboutonne les manches de sa chemise et les remonte calmement tout en continuant de parler :

— Sans cette photo de toi et ce minable, je ne t'aurais pas retrouvée. Enfin, pas si vite en tout cas. Facebook est un truc incroyable quand on y pense. Les gens sont stupides et inconscients ! Ils partagent tout et n'importe quoi, sans se soucier de qui pourrait tomber sur leurs photos.

— Je n'ai posté aucune photo.

Il ricane d'un air satisfait. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre.

— Le journal de la ville, Owl City, c'est ça ? Ils ont publié un article. Par quel malheureux coup du hasard est-il tombé sur cette photo ?

Une fois qu'il a soigneusement retroussé ses manches, je me prépare à recevoir un autre coup. Au lieu de ça, il saisit un grand gobelet en carton.

— Thé glacé, ta boisson préférée. Surtout quand il fait chaud, comme ici. Tu me dis où tu l'as cachée et je te donne à boire.

— T'es sérieux ? Tu ne peux pas faire mieux que ça ? M'amadouer avec une boisson merdique !

Il semble aussi choqué que moi par ma réaction inattendue. Il dépose le gobelet sur la commode. Mes lèvres se mettent à trembler et ma gorge à se nouer.

Il lève le poing et frappe.

TONY

— Ne la touche pas.

— Je ne suis pas si con, me répond Jay.

Il tient le pistolet du bout des doigts, qu'il a enveloppé avec le tissu du sac.

— J'appelle les flics, décidé-je.

— Parce que tu leur fais confiance ?

— Ils vont la retrouver, ils ont des moyens qu'on n'a pas.

Jay remet l'arme dans le sac.

— Ce type leur a échappé pendant des années. Il a tué le père de Kara et l'a kidnappée sans le moindre problème. C'est un manipulateur. Et nous, d'anciens taulards.

Jay a raison. Wilson a terrorisé Kara pratiquement toute sa vie. Il lui a même fait croire qu'elle était responsable du suicide de son père. Comment un frère peut-il infliger cela à sa sœur ?

— Qu'est-ce que tu proposes ? On ne peut pas rester à attendre sans agir.

Mes poings me démangent.

— On a un moyen d'échange, réfléchit Jay. C'est l'arme qu'il veut, pas Kara.

— On ignore où il est, comment on va lui faire savoir qu'on l'a ? Il va l'obliger à dire où elle est, Jay, il va...

Je rassemble les objets éparpillés sur la table et les remets à leur place, dans la boîte que Kara chérit tant. Mes mains tremblent, tant elles me démangent. Jay me saisit le bras.

— Je suis avec toi, Tony.

Je hoche la tête, incapable de parler. Si Wilson fait du mal à Kara, je vais le tuer. C'est à ce moment-là que le chat saute sur la table, un papier dans la gueule. Il se rapproche du bord, se propulse sur le fauteuil contre le mur, et de là, il escalade la bibliothèque.

— Les clés, murmuré-je.

Je me dirige vers Lucifer occupé à renifler quelque chose sur le dessus du meuble.

— Il les avait planquées là-haut et Kara était tombée en essayant de les récupérer.

— Quoi ? fait Jay.

Je tends le bras et pousse le chat qui me crache à la figure.

— Ce chat est un voleur, il pique des tas de trucs.

Je parviens à faire déguerpir Lucifer et explore à tâtons son butin. Je trouve un stylo de la librairie, un trousseau de clés que son propriétaire doit chercher partout, une petite cuillère, un vieux bout de fromage, une boîte d'allumettes de chez Nic et un ticket de caisse. Le papier qu'il tenait dans la gueule quelques secondes plus tôt.

— Ça provient du Tree Hill Motel, c'est en dehors de la ville, expliqué-je à Jay. Location d'une chambre pour la semaine. La semaine dernière, Jay. C'est à lui, c'est forcément à lui.

— Ou à un touriste de passage en ville, ce chat a l'air de traîner n'importe où.

Je prends le sac qui contient l'arme.

— De toute façon, on n'a aucune autre piste, alors... J'y vais, c'est à vingt minutes d'ici. Si c'est rien, je serai de retour dans une heure. Et on appellera la police.

— Je viens avec toi.

— Quelqu'un doit rester pour quand il reviendra. Je me dépêche.

Je quitte l'appartement de Kara, le cœur battant, un terrible pressentiment au creux de l'estomac.

Le type de l'accueil a l'air de s'ennuyer depuis des lustres lorsque j'arrive au Tree Hill Motel. Je lui glisse un billet en lui montrant la pièce d'identité du frère de Kara. Il me confirme sans hésiter qu'il est ici, et me donne le numéro de sa chambre quand je lui tends un second billet.

J'envoie un SMS à Jay pour le prévenir d'appeler la police. Puis je me dirige vers la chambre vingt-cinq. Bien sûr, c'est la plus en retrait, loin de toutes les autres et de la route, à l'abri des regards, derrière des arbres. Au moins, personne ne peut me voir tandis que je m'accroupis sous la fenêtre ouverte. J'entends une voix d'homme, à moins que ce ne soit la télé. Non, c'est bien quelqu'un qui discute. À sa manière de s'exprimer, je devine qu'il parle au téléphone. J'aimerais pouvoir jeter un coup d'œil par la fenêtre, m'assurer que Kara est bien là, et en même temps espérer ne pas la trouver, car ça voudrait dire qu'elle est enfermée depuis des heures, à supporter Dieu sait quoi.

Je l'écoute parler pendant encore deux bonnes minutes, et il raccroche. Au bout de deux minutes supplémentaires, le bruit de la douche me parvient. C'est maintenant où jamais. Je me redresse et épie par la fenêtre ouverte. Je ne vois pas grand-chose au départ. Je finis par distinguer une forme inerte sur le lit, à travers le rideau. Je ne réfléchis pas une seconde. J'enjambe la fenêtre et m'introduis sans bruit dans la chambre.

Une main attachée au lit, Kara est recroquevillée sur elle-même, la tête enfouie dans le matelas taché de sang.

— Je vais te sortir de là, chuchoté-je.

Il me faut les clés des menottes. Je fouille la pièce, me précipite vers la commode où une boisson s'est renversée. Puis je vois la veste accrochée dans l'entrée. Sans un bruit, j'inspecte le vêtement, étonné par l'assurance de mes mains. Les clés sont dans la poche intérieure. Je retourne auprès de Kara et la libère. Elle relève la tête en gémissant quand j'effleure son poignet ensanglanté et tordu.

— Tony ?

Ses paupières papillonnent, une larme rose roule sur sa joue tuméfiée. Au même instant, le jet d'eau de la salle de bains s'arrête. Je passe une main sous ses genoux, l'autre dans son dos, et la soulève. Je me redresse à peine qu'un choc à la tête nous fait basculer tous les deux sur le lit. On me tire en arrière et m'éjecte contre le mur. Je me prends un uppercut dans le ventre, un autre dans la tempe. Je n'ai pas le temps de voir l'agresseur. Par contre, je vois Kara allongée sur le lit, pleine de sang. Mes poings se serrent. Une boule de rage se forme dans ma poitrine et explose. La mémoire musculaire fait le reste. Je le frappe sans m'en rendre compte. Il évite le premier coup, mais pas le second, ni le troisième. Il recule, se rattrape à la commode. Du thé imbibe son tee-shirt. Et je me promets que ce sera son sang qu'on y verra bientôt. Je me rue sur lui et lui décoche une droite dans la mâchoire.

— C'est différent quand on prend les coups, hein ?

Un uppercut dans le ventre. Je sens ses muscles céder sous mes poings. Il n'a pas l'habitude de recevoir, c'est toujours lui qui donne.

Aveuglé par ma colère qui se déverse par vagues, je ne le vois pas passer une main dans son dos. J'aperçois l'arme trop tard.

Et il tire.

... fin de mes jours

KARA

Une lumière vive. Des grésillements de radio. Des mots prononcés.

« État de choc ».

« Meurtre ».

Je sombre et je reviens puis sombre à nouveau. Des bips. Des bruits de pas. Une caresse dans mes cheveux.

— Tiens, vous voilà de retour parmi nous, dit une voix sur ma gauche.

J'ouvre les yeux sur un plafond blanc. Les bips se sont tus. Sous mes mains, je sens le tissu frais des draps. Je porte les doigts à mon front en essayant de me relever.

— Allez-y doucement, d'accord ?

L'infirmière m'aide à m'allonger en réajustant les coussins sous ma tête.

— Pas de geste brusque.

Des images de la chambre d'hôtel m'inondent de toutes parts.

— Elle est réveillée ? se renseigne un homme depuis la porte. Elle est capable de répondre à quelques questions ?

La plaque et le pistolet accrochés à sa ceinture confirment que c'est un policier.

— Vous allez lui laisser le temps de recouvrer ses esprits, ordonne l'infirmière.

Et elle ferme la porte derrière lui.

— Merci, prononcé-je d'une voix rauque.

Elle me tend un verre muni d'une paille et m'aide à boire.

— Doucement, pas si vite.

J'ai l'impression de ne pas avoir bu depuis des années. Je me souviens du thé glacé rapporté par Wilson. Puis de ses coups. Je porte les mains à mon visage. J'ai le bras gauche dans le plâtre.

— Votre poignet est cassé, m'apprend l'infirmière.

Son sourire s'efface au fur et à mesure qu'elle énumère mes blessures, provoquant d'autres visions en moi. Je souffre d'un traumatisme crânien, d'une fracture de la pommette, et j'ai la lèvre fendue, en plus de mon poignet cassé.

— Pourquoi je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ?

— Vous avez subi un lourd traumatisme, c'est normal.

Mon frère a essayé de me tuer. On l'en a empêché. Une peur prend forme dans mes entrailles. Ma gorge se serre. Tony. Tony était là. Il...

— Oh ! mon Dieu...

Je me redresse, ignorant la douleur dans ma tête. Je bascule mes jambes hors du lit. Tony et mon frère se sont battus. Et il y a eu un coup de feu.

— Est-ce qu'il est mort ? Répondez-moi !

Je crie en me cramponnant à ses épaules.

— Il n'a pas survécu à ses blessures. Je suis désolée.

Je la regarde sans la voir tandis qu'un bourdonnement résonne dans mes oreilles. Je m'effondre. Mon poignet blessé heurte le sol, puis ma tête. Je ne remarque pas la douleur. Elle est déjà partout en moi. Il est mort par ma faute, je l'ai tué. Tony est mort.

— Vite, aidez-moi à la remettre dans son lit.

La voix de l'infirmière me parvient de loin, je ne sais même pas à qui elle s'adresse. Plus rien n'a d'importance.

— Poussez-vous, laissez-moi faire, dit une autre voix.

— Vous ne...

Des bras m'encerclent et me soulèvent du sol comme si je ne pesais rien.

— Je suis là, la fille qu'on entend à des kilomètres. Je te tiens. Je ne te lâcherai pas.

Je me cramponne à Tony sans y croire, je tire sur son tee-shirt pour le coller à moi, pour le sentir, pour être sûre que c'est bien lui. Il nous allonge sur le lit sans me lâcher, comme il l'a promis depuis le début.

— Vous ne pouvez pas... commence l'infirmière.

— S'il vous plaît, on a juste besoin de quelques minutes.

Elle soupire, mais n'ajoute rien. La porte se referme derrière elle.

— J'ai cru que tu étais mort. Elle a dit que tu étais mort.

— Je suis désolé, me berce-t-il contre lui. Elle ne parlait pas de moi. C'est ton frère. Il est mort, je suis désolé.

— Il t'a tiré dessus.

Tony m'aide à me redresser. Je grimace quand il effleure ma pommette et ma lèvre enflée.

— Tu as mal ? Tu veux que je rappelle l'infirmière ?

Je secoue la tête et le supplie de me raconter ce qu'il s'est passé.

— Tu ne te souviens de rien ? demande-t-il tout en calant mon poignet plâtré sur un oreiller.

— Vous vous battiez, dis-je, alors que les images retrouvent leur netteté dans ma tête. Je ne voulais pas que tu revives la même chose, que tu te sentes responsable. J'ai essayé de me lever du lit pour m'interposer. Je me suis retrouvée par terre, près d'un petit sac bleu que j'ai tout de suite reconnu.

— Je l'avais pris avec moi, explique Tony. Il est tombé de ma poche pendant la lutte.

— Je savais ce qu'il contenait, je l'avais volé à Wilson en partant, pour me protéger. Je l'ai ouvert en me disant que j'allais le forcer à arrêter. Quand je me suis relevée, il avait une arme à la main lui aussi et il allait s'en servir contre toi. Je... je n'ai pas réfléchi. J'ai appuyé.

Je me suis assoupie en pleurant dans les bras de Tony, jusqu'à ce que des coups frappés à la porte me réveillent. Un homme d'un certain âge, en costume chiffonné, se tient à l'entrée de la chambre, accompagné par l'agent de police mis dehors par l'infirmière un peu plus tôt.

— Mademoiselle O'Brien ? fait l'homme en costume. L'infirmière nous a dit que vous étiez réveillée et que vous pourriez répondre à nos questions.

Tony se redresse, une main fermement posée sur mon épaule.

— Est-ce qu'elle a besoin d'un avocat ? demande-t-il.

— Pas pour l'instant, nous devons juste éclaircir certains points, répond l'agent. Par contre, monsieur Miller, il va falloir nous suivre.

— Il n'a rien fait ! m'alarmé-je aussitôt.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, me promet-il. Je reviens très vite.

Il dépose un baiser sur mon front et quitte la chambre, suivi de près par l'agent.

L'homme en costume s'approche alors du lit et me tend la main, qu'il retire aussitôt en apercevant mon poignet plâtré.

— Je suis le lieutenant Wesley Thorne, de la police de Chicago. C'est moi qui menais l'enquête sur ce qui s'est passé il y a sept ans.

Ses cheveux roux sont aplatis sur le côté droit, et sa cravate est nouée de travers. Ce détail m'obsède.

— Mademoiselle O'Brien ? Vous allez bien ?

Je ne parviens pas à me détourner de cette cravate tordue. Le

lieutenant s'en rend compte. Il la remet en place en toussotant.

— Que savez-vous de la mort de votre père, mademoiselle O'Brien ?

— Il s'est suicidé, énoncé-je d'une voix étonnamment détachée. Vous avez dormi ici ?

Il toussote de nouveau en baissant les yeux sur son costume fripé.

— Oui, je...

Il s'interrompt et me demande d'un geste de la main s'il peut s'asseoir sur le lit. Il n'attend pas que je l'y autorise pour le faire, et le voir soudain si près me met mal à l'aise. Il dépose sa mallette sur les couvertures.

— Votre frère.

— Demi-frère, rectifié-je, je ne sais pour quelle raison.

J'ai toujours pensé à lui comme à un frère à part entière, sans jamais me poser la question. Dans mon esprit, ça n'avait pas d'importance que nous n'ayons pas le même père. Jusqu'à aujourd'hui.

— Votre demi-frère, reprend le lieutenant Thorne, était instable. Déjà à l'école il avait des problèmes de comportement. Quand votre mère est décédée, peu de temps après votre naissance, cela a empiré.

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire ?

— Vous vous souvenez du jour où votre père est mort ?

Je secoue la tête en fermant les yeux. Peu de choses me reviennent de cette nuit-là, et je ne veux pas que ça change.

— Vous dites qu'il s'est suicidé, insiste le lieutenant.

— Il me l'a dit, quand je me suis réveillée dans la voiture. « Papa est mort par ta faute, je dois te mettre à l'abri », récité-je les mots de Wilson, aussi clairs que s'il venait de les prononcer.

— Votre père ne s'est pas suicidé.

— Vous mentez.

Ma voix semble provenir des profondeurs de l'abîme dans lequel je me trouve.

— Le psychologue avec lequel nous avons travaillé sur cette affaire pensait que votre frère, demi-frère, pardon, vous aurait d'une certaine façon conditionnée à penser des choses qui ne sont pas réelles.

Le lieutenant me tend un dossier provenant de sa mallette.

— Voilà tout ce que nous avons sur le meurtre de votre père et sur votre enlèvement.

Je redresse la tête, interpellée par le dernier mot qu'il a employé.

— Il a tué votre père, certainement lors d'un de ses fréquents accès de colère. Les preuves retrouvées sur la scène de crime nous ont permis de conclure à votre enlèvement.

Je serre le dossier contre moi sans l'ouvrir. Toute mon ancienne vie

est rassemblée là-dedans, d'après ce lieutenant. J'aimerais être en mesure de lui dire que c'est faux.

— Quelles preuves ?

— La drogue qu'il a utilisée pour vous maîtriser, ainsi que la balle retrouvée dans le corps de votre père. Il prévoyait cela depuis longtemps mais n'était visiblement pas préparé à passer à l'acte à ce moment précis. Il a laissé de nombreux indices sur place, dont l'un des plus déterminants. Son journal.

Pourtant, personne n'a été capable de nous retrouver. Wilson a été négligent ce soir-là. Par la suite, il a été irréprochable. Le lieutenant remue, gêné, quand je le lui fais remarquer.

— Vous avez raison. Nous avons été très mauvais sur ce coup.

— Ce n'est pas votre faute, c'est lui. C'est le meilleur pour disparaître.

Nous discutons ainsi longtemps. J'ai l'impression que ce lieutenant attendait ce moment comme une délivrance. J'aimerais qu'il s'en aille pour pouvoir me coucher et ne plus y penser.

Quand il se relève enfin et récupère le dossier, je ne l'ai pas ouvert. Je sais maintenant le plus important : mon père ne s'est pas donné la mort à cause de moi. Il ne me détestait pas pour ma ressemblance avec ma mère.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? Je vais aller en prison ?

— Je ne pense pas, c'était de la légitime défense.

Le lieutenant me tend une carte de visite.

— Toutes vos affaires et celles de vos parents ont été conservées dans ce garde-meuble. Je... J'y ai veillé personnellement.

Il la dépose sur le lit et me tapote maladroitement l'épaule.

— Pourquoi tout ça ? Mes affaires, venir jusqu'ici, attendre des heures sur une chaise inconfortable que je me réveille...

Le lieutenant se passe une main dans les cheveux. Il contemple un moment la fenêtre avant de tirer son portefeuille de la poche intérieure de sa veste. Il en sort une vieille photo, l'observe un instant, puis me la tend. C'est une de la série que nous avons faite tous les trois, mon frère, mon père et moi, comme celle que je conserve dans mon propre portefeuille.

— Je l'ai trouvée dans un album photo, chez vous, explique le lieutenant. J'ai une fille de votre âge. Vous vous ressemblez beaucoup, vous savez, sauf que vous aviez cet air sur votre visage de petite fille... vous aviez l'air effrayée. Ça m'a frappé quand je l'ai vu et... C'est comme ça, certaines enquêtes nous touchent plus que d'autres. Je suis vraiment désolé.

Je lui rends la photo sans rien dire. S'il m'avait retrouvée, ma vie aurait été tellement différente.

TONY

Mon grand-père est assis sur une chaise en plastique orange trop petite pour lui, dans la salle d'attente. Patti marche de long en large devant la machine à café, pendant que Clarence colorie avec Billy sur la petite table. Jay est allongé sur deux chaises, sa veste en guise de couverture, lunettes sur le nez.

— Comment va-t-elle ? fait aussitôt ma sœur en m'apercevant.

— Je crois que ça va aller.

Je la prends dans mes bras. Elle y reste accrochée un long moment. On est tous chamboulés.

— On peut la voir ? demande Billy qui se relève en grimaçant.

— Elle est avec un inspecteur de Chicago, je ne sais pas s'ils ont terminé, dis-je en acceptant le café qu'elle me tend.

Après tous ceux que j'ai ingurgités ces dernières heures, mon estomac proteste. Billy semble n'avoir aucun problème, pourtant elle aussi en a bu un paquet, à en croire la pile de gobelets vides sur la petite table.

— Et toi ? s'enquiert Nic en indiquant du menton l'agent de police resté à l'accueil.

Je hausse les épaules.

— J'ai répondu à ses questions, c'est le juge qui décidera.

— Tu aurais dû appeler la police, me sermonne mon grand-père.

— C'est ce qu'on a fait, mais je ne pouvais pas attendre qu'ils interviennent. Il l'aurait tuée si je n'avais pas agi, tu peux me croire. Je ne regrette rien.

Ma sœur frissonne.

— Son propre frère, lâche-t-elle en retenant un sanglot. Et maintenant, elle est toute seule.

— Elle n'est pas toute seule, rectifié-je. Elle est avec sa famille.

Ils me regardent tous, sauf Jay qui continue de ronfler. Moi aussi, je suis avec ma famille.

— Clarence ? appelle Patti. Alerte orange.

Il redresse la tête, l'observe une seconde puis quitte son coloriage pour venir m'entourer de ses bras. Je le soulève et le serre contre moi. Un instant après, mon grand-père, Patti et Billy l'imitent, et nous sommes tous les cinq entremêlés.

Je suis terrifié par ce qui va se passer, terrifié à l'idée de devoir

retourner en prison, mais je sais une chose. Quoi qu'il arrive, je ne l'affronterai pas seul.

KARA

J'ai pris la fuite il y a presque un an en utilisant une fausse identité. Quand j'ai débarqué à Owl City, je me faisais appeler Kara Lowell. Je ne fuyais pas seulement mon frère, mais aussi la personne que j'étais à cause de lui. Finalement, c'est ici que je me suis trouvée, que je suis devenue la vraie « moi ».

Le lieutenant m'a dit comment est mort mon père : abattu d'une balle dans la poitrine par mon frère. Avec la même arme dont je me suis servie pour le tuer, lui.

La boucle est bouclée.

Je n'ai toujours pas de souvenirs de cette nuit-là. Que de vagues impressions, comme la peur, la douleur, et un trou noir. Peut-être est-ce mieux ainsi ? Qui a envie de se rappeler la mort de son père ?

Quand Tony entre dans la chambre, les couleurs se ravivent et tout devient plus lumineux. J'ai tué la personne que je détestais le plus au monde pour le sauver. J'aurais voulu ne pas avoir à en arriver là, même si je ne regrette rien.

Il m'embrasse et dépose sur mes genoux mon exemplaire de l'encyclopédie des vers de terre.

— On a dû forcer la serrure, m'apprend-il tandis que j'ouvre la boîte. Patti vient de la réparer.

— Merci.

— De rien, miss O'Brien. Je connais au moins ton nom maintenant, il te va bien.

J'esquisse un léger sourire. Depuis quelques heures, tout le monde m'appelle miss O'Brien. L'entendre dans la bouche de Tony, c'est très troublant.

Les objets les plus chers à mon cœur sont soigneusement rangés. Je saisis l'enveloppe qui contient la lettre de ma mère. À l'intérieur se trouve aussi ma pièce d'identité.

Tony se penche vers moi et m'embrasse doucement derrière l'oreille.

— Tu crois que tu me diras un jour ton prénom ? Ou tu préfères que je t'appelle miss O'Brien jusqu'à ce qu'on devienne vieux et tout ridés ?

Je me décale un peu et lui tends ma carte d'identité. Il la tient dans ses longs doigts, sur lesquels des marques de bagarre traînent encore, sans la lire. Il me fixe.

— Dis-moi.

— Quand ma mère était enceinte, commencé-je, elle avait souvent l'impression d'entendre des notes de musique, comme une mélodie jouée uniquement pour elle. C'est comme ça qu'elle a choisi mon prénom.

Il baisse finalement les yeux et les relève presque aussitôt, brillants de larmes. Il me tend la main d'un air solennel.

— Enchanté, Melody. Moi, c'est Tony.

Je glisse maladroitement ma main gauche dans la sienne, qu'il porte à son cœur après l'avoir embrassée.

— Redis-le, demandé-je en me blottissant dans ses bras. Dis-le encore.

Son torse se soulève légèrement quand il rit. Il dépose un baiser sur ma tête.

— Melody O'Brien.

— Encore.

Il le murmure plusieurs fois contre mon oreille jusqu'à ce que je ne tiennes plus et l'embrasse.

— Merci d'être venu me chercher, dis-je au bout d'un moment.

Il savait les risques encourus compte tenu de sa situation, pourtant il n'a pas hésité, quitte à devoir retourner en prison.

Jusqu'où est-on prêt à aller par amour ? Pour lui, j'ai été capable de tuer. Cela fait-il de moi quelqu'un d'horrible ? Je le crois, oui, mais je n'avais pas le choix.

— Tu pourras toujours compter sur moi, Melody.

Impossible de ne pas sourire bêtement lorsqu'il prononce mon nom.

— Même si j'aimerais profiter de toi égoïstement, d'autres personnes souhaitent te voir. Tu te sens capable de les recevoir ?

Je hoche la tête, trop émue pour parler. Je ne m'attendais pas à recevoir de la visite ; pourtant, la porte s'ouvre dès que Tony crie « c'est bon ! » et ma chambre se remplit de monde. Il y a Patti avec Clarence qui tient un coloriage, Billy avec une pile de livres, Nic et un *mug* fumant et une plante, Mira dont les bras sont chargés d'un panier gourmand, Giulia qui vient me caresser la joue après m'avoir couverte d'une couverture multicolore, ce cher Don et même Jay, l'ami de Tony. D'autres personnes arrivent encore et déposent des bouquets de fleurs, des boîtes de chocolats et autres cadeaux et messages de bon rétablissement.

L'infirmière se faufile parmi tout ce petit monde en bougonnant, jusqu'à ce que la main de Clarence tire sur sa blouse.

— Elle pourra rentrer quand chez elle, Kara ?

— Qui ça ? fait l’infirmière d’un air perdu, puis elle se reprend et houspille mes visiteurs : Allez, laissez-la respirer. Seulement la famille proche.

Les habitants de la ville, ceux qui fréquentent la librairie mais d’autres aussi que je n’ai encore jamais croisés, repartent docilement. Don me fait un signe de tête, même le coach Benny me salue de son béret.

— Uniquement la famille proche, répète l’infirmière.

Ça me frappe soudain.

J’ai toujours entendu dire qu’on ne choisissait pas sa famille. Je ne peux contredire ces mots. Ma première famille était malade, empoisonnée par la mort de ma mère et par la noirceur de mon frère. J’observe Patti en train d’expliquer à Clarence pourquoi je ne m’appelle pas Kara, puis Nic déposer le *mug*, probablement de thé, sur ma table de chevet. Je regarde ensuite Billy tandis qu’elle recoiffe tendrement mes cheveux et me montre les livres qu’elle m’a apportés.

— Vous ne pouvez pas rester là, continue l’infirmière. J’ai dit, seulement la famille.

Ma deuxième famille, je ne l’ai pas vraiment choisie non plus, je suis tombée dessus par hasard. Mais je la choisis aujourd’hui. C’est cela, la vie. Une succession de choix plus ou moins heureux. Je ne suis pas fière de tous ceux que j’ai faits, mais ils sont les miens et m’ont conduite jusqu’à eux. Je sais que, quoi qu’il arrive, ils seront toujours là pour moi.

— Ils sont ma famille, dis-je à l’infirmière.

— Vous savez qui je suis ? s’emporte Nic. Je siège au conseil, madame !

— Vous ne pouvez pas refuser à un enfant de voir sa tatie, pas vrai ? ajoute Patti. Regardez comme il est mignon. Clarence, fais un sourire.

— Nous avons des droits, et les horaires de visite ne sont pas dépassés, proteste Billy.

Un brouhaha de protestations s’élève, tout le monde parle en même temps. Tony et moi nous regardons en riant. Puis il vient s’asseoir près de moi, un bras autour de mes épaules. Il se penche et alors que je crois qu’il va m’embrasser, il dit :

— Tu veux bien ne pas m’épouser jusqu’à la fin de mes jours, Melody O’Brien ?

Remerciements

Ce roman, comme tous les autres, ne serait pas ce qu'il est sans l'aide de tas de personnes formidables. Il y en a beaucoup, et certaines ne se rendent même pas compte à quel point elles sont précieuses pour moi.

Merci aux JE pour leur soutien, leurs conseils et leur écoute, et en particulier à Florie et à Florence Cochet, avec un petit clin d'œil spécial à Ahava Soraruff.

Merci à Élodie Loch-Béatrix, tes conseils et encouragements me sont précieux.

Merci, maman, d'être toujours prête à lire et relire et aimer tout ce que j'écris !

Merci, papa, ton soutien et ta fierté me réchauffent le cœur.

Merci, Dominique, ma petite sœur, d'être si présente chaque jour.

Merci, Jean-Michel, mon petit frère, et Élodie, pour ces magnifiques bébés, je suis impatiente de faire partie de leur vie !

Merci à mes filles, Camille et Mélany, vous êtes une magnifique source d'amour et d'inspiration, ne changez jamais, je vous aime.

Merci à Cédric, l'homme de ma vie depuis bientôt vingt ans, qui a bien voulu ne pas m'épouser jusqu'à la fin de nos jours, je t'aime, mon *baby*.

Et merci à vous, chers lecteurs, d'avoir choisi ce roman pour vous accompagner quelques heures, j'espère que vous aurez passé un joli moment à Owl City.

Sommaire

1. [Prologue](#)
2. [1](#)
3. [2](#)
4. [3](#)
5. [4](#)
6. [5](#)
7. [6](#)
8. [7](#)
9. [8](#)
10. [9](#)
11. [10](#)
12. [11](#)
13. [12](#)
14. [13](#)
15. [14](#)
16. [15](#)
17. [16](#)
18. [17](#)
19. [18](#)
20. [19](#)
21. [20](#)
22. [21](#)
23. [22](#)
24. [23](#)
25. [24](#)
26. [25](#)
27. [26](#)
28. [27](#)
29. [28](#)
30. [29](#)
31. [30](#)
32. [31](#)
33. [32](#)
34. [33](#)
35. [Remerciements](#)

Landmarks

1. [Cover](#)